21e ANNÉE (3e SÉRIE) | No 10 | 9 MARS 1899
(CE NUMÉRO A UN SUPPLÉMENT DE 16 PAGES

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT
ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 francs sans le Supplément*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne)

L'AMI DU CLERGÉ et les livres

1° Consultations

Q. — Le livre récent de M. l'abbé Piat sur la *Destinée de l'homme* est-il conforme à la saine philosophie ? Ne fait-il pas trop bon marché de plusieurs des preuves de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme données jusqu'ici en philosophie ? Donne-t-il aux preuves qu'il leur substitue et qui sont tirées de la loi de finalité toute la force qu'elles peuvent avoir ?

R. — Sur tous ces points il y aurait, comme il arrive souvent en philosophie, matière à discussion, et même à une discussion très ample et très approfondie. Mais précisément parce que cette discussion devrait être étendue et approfondie pour être vraiment utile, nous ne voulons pas y entrer. Si nous nous bornions à faire connaître notre opinion, ce serait peu de chose. Il faudrait donner des raisons. Les raisons en faveur de la manière de voir de M. l'abbé Piat, on les trouvera dans son livre [1]. Quant aux raisons qu'on pourrait faire valoir, à tort ou à bon droit, contre son in-8o de 244 pages, ce ne serait pas trop d'un autre volume pour les exposer. C'est plus que nous ne voulons et que nous ne pouvons faire. Nous nous bornerons à une analyse de l'ouvrage, en faisant remarquer, pour être juste, que cette analyse donne bien une idée du but de l'auteur et de sa méthode pour l'atteindre, mais point de la force avec laquelle il fait valoir ses preuves, et de la remarquable beauté de son style.

« Le but de cet ouvrage est de montrer qu'il existe une autre vie... »

« Le sujet qui constitue notre personnalité est-il radicalement distinct de la matière, et, s'il l'est en réalité, peut-il encore et penser et vouloir lorsqu'il se trouve à l'état séparé » [2] ?

[1] *Destinée de l'homme*, par M. l'abbé C. Piat, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres, professeur à l'École des Carmes. — Paris, Alcan.
[2] Préliminaires, p. 1.

Cette question, d'après M. Piat, « l'ontologie de l'âme, telle que la tradition nous l'a léguée, ne suffit plus à la résoudre ; et, d'un autre côté, l'ontologie de la matière tend plutôt à lui donner une solution négative [1]. »

« La peine que nous avons soit à distinguer nettement nos idées de nos images, soit à pénétrer le rapport logique qu'elles soutiennent entre elles, nous avertit trop que nous ne possédons de ces représentations, pourtant les plus claires, qu'une connaissance de surface. Derrière ce que nous y voyons, il y a ce que nous sentons ; et derrière ce que nous sentons, un inconnu qui est peut-être un inconnaissable. Le fond de notre intelligence nous échappe donc. A plus forte raison ne pouvons-nous suivre jusqu'à sa racine ce principe unique d'où sortent toutes nos facultés comme autant de rameaux, ce *vinculum substantiale,* sur lequel les philosophes ont soutenu tant d'infructueuses discussions. Et dès lors, comment savoir, avec l'unique secours de la métaphysique, si notre âme est ou n'est pas distincte de tout le reste, si elle est essentiellement indépendante ou non d'une réalité plus riche et plus profonde ? Comment définir si elle n'est pas inhérente à quelque autre sujet, qui la développe et l'enveloppe derechef d'après des lois inconnues, d'où elle sort, où elle rentre au bout d'un certain temps, à la manière de la matière sidérale, qui passe de l'état nébuleux à l'état de système planétaire pour retourner à l'état nébuleux ? C'est là une question à laquelle nous n'avons jusqu'ici aucun accès soit direct, soit indirect, dont le fond échappe encore de tous points aux prises de notre esprit. »

« L'ontologie de l'idée, telle qu'on peut la faire de nos jours, ne jette donc pas une lumière bien vive sur le problème de la spiritualité de l'âme. De quelque côté qu'on la prenne, elle ne donne pas encore des certitudes [2]. »

« L'énergie intellectuelle est susceptible et

[1] Ibid., p. 1 et 2.
[1] Livre II, ch. II, p. 89 et 90.

d'augmenter et de diminuer à l'indéfini. Et alors, quelle raison métaphysique avons-nous de croire qu'au bout d'un certain temps de travail plus ou moins pénible, elle ne descend pas une bonne fois jusqu'à zéro pour ne plus en revenir ? Sans doute, l'âme ne peut périr par décomposition. Mais pourquoi ne périrait-elle pas par extinction, à la manière d'une flamme qui s'évanouit ? Pourquoi n'y aurait-il pas une sorte de retour à l'état virtuel ? On objectera peut-être la conservation de la force. Mais c'est là un principe qui est déjà vieux, tant il est vrai que nous vivons vite à notre époque ! » [1]

Le livre de M. Piat aidera à suivre, relativement aux importantes et intéressantes questions qu'il traite, ce mouvement de la pensée moderne qui nous fait vivre vite. Cela seul suffirait à le recommander à l'attention des esprits sérieux.

« Spiritualité et immortalité : ce sont là deux mots que l'on ne consent jamais à séparer ; et pourtant rien ne prouve encore avec netteté qu'ils soient inséparables [2]. »

Bien entendu, M. Piat est du reste fort loin d'admettre les conclusions des matérialistes.

« Le matérialisme n'a pas de preuves à son acquis... On ne peut rien conclure de l'étroite dépendance des fonctions de la pensée à l'égard des fonctions du corps. Car, supposé que l'âme et le corps ne s'identifient pas en un seul et même principe ; supposé que l'âme soit venue du dehors à un moment donné, que Dieu lui-même l'ait tirée du néant et l'ait introduite dans l'organisme comme un artiste immanent dont le rôle est de le façonner : les phénomènes en ce cas pourraient encore se produire à la manière dont ils se produisent ; rien ne serait changé aux apparences [3]. »

M. l'abbé Piat s'applique à démontrer l'immortalité de l'âme et l'existence d'une autre vie ; seulement il les démontre « en donnant le pas à la philosophie des *fins* sur la philosophie des *causes* [4]. »

Il expose les preuves tirées de la loi de la finalité, en montrant dans le chapitre 1er du livre troisième, que :

« A toute fonction biologique correspond un objet qui lui est adapté. »

Dans le chapitre deuxième :

« Notre pensée a toujours de l'éternité en perspective ; et, par conséquent, elle ne peut avoir quelque proportion avec son objet que si elle dure à l'indéfini. »

Dans le chapitre troisième :

« Le sentiment de l'insuffisance de la vie, voilà ce qui fait le fond de toutes les grandes conceptions de l'univers : islamisme, christianisme, boudhisme, positivisme. »

Dans le chapitre quatrième :

« *L'action.* — Les positivistes sont incapables soit de lui marquer un but, soit de lui tracer une règle, soit surtout de lui fournir des mobiles pratiquement efficaces. »

Après avoir montré dans sa *Conclusion* que le matérialisme n'a pas de preuves, tandis que le spiritualisme en a de très solides qui lui viennent de la téléologie, l'auteur termine par cette belle page :

« Ils sont donc un peu myopes, ceux qui prétendent faire table rase des croyances du passé. Considérées en leur fond, ces croyances sont nécessaires à l'homme, comme les nageoires au poisson, et les ailes à l'oiseau ; elles font partie des conditions essentielles de sa vie. Et par conséquent on ne réussira jamais à les déraciner. Une immortelle espérance a traversé notre cœur et c'est fait pour toujours. La raison n'est pas tout, comme on l'a pensé trop longtemps ; elle est même fort peu de chose ; et, si l'homme n'obéissait qu'à sa lumière, il serait le plus imbécile et le plus dévoyé des êtres. Au-dessus de la raison il y a la nature ; et la nature peut plier un moment, mais elle ne se peut vaincre pour tout de bon. Que les philosophes doutent tant qu'il leur plaira ; qu'ils s'évertuent à émietter leurs pensées, à faire le vide dans leurs âmes, l'humanité ne les suivra pas jusqu'au bout, si tant est qu'elle se préoccupe de leurs rêves. Elle s'avancera toujours à travers les âges en chantant son *Credo*, et parce qu'elle ne peut vivre qu'à ce prix. »

En philosophie beaucoup d'opinions sont libres, surtout sur la valeur de certaines preuves et sur la manière de les présenter. Sur la question de savoir si l'auteur de *Destinée de l'homme* ne cède pas trop facilement, devant les réclamations retentissantes de l'embryogénie, de la physiologie, de la pathologie et de la cérébroscopie, certaines positions occupées jusqu'ici par les spiritualistes, et si les preuves de l'immortalité de l'âme tirées de la loi de finalité ne doivent point s'appuyer sur la spiritualité de l'âme, les avis pourront bien être partagés. Ni les tournures d'esprit, ni les points de vue, ni la science et les connaissances acquises ne sont les mêmes chez tous. L'important est de bien prendre garde de ne pas tomber dans le travers de ces esprits dont parle saint Anselme, « qui sont plus prompts à blâmer ce qu'ils lisent qu'à le comprendre. »

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un bon manuel de littérature, où l'on ne se contente pas de dire : « Ceci est bon, ceci est mauvais », mais où l'on explique pourquoi ceci est bon, pourquoi ceci est mauvais, et comment il faut s'y prendre pour bien écrire ?

R. — Il y a tant de mauvais manuels, et ceux qui ne sont pas mauvais absolument sont généralement si médiocres que je ne suis aucunement surpris de la question qui nous est posée. Nous aurions pu répondre en signalant simplement les plus recommandés, mais cette réponse ne nous aurait pas satisfait nous-même ; et le hasard veut précisément qu'un livre excellent sur l'*Art d'écrire enseigné en vingt leçons* vienne de paraître. (Paris, Armand Colin).

[1] Ibid., p. 87 et 88.
[2] Conclusion, p. 235.
[3] Ibid., p. 231 et 233.
[4] Préliminaires, p. 3.

M. Albalat, l'auteur de cet ouvrage, est si sévère, en ce qui touche au métier surtout, que je me suis demandé tout d'abord si j'allais bien oser critiquer son ouvrage. Ne pourrait-il pas critiquer ma critique? Mais j'ai réfléchi ensuite qu'il aimait tout ce que j'aimais, notamment la simplicité, que je serais simple, que d'autre part je le citerais sans discrétion, enfin, que mon devoir était de dire ma pensée sur un livre de grand mérite, et que j'avais étudié avec soin, la plume à la main, de la première à la dernière ligne.

Ceci dit pour l'abonné mécontent de l'*Ami*, qui prétendait, l'autre jour, que nous ne lisions pas les ouvrages dont nous parlions. J'avais bien envie de lui répondre un peu. C'était si simple! Je n'avais, comme mes excellents collaborateurs, qu'à lui envoyer les lettres reçues à la suite de telle ou telle critique, et qui peuvent ainsi se résumer: « Je m'empresse de rendre justice à votre conscience de critique. Vous au moins, vous avez lu mon travail avec soin. C'est si rare chez vos confrères, les critiques! Je me permettrai cependant de vous faire remarquer que le blâme que vous m'adressez au sujet de tel passage, etc. »

Pardon de la digression, cher lecteur, et... vous aussi, rigoureux auteur de l'*Art d'écrire*, puisque vous ne la supportez à aucun prix.

L'art d'écrire enseigné en vingt leçons : je n'aime pas beaucoup le sous-titre qui laisserait supposer, chez son auteur, quelque chose d'empirique et de pédant, alors précisément qu'il ne peut souffrir ni le pédantisme, ni l'empirisme. — *L'art d'écrire* de M. Albalat sort de l'informe banalité des ordinaires manuels de littérature, qui, voulant tout apprendre, n'ont pas de vice plus patent que celui de ne rien enseigner. Car ce n'est pas, que je sache, apprendre quelque chose de bien utile que ces absurdes nomenclatures de termes de rhétorique et de classifications de style, dont le seul avantage est qu'on les oublie aussitôt le baccalauréat passé, avec une facilité qui tient du prodige.

M. Albalat va jusqu'au tuf. Il ne se contente pas de dire : « Ceci est bien écrit, ceci est mal dit. Beaux sentiments! Voyez quelle élévation! » et autres banalités. Il dissèque les phrases ; il fait l'anatomie du style. Il explique le pourquoi d'un bon passage, le comment on arrive à bien écrire.

M. Albalat est un réfléchi, un observateur, un analyste, qui, s'il a ses goûts très arrêtés, ne se range jamais aux jugements tout faits, aux succès frelatés, aux admirations de convention. Il entend expliquer à ses lecteurs, parce qu'il se les est expliqués à lui-même, ses éloges et ses critiques, ses préférences et ses répulsions. Si j'ajoute, tout révolutionnaire qu'il paraisse en sa méthode, qu'il aime et fait aimer le classique, qu'il est réaliste dans le bon sens du mot, et que la banalité est sa bête noire, j'aurai dit qu'il a l'esprit juste et le jugement ferme et droit.

Peut-être quelques-uns de nos lecteurs se souviennent-ils des éloges que nous faisions de son ouvrage : *L'art d'écrire, ouvriers et procédés*, qui s'adressait à un public plus lettré. En son genre, et pour tous ceux qui veulent apprendre le métier, l'*Art d'écrire enseigné en vingt leçons* mérite assurément la même attention. Et nous ne doutons pas que *La formation du style par l'assimilation des auteurs*, puis un *Guide critique à travers la littérature française*, que nous annonce l'auteur et qui précisent encore le cadre en lequel se meut sa pensée, ne complètent heureusement son œuvre.

M. Albalat parle tout d'abord du don d'écrire, démontrant qu'on peut arriver à être écrivain, pour peu qu'on ait des facultés moyennes et qu'on veuille travailler sérieusement et avec méthode. Ce n'est certes pas les manuels de littérature qui contribueront à ce résultat, avec leur routine sans pensée et sans psychologie. Si vous voulez arriver au but, lisez ; mais sachez lire. Il ne s'agit pas de dévorer les livres : il faut apprendre à se les assimiler, en les disséquant particulièrement au point de vue du procédé. Etudiez ainsi Homère (dans la traduction de Leconte de Lisle), Montaigne, Balzac, Saint-Evremond, Bossuet, Rousseau. Tel est du moins le choix d'auteurs proposé par M. Albalat. Surtout, prenez des notes, mais avec ordre et méthode. L'*Art d'écrire* nous dit comment, et ce n'est pas un des moindres mérites de cet ouvrage de descendre dans tous les détails pratiques, dont les éminents faiseurs de manuels ont si généralement considéré l'exposé comme au-dessous de leur tâche.

Mais j'ai promis de citer. Voici donc en quels termes, après avoir parlé de Saint-Evremond, l'auteur s'exprime sur Bossuet :

« Vient le divin Bossuet, le plus grand créateur de mots et d'expressions, le plus étonnant styliste que nous ayons dans notre langue. Verbes, substantifs, épithètes, accouplements de mots, images formidables, il tire tout de son génie. C'est un éblouissement qui éclate à chaque page, un vêtement fulgurant avec lequel il drape des pensées colossales. Celui-là vous remuera l'imagination, réveillera chez vous les germes du style et donnera à votre faculté d'écrire une ébullition permanente. Les *sermons* surtout sont à lire. »

Viennent ensuite les sages conseils que voici : « Tâchez d'abord de bien écrire, et l'originalité de la forme arrivera ensuite... Adoptez le moule classique, la forme prévue et sobre, la droiture littéraire, la tempérance, la probité, le dessin. »

Le chapitre *du style* est tout entier à méditer. Il est parfait, ce qui d'ailleurs ne constitue pas une exception dans l'ouvrage. Car tout ce livre est à étudier par quiconque cherche à écrire, spécialement par la masse innombrable des très braves gens qui s'imaginent qu'il suffit de dire de bonnes choses pour arriver au but, et auxquels j'aurai rendu le plus grand des services, et par suite à la cause du bien qu'ils défendent, si je suis arrivé à les convaincre qu'il est de toute nécessité de dire avec art pour dire avec fruit. « Il faut se persuader que les choses qu'on dit ne frappent *que par la manière dont on les dit*... Bien écrire, c'est tout à

la fois bien penser, bien sentir et bien rendre... Résumons-nous. Le style est l'effort par lequel l'intelligence et l'imagination trouvent des nuances, des rapports, des expressions et des images, dans les idées et les mots ou dans la relation qu'ils ont entre eux. »

Les trois grandes qualités du style, dit notre auteur, sont l'originalité, la concision, l'harmonie. Pour atteindre à l'originalité, il faut fuir sans cesse l'écœurante banalité des expressions toutes faites, les rapprochements de mots éculés par l'usage, les phrases reçues qui reviennent couramment sur toutes les lèvres, le style faux ennemi du mot propre, exact, simple, que rien n'arrivera à remplacer. « Avoir la simplicité et le relief, voilà l'idéal... On ne doit, autant que possible, jamais écrire avec des expressions toutes faites. La marque du véritable écrivain, c'est le mot propre et la création de l'expression... L'originalité est un effort incessant. Elle consiste à dire mieux, à dire énergiquement, à chercher le mot propre, à trouver l'image neuve. » Et M. Albalat joint l'exemple à la théorie, nous citant une longue liste de phrases banales, et nous indiquant les procédés nécessaires pour les éviter.

« La concision, c'est l'art de se ramasser, de faire sortir l'idée, de condenser les éléments d'une phrase dans une forme plus ou moins serrée. C'est la haine du style lâche... La concision est donc une affaire de travail. Il faut nettoyer son style, le vanner, le cribler, le passer au tamis, lui ôter la paille, le clarifier, le pétrir, le durcir, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de copeaux de bois, jusqu'à ce que la fonte soit sans bavure, et qu'on ait rejeté toutes les scories du métal. » Et là encore, l'auteur, se plaçant au point de vue du métier, nous montre ce qu'on peut, ce qu'on doit retrancher d'un texte ordinaire, pour l'amener au point définitif.

La troisième qualité du style, c'est « l'harmonie, c'est-à-dire le sens musical des mots et des phrases et l'art de les combiner agréablement pour l'oreille. » Et l'auteur, avec sa méthode toujours pratique, montre ce qui est harmonieux, ce qui ne l'est pas, ce qu'il faut faire pour arriver à l'harmonie. Ici, comme en tout son ouvrage, il met en garde contre l'excès : « On objecte l'exemple de Saint-Simon, qui a écrit à la diable et a voulu faire de la vie. Cela prouve que le génie et la vie passent avant et se passent de tout, et que ce qu'il faut voir d'abord, c'est l'originalité, le don de peindre, le don d'imagination et de création. L'harmonie ne vient qu'après.

« Il est sûr que l'harmonie seule, quand le fond n'y est pas, n'arrive qu'à affadir le style, et qu'elle devient alors une qualité insupportable. Elle n'est essentielle au style qu'autant qu'elle tire son charme de la valeur des mots, et non de leur seul balancement, toujours facile à obtenir et qui peut être quelquefois très vide. »

M. Albalat insiste davantage sur l'invention. Il faut mûrir son sujet, réfléchir à fond, retourner l'idée dans tous les sens, la voir sous tous ses aspects. « La nécessité de porter longtemps son sujet, la gestation, en un mot, est une condition absolue du don d'écrire. » C'est par elle qu'on arrive à l'épanouissement de la sensation personnelle, à la vérité, et qu'on échappe à la banalité. C'est elle qui alimente particulièrement l'imagination. « La verve vient ordinairement par l'application, par la concentration et non au hasard et par la fantaisie. . La culture de l'imagination est d'une importance extrême. Il faut qu'elle soit permanente, entretenue, suivie, car tout dépend de l'imagination... La vérité, la vie, l'observation sont les conditions fondamentales de toute œuvre littéraire. » Buffon avait dit déjà : « C'est faute d'avoir assez réfléchi qu'un auteur est embarrassé. »

Rien d'ailleurs ne vaut sans la méthode, le plan, la disposition. Mais c'est surtout, et à bon droit, sur l'élocution, l'expression qu'insiste l'auteur. Tout consiste, en effet, à bien définir et à bien peindre. Car il faut toujours en revenir là, et c'est à exposer les moyens d'y parvenir que s'attache M. Albalat.

Pour bien peindre et bien définir, il importe d'éviter les termes abstraits, il faut concrétiser. « Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, dit Sainte-Beuve, employez le mot propre et pittoresque ». « En un mot, conclut l'auteur de l'*Art d'écrire*, il faut chercher les traits nouveaux, du neuf qui soit vrai, de l'observation inédite, évoquer les choses auxquelles on ne songe pas, rendre frappantes celles qui ont été dites, renouveler l'ancienne description par une vision personnelle et imprévue. » Et l'on peut y arriver par le procédé des refontes, en retouchant son style, en revenant sur le premier jet, sur le second, sur le troisième, par l'effort et le travail, en se corrigeant sans cesse.

M. Albalat nous dissèque ensuite l'art de conter, la narration, la vraie narration, celle qui est rapide, vraie, intéressante, sans digressions; puis la description, qui doit donner l'illusion du vrai, en copiant la nature — qu'on se rassure au sujet de ce conseil : chacun copiera d'après son tempérament — avec un sage réalisme, le réalisme vivant d'Homère.

Mais voici que cette critique dépasse déjà les limites ordinaires de nos études et que nous devons nous restreindre. A notre grand regret, nous ne pouvons plus dire que quelques mots des chapitres suivants sur l'observation, les images, le dialogue et le style épistolaire.

« Que chaque pensée soit une image, » a dit Buffon. Et l'auteur ajoute, après une étude très serrée du sujet : « La science d'écrire ne consiste pas toute dans l'image; mais la magie du style, sa couleur, son éclat, son effet, sa vie sont certainement dans l'image. »

Résumons-nous. Le livre que nous étudions, contrairement à la plupart des manuels tout théoriques et de convention, est un livre pratique où

s'apprend le métier, autrement dit où l'on enseigne les moyens, les procédés pour écrire. L'auteur nous met en garde tout particulièrement contre la banalité désespérante du style facile, fleuri, dit poétique, qui ne peint pas, qui n'est pas un style. En sa répulsion à l'égard des termes généraux, on pourrait voir quelque excès, si l'on oubliait que tous les apprentis écrivains sont portés vers l'écriture coulante et vague, et que ce qu'il importe tout d'abord de leur apprendre, c'est le style travaillé, ferme, concis, classique, avec tout le relief nécessaire pour lui donner la vie.

L'ouvrage est à mettre, en somme, entre les mains de tous les débutants et de la masse aujourd'hui si considérable de ceux qui écrivent, sans même se douter, pour la plupart, de ce que peut être l'art d'écrire.

Q. — Un jeune curé nous écrit : De mes relations avec mes paroissiens malades, j'ai acquis la conviction que beaucoup de leurs maladies résultaient du mépris des règles de la tempérance chrétienne, ou simplement de la négligence à observer le genre de vie convenable et à prendre les précautions indiquées par l'expérience pour la conservation de la santé. J'ai constaté aussi que beaucoup de malades ne se remettent pas de leurs infirmités ou ne s'en remettent que très difficilement, parce qu'ils sont ignorants du régime à suivre dans leur convalescence.

Afin de pouvoir à l'occasion donner quelques conseils utiles et de savoir moi-même me conserver en bonne santé, je désirerais lire un traité d'hygiène, mais un traité bien fait, complet, qui unira l'hygiène du corps à celle de l'âme, car il me semble que ces deux hygiènes sont inséparables, selon le proverbe des anciens : *Mens sana in corpore sano.*

L'*Ami du Clergé* ne pourrait-il me signaler l'ouvrage que je désire ?

R. — Nous sommes heureux, mon cher confrère, de pouvoir répondre d'une façon satisfaisante à votre demande. Nous vous donnons l'adresse d'un livre que vous trouverez aussi parfait que vous le désirez : c'est *L'hygiène pratique et la vie chrétienne*, publié tout récemment par M. le docteur Jules Le Bèle, ex-chirurgien en chef des hôpitaux. (Le Mans, Leguicheux et Cie).

Cet ouvrage a deux volumes. Le premier a pour titre : *Les Œuvres de Dieu et leur symbolisme dans les milieux de la vie.*

C'est une sorte d'introduction à l'hygiène. L'auteur y affirme ses convictions chrétiennes et se sert de la considération du plan divin dans les œuvres de la création et dans l'homme en particulier, pour prouver que l'hygiène doit avoir un double but, la sanctification de l'âme et la santé du corps, car *se bien porter et se sanctifier*, sont deux aspirations de l'homme qui doivent être inséparables.

Le second volume a pour titre : *L'hygiène et la vie chrétienne.* C'est l'œuvre principale de l'auteur. Là le lecteur trouvera un véritable répertoire de tout ce que la science, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, a enseigné de plus vrai et de plus pratique sur les moyens de conserver la santé.

M. le docteur Le Bèle fait partie de la Société médicale de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint Damien, qui a pour siège religieux la Chapelle de la médecine dans la basilique du Sacré-Cœur à Paris. C'est même à ce pieux et savant docteur que cette Société doit sa création. Voilà pourquoi sans doute il termine la préface de son ouvrage par cette déclaration :

« Pénétré comme les membres de cette Société de la nécessité dans les temps présents, de revenir aux vieilles traditions chrétiennes de notre corporation, je me suis inspiré de ces sentiments en composant ce livre, et je suis heureux de répondre aux mêmes intentions en le déposant humblement au pied de l'autel du Sacré-Cœur, sous la protection des saints protecteurs de la médecine. »

Q. — Avez-vous lu l'ouvrage de M. Xavier Roux, intitulé *Les Alpes ?* Nous sommes quelques-uns qui venons de passer nos vacances là-bas et nous voudrions bien savoir ce que vaut cet ouvrage.

R. — On commence à comprendre que les Alpes françaises valent au moins les Alpes Suisses ; les vrais touristes vous diront « davantage. » Celui qui écrit ces lignes ne peut faire la comparaison, n'ayant jamais parcouru, le sac au dos, les montagnes de Suisse ; mais il a visité nombre de sites des Alpes françaises, et il n'a rien vu de plus beau, de plus grandiose, de plus surprenant. Quant à la comparaison, il s'en rapporte à ses compagnons de route, hommes de goût, qui ayant passé plus d'une fois la frontière, lui disaient : « Si vous n'avez rien vu de plus magnifique, la raison en est simple : c'est qu'il n'y a rien qui dépasse en magnificence les spectacles que nous avons sous les yeux. » Aussi bien, est-ce avec joie que je me suis emparé de ce livre, dès que je l'ai connu : *Les Alpes* [1].

Nous revoyons, avec l'auteur, ce splendide pays qui s'étend depuis La Tour-du-Pin jusqu'au Briançonnais, en passant par Grenoble, les cuves de Sassenage, le Pont-de-Claix, La Mure, La Salette, Le Champsaur, Gap, Notre-Dame du Laus, Embrun, etc., etc. Nous les revoyons avec leur pittoresque, leurs mœurs, leurs coutumes, leur histoire.

L'ouvrage de M. Xavier Roux n'est pas un guide, il ne vise pas même, le moins du monde, à être complet. Ce sont les impressions d'un touriste instruit, observateur, poète, recueillies au jour le jour, à travers de longues étapes. Ce sont vraiment des souvenirs, comme le dit le sous-titre, avec de l'histoire. Le style est facile, familier, parfois éloquent, et rappelle parfois le genre lamartinien, romantique. Il est semé de petits détails sans prétention et d'observations qui ne manquent pas de piquant, témoin celle-ci : « La politique n'engendre pas ailleurs plus de fous qu'à Grenoble, et, en dehors des idées politiques, on trouve rarement ailleurs plus de sens. » Au

[1] *Les Alpes, histoire et souvenirs*, par Xavier Roux. Paris, Téqui, 1897. In-12 de 271 p., 2 fr.

demeurant, un livre d'agréable lecture et sans prétention, rempli de sentiments élevés et chrétiens.

Peut-être pourrait-on lui reprocher d'être un peu court sur plusieurs points qui demandaient des développements. Quand je me souviens des impressions que j'ai ressenties à la Grande-Chartreuse, par exemple, je me mets à regretter la briéveté de l'auteur sur ce sujet. Mais les Alpes sont si riches qu'il y faudrait consacrer plusieurs volumes, si l'on voulait être un peu complet.

2° Notices et renseignements divers

Divina inspiratio sacrarum Scripturarum ad mentem S. Thomæ Aquinatis, par le P. Zanecchia, O. P. — Un vol. in-8° de 250 pages. — Rome, librairie Frédéric Pustet, place *Fontana di Trevi,* 81-85. — 1898.

Le meilleur moyen de donner une idée exacte de cette étude, c'est d'en traduire à peu près littéralement la table.

I. *De la divinité des livres de l'Ecriture sainte.* — 1° Accord des juifs et des chrétiens sur la divinité de la Bible. — 2° Vérité objective de cet accord. — 3° Divinité de la Bible à raison de son objet et de son auteur. — 4° Notion de la parole de Dieu et ses divisions. — 5° Notion de la révélation divine et ses divisions. — 6° Différence entre la parole de Dieu et la révélation. — 7° Nécessité de la révélation. — 8° Réalité de la révélation. — 9° Moyen de discerner la doctrine divine de la doctrine humaine. — 10° Nécessité d'écrire la doctrine divine. — 11° La plus grande partie des vérités révélées par Dieu à l'Eglise se trouvant dans la Bible, celle-ci est divine dans son objet. — 12° Devoir de l'homme à l'égard de la parole de Dieu.

II. *Notion de l'inspiration biblique.* - 13° Double manière de consigner dans un livre la parole de Dieu. — 14° Inspiration pour l'écriture et pour la tradition orale. — 15° Notion de l'inspiration. — 16° Par qui l'inspiration biblique a-t-elle été niée ?

III. *Criteriums pour démontrer l'existence de l'inspiration biblique.* — 17° Notion du criterium. — 18° Criteriums qui démontrent l'inspiration des Livres saints. — 19° Ceux proposés par les protestants. — 20-22° Réfutation de ces systèmes. — 23-24° L'affirmation de l'écrivain sacré au sujet de l'inspiration divine prise *in se* ne peut être acceptée comme une preuve irréfutable de l'existence de l'inspiration. — 25° Le criterium infaillible de l'inspiration biblique se trouve dans le témoignage divin à nous présenté par l'Eglise.

IV. *De l'existence de l'inspiration dans l'Ancien Testament.* — 26° A quelle époque et de quelle manière le témoignage de Dieu au sujet de l'inspiration des Livres saints nous a-t-il été manifesté ? — 27-28° En quel sens le témoignage consigné dans l'Ecriture par les envoyés de Dieu au sujet de l'inspiration de la Bible est-il admis ici ? — 29-30° L'Ancien Testament a été écrit sur l'ordre de Dieu. — 31-32° Il y a eu un influx divin au sujet du choix des expressions. — 33° Origine divine de l'Ancien Testament prouvée : par l'obligation de remplir tout ce qu'il renferme ; — 34° par le témoignage de saint Pierre ; — 35-36° par le témoignage de saint Paul ; — 37° par la croyance universelle des Juifs ; — 38° remarques au sujet du témoignage de Josèphe ; — 39° par la croyance des chrétiens.

V. *Inspiration divine du Nouveau Testament.* — 40-41° Criterium proposé par J. Dav. Michel ; — 42-44° réfutation. — 45° Moyens internes de prouver l'inspiration du Nouveau Testament. — 46-48° Application aux divers livres. — 49° Témoignage des Pères et du peuple chrétien. — 50° Définition de l'Eglise. — 51-52° Réfutation des difficultés.

VI. *Opinions des théologiens au sujet de l'inspiration de la Bible.* — 56-58° Deux opinions chez les protestants : réfutation. — 59-65° Trois opinions à rejeter parmi les catholiques.

VII. *Définition de l'inspiration biblique.* — 66-74° Six définitions erronées proposées par les catholiques. — 75° Véritable définition de l'inspiration biblique.

VIII. *Elévation des facultés de l'homme dans l'inspiration biblique.* — 76-88° Elévation de l'intelligence ; — 89° de la mémoire ; — 90° des facultés sensitives ; — 91° de la volonté ; — 92-96° des facultés exécutives.

IX. *De l'extension de l'inspiration.* — 97-105° Cinq opinions fausses au sujet de l'étendue de l'inspiration. — 106-109° Il ne peut y avoir d'erreurs dans l'Ecriture authentique.

X. *Motifs qui ont déterminé certains catholiques à restreindre l'inspiration aux seules questions concernant la foi ou les mœurs.* — 110-117° Exposition et réfutation des objections.

XI-XII. *Inspiration restreinte aux faits et aux doctrines, mais non au style.* — 118-130° Exposition de cette opinion, — son origine, — sa fausseté. — 131-139° Réfutation de neuf objections.

XIII. *Vraie et rationnelle notion de l'extension de l'inspiration biblique.*

XIV. *Dignité, vérité et autorité des choses qui sont consignées dans la Bible par l'inspiration.*

Ancien recteur du collège Saint-Thomas d'Aquin, à Rome, le P. Zanecchia est une autorité dans l'Ordre de Saint-Dominique ; c'est tout ce que l'on peut dire de plus élogieux pour son travail sur l'inspiration biblique.

Le récit de la création, par le P. Hummelauer, S. J. — Trad. de l'allemand. — Un vol. in-18 de 300 pages, prix 3 francs. — Paris, 1898, Lethielleux.

Qui n'a pas sa petite opinion sur l'interprétation cosmogonique du 1er chapitre de la Genèse ? Les indifférents sont vraiment peu excusables, étant donné l'abondance et la facilité du choix. On ne chiffrera bientôt plus le nombre toujours croissant des systèmes inventés pour donner satisfaction aux curieux du perpétuel problème.

Nous avions déjà : 1° le système *diluvien* ; 2° le système *restitutioniste ;* 3° le système *interpériodiste ;* 4° le système *périodiste* (appelé souvent *concordiste*) *;* 5° l'*Allégorisme ;* 6° le *Poétisme ;* 7° l'*Idéalisme;* 8° le *Liturgisme*, sans parler des variantes ni des faux systèmes rationalistes.

Voilà que le P. Hummelauer, un des savants rédacteurs du grand *Cursus Scripturæ Sacræ*, appelle notre attention sur son système à lui, le système *visionnaire*. Qui croire enfin, et quel parti embrasser ? Discussion permise toujours par l'Eglise ; donc, liberté d'opiner, pour tout le monde, et même de n'opiner pas du tout si l'on veut.

La théorie *visionnaire*, qui fait du récit de la Genèse, non pas une narration historique, objectivement vraie, calquée sur la réalité, mais une série de visions, ou une vision sériée, a l'immense avantage de supprimer du coup dans la racine toute controverse, tout conflit possible entre la lettre du texte sacré et les révélations présentes ou futures de l'histoire naturelle de notre globe, au point de vue géologique et paléontologique surtout. C'est la perfection, évidemment ! et même une perfection telle qu'on peut se demander si le fait qu'on n'y ait pas pensé plus tôt dans les écoles catholiques d'exégèse, ne constitue pas un argument de présomption défavorable à son endroit.

Lisez la très curieuse dissertation du P. Hummelauer, et vous y verrez, assez bien prouvé, ma foi ! que le système visionnaire : 1° n'est pas une nouveauté, sinon peut-être dans la formule plus précise qu'on lui donne aujourd'hui, ce qui lui est d'ailleurs commun avec beaucoup d'autres ; 2° qu'il est très conforme à l'interprétation littérale et rationnelle de la Genèse ; 3° qu'il a droit de se présenter avec des autorités sérieuses devant l'enseignement catholique ; 4° que sa simple possibilité, disons sa probabilité rationnelle intrinsèque, suffirait à le faire admettre, étant donné les inextricables embarras où se jettent toutes les autres théories ; 5° qu'enfin la théorie visionnaire apporte avec elle la paix définitive en débarrassant notre apologétique biblique du vilain cauchemar que ne réussirait jamais à dissiper aucun des autres systèmes inventés là-dessus depuis 1500 ans.

Il n'est pas sûr que l'argumentation « positive » du

savant auteur réussisse à convaincre du premier coup tous ceux qui hésitent, par respect pour le sens obvie de la lettre, à se lancer dans le vague des interprétations extra-réelles, allégoriques, idéalistes ou visionnaires. Nous croyons pourtant qu'elle doit être étudiée de près par tous ceux qu'intéresse le problème fameux dit de la cosmogonie mosaïque. Plus d'un en sera ébranlé, si nous en jugeons d'après notre impression personnelle, et par l'impitoyable critique que le P. Hummelauer fait, par exemple, des fameux *jours-périodes*, lesquels ne seraient, d'après lui, qu'une invention purement fantaisiste d'exégètes aux abois, sans aucun fondement philologique sérieux dans la langue hébraïque.

La traduction est bonne, facile à lire. Mais pourquoi nous parler toujours du « *procès* de la création »? Le mot équivalent au « processus » latin n'existe pas en français ; il fallait dire approximativement : le plan, l'œuvre, le développement, l'évolution... de la création. Ce « procès » sonne faux ou ne sonne pas du tout à l'oreille française. A modifier dans une seconde édition.

Les Psaumes, *traduction française sur le texte hébreu*, par M. Flament, professeur au Grand Séminaire de Montpellier. — Un vol. in-8 de 224 pages, 3 fr. — Paris, Bloud et Barral.

On ne discute plus, depuis les travaux de Bickell, sur la question de savoir si les psaumes ont été écrits en prose ou en langage métrique. Mais il va de soi que les versions grecques et latines ne gardent guère trace de la forme originale de ces chants. Tout le monde reconnait que la traduction des Septante laisse sur ce point particulier beaucoup à désirer ; et c'est sur elle que s'est faite notre version liturgique des psaumes. Aussi les essais ne manquent pas de traductions sur l'original hébreu. M. Le Hir, la gloire de Saint-Sulpice, y a travaillé toute sa vie de professeur : son œuvre n'a vu le jour qu'après sa mort, en 1876, publiée par l'abbé Grandvaux, son disciple. Trois ans après, en 1879, M. Bickell publiait ses *Regulæ*, et, en 1882, ses *Carmina*. C'est en s'inspirant des travaux de M. Bickell que M. Flament, prêtre de la Mission et professeur au Grand Séminaire de Montpellier, a entrepris pour ses élèves une traduction française des psaumes sur le texte hébreu. Ce travail n'était, dans la pensée du trop modeste auteur, destiné qu'à ses élèves de Montpellier. C'est sur les instances de juges compétents qu'il s'est décidé à le livrer au public ; et tous les prêtres restés fidèles au culte de l'Ecriture sainte s'en féliciteront. Nous n'avons pas, en français, de travail comparable sur les psaumes.

L'apôtre saint Paul, par l'abbé Fretté. — Un vol. in-8o de 520 pages. Prix : 7 fr. 50. — Paris, 1898, Lethielleux.

Si M. Fretté avait eu pour but, en écrivant cette Vie de saint Paul, d'apporter quelque nouvelle contribution aux richesses scientifiques accumulées par l'exégèse contemporaine sur ce sujet devenu banal, nous nous verrions dans la nécessité de ne le louer qu'avec fortes réserves. Il est devenu bien difficile de toucher au saint Apôtre, au point de vue scientifique s'entend, après les travaux si remarquables et désormais classiques, de Fouard, Vidal, Vix, Lesêtre, Le Camus, etc., pour ne parler que des français. Peut-être même reprochera-t-on à M. Fretté de n'avoir pas assez largement puisé à ces bonnes sources dans la composition de son livre.

Mais nos critiques seraient sans objet, s'il s'agit là d'une monographie rédigée plutôt pour l'édification du lecteur que pour son instruction scientifique, plutôt pour vulgariser la vie de saint Paul que pour prendre place dans la mêlée des discussions d'histoire et d'exégèse. Et sous ce rapport, plus simple et aussi peut-être plus pratiquement utile, l'*Apôtre saint Paul* est un bon livre qui trouvera dans un monde moins savant et moins difficile, sa catégorie de lecteurs reconnaissants.

Ce n'est pas que M. Fretté avait voulu faire là œuvre simplement littéraire, sans grand souci d'exactitude. Malgré certains desiderata, qui pourront mettre les critiques pointus en mauvaise humeur, ce volume est sérieusement composé, sur bonnes références et documents de valeur, digne donc d'attention et de confiance, encore qu'il n'ait point la prétention de se poser comme travail spécialement destiné à faire la joie des savants et des exégètes de marque.

M. Fretté nous dit offrir son travail à ceux qui veulent s'instruire et se sanctifier ; il l'a fait lentement et consciencieusement, et nous souhaitons que ses lecteurs édifiés « passent avec courage de la connaissance à la pratique de la vie chrétienne, résumée en deux mots du grand Apôtre : *quotidie morior*. »

Die Apocalypse oder die Offenbarung des heiligen Apostels Johannes, in Form einer Paraphrase erlæutert von Langer, Pfarrer. — In-8 de 150 p., 1 fr. 50. — Trèves, Imprimerie Saint-Paulin.

Ce commentaire de l'Apocalypse se tient en dehors des difficiles problèmes que soulève ce livre mystérieux. Il n'a aucune visée scientifique. Ainsi que l'indique le titre, c'est une simple paraphrase du texte. En général, les explications sont claires, lumineuses, satisfaisantes. L'auteur, M. Langer, curé, voit dans les tableaux grandioses de saint Jean les combats de l'Eglise contre les Juifs d'abord, contre les païens ensuite, combats terribles qui se terminent par le triomphe final du ciel.

Il divise son travail en quatre parties. — La première comprend les avis qui sont donnés aux Anges des sept Eglises. Ce nombre sept n'a rien de déterminé et désigne l'Eglise entière. L'Esprit-Saint a voulu représenter les divers états où elle peut être par rapport à la perfection, et lui donne des avis en conséquence.

La seconde partie renferme le tableau de la lutte de l'Eglise contre le judaïsme. Elle se termine par la ruine de Jérusalem. La protection de Dieu éclate visiblement sur les élus. Les catastrophes effroyables de la fin des temps sont figurées dans les malheurs qui frappèrent la ville déicide.

Dans la troisième partie, l'Apôtre nous fait entrevoir un nouveau genre de combats et de triomphes. Le paganisme est vaincu d'une manière définitive. L'Eglise est délivrée de la tyrannie des persécuteurs romains, et l'Evangile est annoncé jusqu'aux extrémités du monde.

Dans la quatrième partie est représenté le triomphe final. Toutes les luttes sont terminées. Un nouveau ciel et une nouvelle terre sont créés. La Jérusalem céleste s'élève sur les ruines du monde purifié par le feu et commence son règne qui n'aura pas de fin.

Telle est la « Révélation de saint Jean » dans ses grandes lignes. M. Langer dit que, si l'on s'en tient à ces vues générales, l'interprétation est assez facile. Et il a raison. Et ce que nous venons de dire doit suffire à recommander son livre à nos confrères. Ce commentaire, pour être débarrassé des chinoiseries exégétiques, n'en est que plus édifiant et plus conforme aux grandes données traditionnelles.

Cours élémentaire de Liturgie sacrée *d'après le rit romain*, par le R. P. Velghe, SS. CC. — Un vol. in-12 de XII-400 p. — Paris, Lethielleux, 1899. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis deux ou trois ans, quand on nous demande une bonne explication du Bréviaire, du Missel, ou du Rituel, ou un bon Manuel de Liturgie, clair et pratique, savant aussi sans le paraître, invariablement nous indiquons le *Cours* du P. Velghe, et nous serions très heureux que l'*Ami* ait contribué à la diffusion de ses trois premières éditions. Car c'est la *quatrième* qui vient de paraître, augmentée des *Additions et Corrections* faites aux Rubriques du Bréviaire et du Missel par le décret de la S. C. des Rites du 11 décembre 1897, complétée par les décisions récentes et améliorée en quelques passages jusqu'alors moins éclaircis. Quand un auteur s'occupe ainsi de mettre son ouvrage au point, c'est le signe certain qu'il a la faveur du public. — Une remarque exclusivement typographique : il eût été bien préférable de fondre dans le texte même du *Cours* ces additions et modifications, plutôt que de les réunir en appendice à la fin du volume. Il est vrai qu'à chaque numéro auquel s'en réfère quelqu'une, on a eu soin de la signaler à l'attention en mettant un « Voir App. p... » — ce qui est déjà un grand progrès sur l'édition de Beringer, — mais l'autre système, incontestablement, réunirait tous les suffrages.

Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault, prélat de la maison de Sa Sainteté. — Tome XII. Rome, VI. *Hagiographie*. Quatrième partie. — Grand in-8 de 618 pages. — Poitiers, imprimerie Blais et Roy, 1897.

Voici les sujets traités dans ce XIIe volume : I. Bibliographie. — II. Saint Antoine de Padoue. — III. Saint Gabriel. — IV. Saint Grégoire le Grand. — V. Sainte Hélène. — VI. Saint Lazare. — VII. Saint Louis de Gonzague. — VIII. Sainte Marthe. — IX. Saint Stanislas Kostka.

A propos de chaque saint, il est parlé de son culte, de ses reliques, de son iconographie, des monuments qui lui sont consacrés, des indulgences attachées à son nom, des confréries dont il est le patron, etc. Chacun de ces sujets est étudié avec la compétence et l'érudition propres à Mgr Barbier de Montault. Pour le docte écrivain, toute expression impropre, toute énumération incomplète, toute erreur de détail est à signaler et à relever ; rien n'échappe à son œil exercé, rien ne trouve grâce devant son amour, je devrais dire sa *passion* de l'exactitude. En lisant ses observations sur *quelques rares* passages de l'*Ami du Clergé*, qu'il trouve ou erronés, ou incomplets, nous n'avons été ni étonnés ni froissés de sa critique. C'est une preuve qu'il nous lit attentivement et qu'il contrôle nos assertions. Pour les légères erreurs qu'il relève, comme la présence à Milan d'un baptistère distinct du dôme [1], nous lui en donnons acte. Pour les énumérations incomplètes, nous permettra-t-il de lui faire observer que notre but dans les passages cités n'était pas de faire une *étude complète* sur le sujet, et que quelques noms suffisaient à traduire la pensée ?

Cours de Théologie catholique, par M. le chanoine Jules Didiot. — *Morale surnaturelle spéciale : Vertu de religion.* — 1 vol. gr. in-8o, prix : 6 francs. — Taffin-Lefort, Paris, rue des Saints-Pères, 30, et Lille, rue Charles-de-Muyssart, 24.

M. le chanoine Jules Didiot vient de faire paraître le Ve volume de son *Cours de Théologie catholique*, le IIIe de la *Morale surnaturelle*. Il traite de la *Vertu de religion*.

Placé dans le cadre général de la Morale entre le traité des *Vertus théologales* publié il y a un peu plus d'un an, et celui des *Vertus cardinales* qui paraîtra prochainement, ce traité de la *Vertu de religion* occupe le rang qui lui convient. La vertu de religion a Dieu pour objet comme les vertus théologales ; mais non pas, comme elles, Dieu lui-même : son objet propre est seulement la gloire extrinsèque de Dieu. D'une part donc, la vertu de religion se rattache naturellement par son objet aux vertus théologales, et, d'autre part, elle ne les suit qu'à un rang inférieur.

Par ce même objet, elle se trouve au-dessus des vertus cardinales, dont l'objet n'est pas Dieu, bien qu'il se rapporte à Dieu médiatement. Et, bien que cette vertu puisse rentrer dans le cadre de la *justice*, puisqu'elle rend à Dieu ce qui lui est dû, néanmoins l'importance du droit de Dieu et sa suréminence au-dessus des droits de la créature permettent de ne pas enclaver nos devoirs religieux à l'égard de Dieu dans le cadre de nos devoirs de justice à l'égard de nos semblables.

Ce volume se divise en trois chapitres : la Religion elle-même, — les Actes de religion — les Péchés et les Vices opposés à la religion. Ces matières se rapportent aux trois premiers commandements du Décalogue et aux Préceptes de l'Eglise. Mais à l'ordre généralement suivi par les auteurs de morale, M. le chanoine Didiot substitue un ordre logique qui lui permet de synthétiser les données théologiques, d'établir les principes sur lesquels reposent les devoirs particuliers qui n'en sont que les déductions, de mettre dans son exposé autant de clarté que de profondeur et de pouvoir unir deux qualités difficiles à concilier : la brièveté relative et l'abondance des données.

La méthode suivie est celle des précédents volumes : divisions naturelles basées sur les données philosophiques, enchaînement de théorèmes qui vous font avancer progressivement des principes supérieurs aux applications particulières. Nous avons suffisamment fait connaître et loué comme elle le mérite cette manière de procéder, dans nos comptes rendus précédents, pour n'avoir pas à y revenir.

Mais ce que nous signalerons dans ce *Traité* de la *Vertu de religion*, c'est l'intérêt qu'il offre à la lecture. Dans les précédents, il entre forcément une quantité considérable de notions abstraites, et ce n'est pas sans un travail sérieux qu'on peut s'en assimiler la doctrine. Dans celui-ci, rien de semblable. Le difficile du travail a été fait ; on se trouve comme un voyageur qui, après avoir gravi le coteau, n'a plus devant lui qu'un chemin de plaine où la marche est facile et la fatigue tempérée par les agréments de la route.

Nous ne ferons pas cette fois l'analyse complète du volume : on en devine assez le contenu par la division générale que nous avons indiquée plus haut. Signalons seulement comme plus particulièrement intéressants ou instructifs les théorèmes qui concernent les diverses espèces de culte (Th. VIII-IX) ; la crainte religieuse (XIII) ; l'oraison (XIV et seqq.) ; les qualités et les effets de la prière (XXV-XXVI) ; l'attention et l'intention nécessaires à la prière (XXIX-XXX), à la récitation du bréviaire (XXXIII) ; la question des honoraires de messes (XLIII) ; l'assistance obligatoire à la messe (XLIV et seqq.) ; la notion des œuvres serviles en rapport avec l'état actuel (XLIX) ; la nature, les espèces, les conditions essentielles du vœu (LIV et seqq.) ; la valeur du serment et sa licéité dans certains cas délicats (LVIII, LIX) ; la superstition divinatoire, le magnétisme, le somnambulisme, le spiritisme (LXXIII-LXXIV), la simonie (LXXIX-LXXX).

Chacun des points exposés est appuyé, quand il y a lieu, des prescriptions ou des défenses et condamnations portées par l'Eglise. Et toujours les solutions sont mises au point pour le moment présent. On pourrait désirer, çà et là, plus de développements qu'il n'entrait dans le plan de l'auteur d'en fournir, une étude plus étendue de quelques questions ; mais c'est chose à demander aux auteurs qui s'en sont plus spécialement occupés. Ne pourrait-on contester quelques solutions particulières ? Nous ne voudrions le dire. Mais nous pouvons affirmer que le volume de M. le chanoine Didiot nous offre un Traité lumineux, complet, sûr et intéressant, de la vertu de Religion.

A bientôt les *Vertus cardinales*.

La Foi et l'acte de foi, par le P. Bainvel, S. J. — Un vol. in-12 de 230 pages. — Paris, Lethielleux. Prix : 2 fr. 50.

Question à la mode s'il en fût, que celle de la *Foi et l'acte de foi*. On se souvient encore des retentissantes polémiques soulevées par les Brunetière, les Balfour, les Blondel, et autres, sur ce qu'il y a d'objectif et de subjectif, de rationnel, de libre et de volontaire, dans la préparation préliminaire et dans l'émission de l'acte même de la foi.

Il y a beau temps que nos vieux et néo-scolastiques ont donné du problème une solution à laquelle, en somme, l'on ne saura sans doute jamais rien ajouter de bien intéressant. Mais qui a le goût et le temps de suivre chez les maîtres de la théologie catholique une dissertation en règle, écrite toujours en latin, et dans un style que seuls saisissent bien les initiés à la terminologie de l'ancienne philosophie ?

Le P. Bainvel a eu la très heureuse idée d'extraire de ces enseignements de nos docteurs la moëlle pour ainsi dire de leur doctrine relative à la foi et à l'acte de foi, et de la présenter au lecteur français dans sa langue avec toute la clarté et la précision qu'elle comporte. C'est donc un très précieux livre que le sien, qui vient tout juste à son heure, et qu'on devra ajouter à la liste déjà longue de toutes nos modernes tentatives d'apologie de la foi catholique. Le P. Bainvel n'a pas la prétention de dire du nouveau ; mais c'était une œuvre à faire que d'habiller ainsi à la moderne et, en vérité, très correctement, la lumineuse théorie de l'école sur l'acte de foi.

Beaucoup de libres-penseurs, blasés, troublés, brisés par le néant de toute pensée, et surtout de toute morale qui n'est pas la pensée et la morale catholique, se prennent à tourner enfin, d'une manière plus profonde et plus sincère, la critique de leur analyse du côté de la foi chrétienne. De là à se convertir, il y a loin encore pour eux, sans doute ; mais, moins loin cependant que jadis, où l'acte de foi ne leur paraissait

[1] *Ami du Clergé paroissial*, 1894, p. 443.

pas même mériter l'honneur de fixer leur dédaigneuse attention.

Puissent-ils rencontrer le livre du P. Bainvel sur leur route ! S'il n'a pas été spécialement composé à leur intention, on peut dire au moins qu'aucun peut-être ne dissipera plus efficacement les nuages qui obscurcissent à leurs yeux les lumières de la foi.

Nous sommes bien de l'avis de l'auteur quand à la théorie de Lugo il préfère celle de Suarez, qui est aussi à notre avis la plus conforme à la lettre et à l'esprit de la Somme théologique. Peut-être y a-t-il cependant quelque exagération à voir une contradiction irréductible entre les deux systèmes d'explication. La petite dose de science que d'aucuns veulent introduire dans la foi n'est pas pour permettre de conclure qu'ils en font l'essentiel, rigoureusement parlant, de l'*objectum formale fidei* pris dans sa plus stricte signification. En tout cas, la théorie de la *foi d'autorité* nous semble bien, au fond, mettre exactement au point le mystère de l'adhésion de l'intelligence dans la foi, et surtout montrer mieux le rôle qu'y jouent le libre arbitre et le concours de la grâce surnaturelle.

Soumettons à l'auteur une idée, que nous n'entendons pas du tout présenter comme une critique. Il a soin de ne pas confondre les deux ordres, si profondément différents, du jugement de *crédibilité* et du jugement de *crédendité*. N'y aurait-il pas utilité à insister très particulièrement sur ce dernier, dans une analyse spéciale ? Car, c'est là le point central *pratique* de toute la difficulté. D'où vient qu'à beaucoup, qui ont le jugement de crédibilité, manque le dernier jugement pratique qui doit déterminer, à sa façon, la volonté à passer enfin de la puissance à l'acte de foi ? Le P. Bainvel le dit très suffisamment dans le cours de son très docte et intéressant volume ; nous aurions préféré lui voir consacrer une étude à part, dans l'intérêt même des âmes hésitantes qui ne savent pas assez scruter (toute place réservée à la grâce, bien entendu) tout ce qu'il y a d'éléments humains compliqués dans ce refus de l'intelligence à l'acte de foi. C'est un point de vue qui nous a été signalé, et que nous signalons à l'appréciation judicieuse de l'auteur.

Pour mieux faire saisir toute l'importance de cet excellent travail, nous donnons ici les titres des principaux chapitres : *La question de la foi. — Deux modes de connaissance : science et foi. — La foi de science et la foi de simple autorité. — L'idée vraie de la foi catholique. — Le motif de la foi.*

La question de l'acte de foi. — Les certitudes préalables. — Le rôle de la volonté dans l'acte de foi. — La foi naturelle et la foi surnaturelle. — L'objet formel dans la foi surnaturelle.

L'acte de foi est-il rationnel, logique, scientifique ? — *Du passage de la science à la foi. — En fait, pas de saut dans la nuit. — Comment se résout l'acte de foi ?*

La vie du dogme catholique — Autorité — Évolution, par le P. de la Barre, S. J. — Un vol. in-12 de 280 pages. — Prix : 3 fr. 50. — Paris, 1898, Lethielleux.

Le P. de la Barre est professeur à l'Institut catholique de Paris. Il vit dans un centre où convergent, avec plus d'intensité que partout ailleurs, les échos de tout ce qui se dit contre la foi parmi le plus savant et raffiné des mondes où l'on ne croit pas. Ceci explique assez l'inspiration du livre dont on vient de lire le titre, ses tendances, toute sa raison d'être. Moins préoccupé de porter la guerre au sein du camp ennemi, que de préparer les voies à une paix honorable, à une conciliation que tous désirent et dont tous auraient à profiter, l'auteur s'attache à mettre en lumière certains côtés de la doctrine catholique, par où protestants et rationalistes pourraient sans doute la trouver moins opposée qu'ils ne pensent à leurs propres conceptions, plus riche en idées nouvelles, plus accessible enfin à une conciliation harmonique avec ce qu'il y a de vraiment acceptable dans les théories de la pensée moderne.

De tout temps la « Tradition » a été le point de mire des objections protestantes, et aussi, quoique dans une moindre mesure, le système catholique d'enseignement bâti sur l'Autorité. De plus, l'immutabilité du dogme choque nos modernes penseurs, épris, comme on sait, sur toute la ligne, de la théorie évolutionniste.

Le P. de la Barre entreprend donc de montrer que la *Tradition* et l'*Autorité* ne sont point dans l'Eglise ce que s'imaginent ses adversaires, et que l'évolution a, comme partout ailleurs, sa pleine raison d'être dans le développement de nos dogmes.

La « tradition » étant « l'enseignement oral et vivant émis par une collectivité sociale », on voit assez ce qu'il y a, au fond, d'autonome dans cette méthode doctrinale qui n'est, en somme, que la synthèse « collective et sociale » des attestations par lesquelles se révèle « le contenu de la conscience chrétienne, qui n'est elle-même qu'un écho de l'attestation officielle primitive ».

L'Autorité du magistère officiel n'est pas non plus sans avoir quelques-unes de ses racines dans l'organisme social collectif, dont elle est une partie vivante, la première par ordre de dignité, ou de perfection si l'on veut, mais non pas isolée et comme vivant d'une vie à part qui ne serait pas la vie même intellectuelle de la société chrétienne prise dans son ensemble.

Quant à l'évolution des dogmes, rien de plus facile que de la prendre historiquement sur le fait ; c'est une simple affaire de constatation historique, et aussi de bonne raison *a priori*, dès là que l'évolution de l'organisme social de l'Eglise ne peut aller sans l'évolution correspondante de la doctrine qui en est la vie au point de vue intellectuel ; ceci dit, bien entendu, sous réserve de l'immutabilité substantielle qui appartient à l'idée fondamentale du dogme, comme d'ailleurs à toute vérité prise dans sa formule radicale et absolue.

Ce livre, curieux et assez nouveau sous plus d'un rapport, pourra étonner certains lecteurs timorés ou peu au courant de l'état présent de l'apologétique catholique. On sera tenté d'y voir un système voulu de concessions bien larges aux prétentions exigeantes du rationalisme anticatholique, concessions qui ne feraient disparaître la barrière de séparation qu'au préjudice du domaine doctrinal propre de l'Eglise. On aura tort de juger ainsi le travail du P. de la Barre. Nous avouons qu'il demande à être lu de très près, au moins deux fois, pour être assez compris ; mais, avec cette précaution, on arrive à le bien entendre et à se rallier sans trop de difficultés à la thèse du savant professeur. S'il est parmi nos adversaires rationalistes des gens de bonne foi, ce travail pourra les éclairer utilement ; il leur fera certainement du bien.

L'auteur nous permettra de lui soumettre seulement une observation respectueuse. Dans un sujet où la tradition occupe la première place, ne lui semble-t-il pas qu'elle méritait d'être définie avec plus de netteté, et qu'il y avait surtout grave raison d'unité à ne pas varier trop ni trop souvent les termes, une fois fixés, de la définition ? Nous demandons au P. de la Barre de refondre en une seule, si possible, les six définitions suivantes qu'il donne de la *tradition*, à différents endroits de son livre. La *Tradition :*

c'est p. 7 : « L'acte par où l'Eglise héritière et conservatrice du dépôt révélé nous le remet tout entier » ;

c'est p. 88 : « L'enseignement donné par une personne collective — tout à la fois pouvoir doctrinal et organisme social — jouissant à ce double titre du privilège de l'autorité » ;

c'est p. 98 : « L'enseignement oral et vivant donné par une collectivité sociale » ;

c'est p. 110 : « La transmission doctrinale envisagée soit comme enseignement donné par une autorité officielle, soit comme enseignement transmis par une chaîne continue d'attestations doctrinales » ;

c'est p. 122 : « L'enseignement donné par l'Eglise en vertu de son magistère » ;

c'est p. 152 : « L'ensemble des documents non écrits, y compris les décisions conciliaires ».

Ces variations de langage ne sont pas sans causer quelque ennui au lecteur, déjà assez préoccupé de suivre le raisonnement du docte auteur à travers certaines formules nouvellement mises à la mode pour les besoins de la controverse religieuse contemporaine. Tout cela enlève à la thèse et à sa démonstration cette rigoureuse précision d'allures qu'elle mérite bien, croyons-nous, et dont le P. de la Barre doit la savoir susceptible.

Un dernier mot. Il n'est surtout parlé, dans cette excellente étude, que de la « tradition » au sens *actif* de la transmission effective des dogmes. Cette acception du mot est assurément légitime ; mais convenait-il de tant laisser dans l'ombre l'autre acception, communément en usage chez les théologiens et parmi les fidèles, d'après laquelle la *Tradition*, au sens passif ou *objectif*, est Verbum Dei *non scriptum ;* car, enfin, si la tradition est une transmission, on peut se demander quelle est la *chose transmise*, et, pour le cas où l'on répondrait que c'est le *Verbum Dei* contenu dans

l'Ecriture, la théologie tout entière protesterait pour affirmer l'existence d'un autre *Verbum Dei revelatum*, qui n'est pas l'Ecriture, et contre lequel précisément les protestants protestent le plus de leur côté pour en nier la réalité et l'autorité dogmatique. Ce point mériterait, à notre humble avis, d'être mis en lumière dans une prochaine édition de ces remarquables conférences du P. de la Barre, sur lesquelles nous n'avons tant insisté, même dans nos légères critiques, que pour mieux montrer l'estime que nous en faisons et leur souhaiter avec plus de sincérité le bon succès qu'elles méritent, auprès des gens qu'intéressent, chez nous et ailleurs, ces délicats problèmes de haute apologétique.

L'esthétique du dogme chrétien, par le R. P. Jules Souben, O. S. B. — Un vol. in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr.50. — Paris, 1898, Lethielleux.

Le pur « intellectuel » se complaît suffisamment aux spéculations toujours un peu sèches de la théologie dogmatique. Et les autres... s'y ennuient quelquefois. C'est à ceux-là qu'a sans doute pensé le P. Souben en écrivant son livre, que nous appellerons tout de suite très franchement un livre hors ligne et une très bonne œuvre. Il est peu de gens, en somme, qui ne soient accessibles au goût et aux puissantes émotions du beau, quand il est, avec précautions, convenablement mis à leur portée. C'est précisément ce que fait cette *Esthétique du dogme chrétien*, pour l'ensemble harmonique de toutes les parties de la doctrine catholique. L'auteur, un théologien solide, doublé d'un artiste de riche nature, étudie successivement les principaux dogmes de la foi : Dieu, la Trinité, la création, le péché originel, l'Incarnation, la Vierge Mère, la Justification, l'Eglise, les Sacrements, les trois vertus théologales, la vie chrétienne, la tentation, le martyre, les fins dernières, etc., au point de vue de l'éclatante beauté qui s'y révèle pour tout œil non aveuglé par les nuages de l'ignorance, de l'erreur ou de la passion.

Nous ne manquons point de belles pages du même genre dans notre littérature catholique, par exemple chez les Chateaubriand, les Lamennais, les Gerbet..., chez nos grands orateurs sacrés et nos apologistes. Nulle part, cependant, l'on ne trouvera comme ici, condensée d'une manière suivie et complète, toute l'esthétique du dogme chrétien pris dans son ensemble.

Ce livre instruira et fera du bien. L'élégance très artistique de son style pourra le faire lire avec grand agrément à nombre de gens que n'intéresseraient point les aridités classiques de la théologie ; le prêtre y trouvera de « beaux » et très réchauffants sujets de méditations, et surtout d'heureuses inspirations dont il pourra tirer bon profit pour donner à ses sermons ce je ne sais quoi de chaleur communicative qui leur manque souvent et que l'éclat saisissant du beau a toujours le privilège de produire. On réclame souvent des livres de théologie, écrits en français, sous forme à la fois instructive et attrayante ; ils sont rares ; en voici un, qui nous a beaucoup « plu » ; c'est justice d'en faire la vive recommandation qu'il mérite.

Histoire de la Religion, par le P. Wilmers, S. J. — 2 vol. in 8 de chacun 500 pages comp. — Prix : 13 fr. 50. — Paris, 1898, Lethielleux.

A propos de ses deux excellents traités *De Revelatione*, *De Ecclesia*, nous avons parlé dans un récent numéro, avec grands éloges, du P. Wilmers, un des plus célèbres théologiens de l'Allemagne. On nous donne aujourd'hui une traduction française d'un de ses autres ouvrages, composé en allemand, et dont le succès a été énorme chez nos voisins d'Outre-Rhin. C'est une *Histoire de la Religion* destinée dans la pensée de l'auteur à servir de complément à ses deux autres excellents manuels : le *Lehrbuch der Religion* (Cours de religion) connu chez nous très imparfaitement par une adaptation française publiée à la librairie Vivès sous le titre : *Cours de religion* (de Grosse), et le *Handbuch der Religion* (Manuel de religion) dont nous avons annoncé à nos lecteurs une très bonne traduction française parue chez Mame sous le titre : *Précis de la doctrine catholique* (7 fr. 50).

Cette *Histoire de la religion*, ainsi que son titre l'indique assez nettement, n'est ni un « Traité de la religion » ni une simple « Histoire de l'Eglise ». L'auteur omet à dessein toutes les questions dogmatiques relatives à la religion révélée, qu'on peut voir traitées ailleurs dans des livres spéciaux, dans les siens en particulier (son traité latin *De Revelatione*, et le *Précis* cidessus mentionné). C'est autre chose aussi qu'une histoire de l'Eglise ordinaire, en ce sens que l'auteur y comprend la suite complète de tous les événements qui intéressent la Religion divine révélée, depuis son origine (la création), jusqu'à nos jours. C'est, si l'on veut, une histoire complète de l'Ancien et du Nouveau Testament ; et, cette fois, non pas seulement dans ses grandes lignes comme il arrive dans une foule d'abrégés classiques plus ou moins mal digérés, mais dans tous ses détails, dans tous ceux du moins dont l'histoire sacrée ou profane nous a conservé le souvenir.

En pareille matière, sa qualité d'Allemand est chez l'auteur une garantie, et pour nous une puissante recommandation, étant donné, ainsi que nous l'avons déjà dit, que le P. Wilmers a la bonne fortune d'allier à l'érudition germanique la clarté de pensée et de style qu'il a pu emprunter au génie de notre langue pendant les années de son enseignement en France.

Aussi la tâche du traducteur s'est-elle trouvée singulièrement simplifiée. Il n'a eu qu'à se laisser porter pour ainsi dire par le texte original, dont la rédaction et les divisions, toujours extrêmement soignées au point de vue de la précision, ne lui laissaient guère que le souci grammatical de la traduction. Avouerons-nous, même, que nous lui savons gré d'avoir été plutôt scrupuleux dans son attention à suivre de trop près l'original, très limpide par lui-même, à l'inverse de beaucoup de traducteurs qui substituent si aisément leurs fantaisies à la lettre du texte confié à leur conscience.

Il n'existe actuellement en notre langue aucun ouvrage de ce genre, aussi complet, aussi bien ordonné et aisé à suivre que cette *Histoire de la Religion*. Ajoutons que de très nombreuses notes, au bas des pages, en font, au point de vue des références documentaires et bibliographiques, un excellent instrument de travail pour les érudits et savants de profession. L'auteur n'a négligé aucun des éléments utiles que peut fournir à la cause historique de la Révélation primitive et de l'Eglise la richesse de l'exégèse moderne.

Cette première édition disparaîtra sans doute rapidement. Pour la seconde, voici un très léger desideratum de détail que nous soumettons à qui de droit : nous aimerions voir, là où elles seraient utiles, quelques cartes géographiques ou synopses figuratives (odyssée du peuple de Dieu, voyages de saint Paul et des apôtres, extension de l'Evangile sur la terre, etc.), et aussi des tableaux chronologiques donnant, de temps à autre, d'un coup d'œil, le résumé « optique » d'une période d'histoire. C'est bien peu de chose, que cette observation d'assez minime importance ; nous n'en avons point trouvé d'autre vraiment sérieuse à formuler ; l'œuvre nous a produit la meilleure impression : nous espérons qu'elle sera partagée par nos lecteurs.

Science et religion. *Etudes pour le temps présent.* — 12 nouveaux vol. in-12 de 64 p., à 0 fr. 60. — Paris, Bloud et Barral.

La collection *Science et religion* s'accroît avec une rapidité prodigieuse, dont se réjouiront tous ceux qui en ont étudié les volumes précédents (voir *Ami* 1897, p. 1099 ; 1898, p. 1048). Et non seulement les volumes se multiplient, mais les collaborateurs aussi lui arrivent de tous côtés, et des sommets mêmes de la science.

Douze nouveaux opuscules à vous annoncer aujourd'hui : *Matérialistes et musiciens*, par le P. Ortolan : démonstration très amusante et très scientifique, par l'étude des instruments de musique, démonstration donc de l'inanité du matérialisme, et de notre dogme de la création. — M. Jeanniard du Dot nous parle de l'*hypnotisme* et de la *science catholique*, c'est-à-dire, des diverses hypothèses, naturalistes, préternaturalistes ou mixtes, mises en avant par les savants catholiques pour rendre compte de ces phénomènes encore inexpliqués : exposé très loyal des systèmes Schneider, Coconnier, Franco, Blanc, Méric. — Avec l'*Hypnotisme franc et l'hypnotisme vrai*, nous avons affaire à l'une des sommités de la science médicale, au Dr Hélot, dont le grand ouvrage sur la *Névrose* et les *possessions diaboliques* est désormais classique pour tous les curieux de ces ardues questions.

Tout le monde aussi connaît le vigoureux publiciste Gabriel Ardant, qui s'est fait un nom si justement

célèbre sur le terrain des questions sociales; et tout le monde voudra donc connaître bientôt son *Socialisme contemporain et la propriété.* — Dans le même ordre d'idées, exposez à vos gens le tableau précis, net et vivant, que M. Sabatier vous trace de *L'Eglise et le travail manuel.*

Par ce temps de journaux et de pamphlets toujours grimpés à un ton nécessairement faux, ce sera un opuscule très précieux que la *Synagogue moderne, sa doctrine et son culte,* par M. Saubin. Faire connaître le juif, tel qu'il est formé par l'enseignement de la synagogue, et pour cela, suivre le plan du *Précis d'instruction religieuse* composé pour les enfants, en le complétant par des explications empruntées aux théologiens officiels et actuels de la synagogue : tel est le but, très modeste mais très utile, de l'auteur.

Avez-vous des paroissiens spirites ? bouddhistes ? Certainement ce ne sont pas là mots inconnus de vos gens; et les miracles du spiritisme comme les sublimités du bouddhisme fournissent un thème facile à nos petits journalistes de province en quête de copie. Lisez donc et faites lire *La Religion spirite, son dogme, sa morale et ses pratiques,* par J. Bertrand, avec les deux opuscules de M. Thomas (vicaire général de Verdun) sur le *Bouddhisme.*

Vous avez aussi des gens, n'est-ce pas ? qui admettront très bien que l'homme descend du singe, et par le singe, de la monade première, mais qui ne voudront jamais comprendre que nègres et jaunes, par exemple, sont de même souche, parce que ceci, le curé l'a dit, donc ce n'est pas vrai, et cela, le curé ne l'a pas dit, donc c'est vrai. Faites-leur lire alors l'opuscule de M. de Nadaillac, qui est correspondant de l'Institut et membre de plusieurs sociétés savantes (et qui par-dessus le marché n'est pas curé) : *Unité de l'espèce humaine prouvée par la similarité des conceptions et des créations de l'homme.*

Vous vous êtes demandé souvent aussi : *Pourquoi le roman à la mode est-il immoral ? et pourquoi le roman moral n'est-il pas à la mode ?* Double question qui ne vous inquiétera plus, maintenant qu'elle vient d'être traitée par M. d'Azambuja, l'humoristique écrivain dont les lecteurs de l'*Univers* apprécient la fine psychologie et les désopilantes saillies.

Et comment terminer mieux que sur la *Fin du monde,* de M. Thomas ? Vous y trouverez un exposé clair et méthodique de toutes les questions théologiques qui se rattachent à cette grosse affaire. Mais, à côté des questions théologiques, la science pose, elle aussi, des problèmes relativement à la fin du monde. Ces problèmes, M. Thomas les aborde en quelques pages qui sont bonnes mais insuffisantes. Un nouvel opuscule ne serait pas de trop pour nous donner satisfaction là-dessus. Ne pourrait-on vulgariser, par exemple, les données scientifiques si précises que M. X. Stainier exposait l'autre jour (*Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, 20 octobre 1898) sur le triple mode de mort naturelle auquel est exposé le monde ? mort par le froid, mort par la soif, mort par noyade : les êtres vivants qui couvrent la terre sont, nécessairement et inéluctablement, réservés à périr de l'une ou de l'autre façon : absorption continue d'eau par les roches de la masse solide et incandescente du globe, envahissement continu des continents par l'eau, extinction du soleil, qui en est maintenant à sa période de maturité : autant de causes de destruction qui travaillent avec un merveilleux accord. Laquelle arrivera la première au but ? Dieu le sait; mais la science démontre mathématiquement que l'une des trois y arrivera certainement, après des millions d'années, et c'est une démonstration qu'il peut n'être pas hors de propos de faire à des gens qui, ne croyant plus en Dieu, sont fortement tentés de croire à ceux qui leur prêchent l'éternité du monde. — Sans parler de la mort accidentelle par le feu ?

Le Rêve, par le Dr Surbled (Bibliothèque des Sciences psychiques). — 2e édit., 1 vol. in-18 de 144 p. — Prix : 1 fr. — Librairie Tequi, 29, rue de Tournon, Paris.

Le Dr Surbled a déjà publié plusieurs travaux intéressants sur divers sujets de psycho-physiologie. Rappelons *Spiritualisme et Spiritisme.*

Aujourd'hui nous avons à signaler à nos lecteurs *Le Rêve,* déjà arrivé à sa deuxième édition.

Ce nouvel ouvrage est fait pour intéresser toutes les classes de lecteurs. Aux savants il offre une étude scientifique et philosophique du rêve, de ses relations avec le sommeil, de ses variétés, de sa durée, de sa physiologie, de ses origines, de ses différences avec l'hallucination, du rôle important qu'y joue l'idée, rôle méconnu par les matérialistes. Aux autres, il explique ce phénomène du rêve et du sommeil qui, comme le dit l'auteur, a le privilège de nous être à la fois familier et mystérieux.

Ce petit livre fait partie, avec le livre plus important du même auteur *Spiritualisme et Spiritisme,* de la *Bibliothèque des Sciences psychiques* que M. Tequi a récemment créée et qui justifie de plus en plus son titre et sa légitime renommée.

La bête et l'homme, *ou la connaissance par les sens et la connaissance par l'esprit,* par C. de Kirwan. — Un vol. in-8 de 172 p.. 2 fr. 50, *franco* 2 fr. 75. — Paris, Bloud et Barral.

M. de Kirwan, l'un des collaborateurs les plus appréciés de la grande *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, réunit dans ce volume et développe la série de travaux qu'il a présentés successivement sur la même question aux Congrès scientifiques de Paris, de Bruxelles et de Fribourg. Ce n'est pas seulement une admirable étude philosophique, écrite avec cette chaleur d'âme et cette clarté de belle humeur qui caractérisent le style de M. de Kirwan; mais c'est aussi le tableau historique le plus complet qui ait encore été tracé des théories ou des préjugés qui ont eu cours chez tous les peuples et à travers tous les siècles sur la différence entre l'intelligence animale et l'intelligence humaine.

On sait que ces théories ont varié entre deux termes également excessifs : les uns niant, en fait, toute psychologie animale et ne voulant voir dans les animaux que des machines automatiques, admirablement réglées, mais dépourvues aussi bien de sensibilité que d'intelligence; — les autres assimilant les bêtes à l'homme lui-même, et ne trouvant entre elles et lui qu'une pure et simple différence de degré, les êtres les plus élevés sur l'échelle zoologique différant moins de l'homme, à leur estime, que des organismes inférieurs, et représentant simplement un stade d'évolution moins avancé.

Entre ces deux extrêmes, les théories intermédiaires : les uns admettant un automatisme mitigé par une sensibilité relative, les autres reconnaissant bien une immense supériorité de l'homme sur la bête, mais n'estimant pas que cette supériorité implique une différence de nature. D'autres enfin, avec M. de Kirwan, attribuant à la sensibilité toute l'étendue et toutes les facultés qu'elle comporte, mais précisant en même temps et définissant scientifiquement l'*intelligence* dans son acception réelle et philosophique, la refusent expressément à l'animalité.

Les conclusions de M. de Kirwan, inspirées de la scolastique, mais d'une scolastique largement éclairée et complétée par toutes les découvertes de la science et de l'exploration modernes, porteront la lumière en beaucoup d'esprits sincères, chez qui la contagion de préjugés matérialistes a obscurci les notions d'une saine philosophie. Ces questions sont à l'ordre du jour; et le moment est bien choisi pour les préciser. De tous côtés l'école matérialiste est obligée de battre en retraite. Le fameux *pithecanthropus* n'a pu encore être exhumé; et le docteur Topinard, un des ardents défenseurs de l'origine animale de l'homme, avoue que « par la tête et le crâne, les *anthropoïdes* se confondent avec les autres singes et ne sont même pas, à l'état adulte, aussi favorisés que certains d'entre eux : rien n'indique de ce côté un acheminement quelconque à l'attitude bipède. »

Loin de nous démontrer la filiation de l'homme et du singe, on n'a pas pu encore nous établir celle du singe américain et du singe africain, l'un avec ses trente-six dents et sa longue queue prenante, l'autre avec trente-deux dents et la queue courte et jamais prenante.

Et l'un des collègues de M. de Kirwan à la *Revue des questions scientifiques,* M. de Nadaillac, nous montrait l'autre jour (octobre 1898) comment l'argument tiré de l'infériorité effrayante de certaines races humaines disparaît devant les constatations de la philologie. On connaît assez cet argument et tout ce que les voyageurs racontent de l'abrutissement des populations de l'Afrique centrale, du Nord ou du Sud de l'Amérique, des Eskimos, des Cafres, des Hottentots, des Fuegiens,

des Australiens, etc. : ces races ne forment-elles pas de véritables chaînons qui rattachent par des degrés insensibles l'homme à l'animal ? Les anthropologistes ne sont-ils pas fondés à y voir des types préhistoriques ou protohistoriques ayant persisté durant les âges et s'étant arrêtés à des degrés divers dans l'échelle sociale ? En d'autres termes, ne peut-on pas établir une échelle humaine : au sommet, des races admirablement douées, puis, successivement, des races de plus en plus inférieures, pour descendre enfin à des hommes incapables de toute civilisation, de tout progrès, de tout effort, se confondant visiblement avec l'animalité ?

Voyez, par exemple, certaines tribus australiennes : au physique, aucune race ne rappelle mieux les singes. Ils ignorent toute demeure fixe, et se contentent de creuser de grands trous dans le sable, au fond desquels toute la famille s'accroupit dans une complète promiscuité. Ils vivent de racines, de mollusques, d'argile, de chasse aussi ; mais leur mode de chasse est vraiment inédit : ils mettent le feu aux broussailles, aux arbustes épineux qui couvrent le sol, puis assomment à coups de bâton les rares animaux, rats ou lézards, qui cherchent à échapper aux flammes. Ils sont plongés dans la plus indescriptible barbarie, sans lois, sans chefs, sans organisation sociale, ne connaissant du mariage que l'union sexuelle, abandonnant leurs enfants dès qu'ils paraissent en état de subvenir à leurs besoins.

A première vue, il y a là signe magnifeste d'infériorité intellectuelle, de race de transition entre l'homme et l'animal. — Et pourtant non : les enfants de ces gens, amenés jeunes en milieu civilisé, étonnent leurs maîtres par le développement rapide de leurs facultés intellectuelles, et, jusqu'à l'âge de la puberté, dépassent les enfants blancs.

Il y a mieux. Le signe le plus certain de la supériorité intellectuelle d'une race, c'est la perfection du langage ; et, sous ce rapport, certains dialectes australiens, qui sortent de la même souche, sont étonnants. Leur grammaire a sept déclinaisons (dont l'une est propre aux noms de personnes, et une autre aux noms de lieux) ; chaque déclinaison compte de dix à onze cas plus logiquement établis que dans les langues aryennes (deux nominatifs, un génitif, deux datifs, un accusatif et quatre ou cinq ablatifs). Les verbes ont des conjugaisons : on les combine avec des adjectifs pour en modifier la signification. La racine comprend généralement une ou deux syllabes, et des suffixes qui remplacent les pronoms. De nombreux noms dérivent des verbes : ils aident par des affixes à la facilité ou à la fécondité de l'expression (procédé qui existe déjà en sanscrit et en grec, plus rarement en latin ou en allemand).

Des remarques analogues ont été faites sur quantité d'autres tribus sauvages. Admettez, avec Max Müller, que le raisonnement et le langage sont identiques, ou, pour parler plus exactement, qu'ils sont, comme la chaleur et le mouvement, des manifestations différentes de la même force ; et vous conclurez que, si ces races sont descendues au niveau où nous les voyons, ce n'est nullement infériorité intellectuelle, mais seulement effet de causes extrinsèques encore mal connues, de causes historiques ou climatériques. Le philologue découvre dans leurs langues la preuve de capacités mentales qui auraient dû les placer dans des conditions tout autres que leur condition actuelle : à l'historien futur de montrer par quelles catastrophes les peuples réduits à l'état de barbarie ont été violemment séparés du monde et comment, par suite de la dispersion et de l'isolement, ils sont déchus de leur civilisation primitive. Suivant le mot de J. Darmesteter (*Les Prophètes d'Israël*), il ne faut jamais oublier que l'humanité vient de loin et que l'historien, en essayant de la remonter, s'arrête bien vite. Voyez ce qu'est devenue la civilisation dans cet Orient qui en fut le berceau. Et qui peut dire à quel avenir nous-mêmes sommes réservés ? Qui peut dire ce qui fût advenu de l'Europe après les grandes invasions si Dieu ne lui eût fait l'aumône du christianisme ?

La morale stoïcienne en face de la morale chrétienne, par M. l'abbé Chollet. — Paris, 1898, Lethielleux. — 1 vol. in-12 de 300 pages. — Prix : 3 fr. 50.

« A cette heure où le grand débat historique entre les chrétiens et ceux qui ne le sont pas porte sur les origines du christianisme, définir clairement ce que fut le stoïcisme romain et ce qui le sépare radicalement du christianisme, c'est se placer au cœur même de la question vitale qui s'agite aujourd'hui dans les livres, les écoles et les académies, et rendre un signalé service à la vérité.

« M. Chollet énumère et juge, comme il convient, ceux qui se sont complus systématiquement à faire dériver nos dogmes supérieurs, et principalement notre morale chrétienne, de la philosophie et de la morale du Portique, depuis Havet et Renan jusqu'à Deschanel, en remontant jusqu'à Saisset, Proudhon, Miron, Garcin, sans compter les Allemands toujours à l'avant-garde du paradoxe. D'une main sûre il efface, de la carte qu'ils avaient tracée de la pensée antique, le canal qu'ils avaient fictivement introduit entre l'une et l'autre de ces doctrines si différentes, et il démontre jusqu'à l'évidence que ces deux courants qui traversent le siècle des Antonins, ni ne partent de la même source, ni ne portent les mêmes eaux. Par voie de conséquence, il explique enfin comment s'est tari et desséché le courant humain, parce qu'il n'est qu'humain, tandis que le courant divin est encore aujourd'hui, et restera le grand fleuve qui baigne tous les rivages de la civilisation pour y porter la fécondité et la vie.

« Nous l'avons là sur pied, avec tout son organisme, avec son charme et ses vices, dans sa force et dans sa faiblesse, ce stoïcisme que deux cents ans durant l'orgueil du monde opposa à la morale évangélique. Il est bien tout entier dans ce livre de peu de pages et de beaucoup de choses. L'introduction nous fait clairement entrer dans son objet et pénétrer dans chacun de ses compartiments : physique, théologie, cosmogonie, morale ; c'est le stoïcisme lui-même. L'auteur nous le montre ensuite dans ses ressemblances et dissemblances avec le christianisme ; c'est le but de l'ouvrage : *Oppositions générales*, *Contrastes fondamentaux*, *Différences secondaires ;* ce sont les grandes divisions. Tout cela est visité, inventorié, fouillé du sommet à la base, dans cet édifice d'architecture hybride où nulle part le chrétien ne se retrouve chez soi, sorte d'échafaudage gigantesque et prestigieux, élevé en face de l'Eglise et contre elle, et qui lui ressemble à peu près comme la tour Eiffel ressemble à une cathédrale gothique. »

Très exactes, ces lignes que nous extrayons d'une lettre-préface de Mgr Baunard à l'auteur ; elles donnent une idée juste du contenu et de la valeur philosophique du consciencieux travail de M. l'abbé Chollet. D'autres avant lui avaient touché le même sujet (Villemain, St-Marc-Girardin...), d'une manière pourtant moins pratiquement utile, moins classique si l'on peut dire, moins précise aussi, que ne l'a fait M. Chollet.

Quiconque l'aura lu avec l'attention qu'il mérite comprendra mieux ces paroles de Villemain : « Il ne fut pas donné au stoïcisme de remettre un principe de salut dans l'empire et de renouveler la masse du sang romain. La décadence du paganisme et de l'empire acheva son cours ; ils tombèrent en s'étayant l'un l'autre d'ignorance et de tyrannie.

« Il n'y eut point de révolution salutaire par la philosophie ; l'ancienne société avait fini sa tâche ; elle avait besoin d'être transformée pour renaître. Ce devait être l'œuvre de la religion ; et celle-ci avait une autre tâche à accomplir que de conserver l'empire ; elle préparait la renaissance et l'affranchissement des peuples. »

La notion de l'ordre, par l'abbé A. Chollet. — Paris, 1898, Lethielleux. — Un vol. in-8° de 250 pages. — Prix : 3 fr.

La notion d'ordre, qui n'était pas ignorée des anciens, est devenue, depuis quelque temps surtout, l'objet de nombreux travaux philosophiques. C'est d'elle que se préoccupent les auteurs qui traitent de « taxinomie » ou « d'harmonologie. » M. Chollet la reprend et l'analyse, sous la direction du docteur Angélique. Cette étude est utile, car elle peut aider grandement à la solution des problèmes les plus graves de la philosophie, tels que celui de l'objectivité de la connaissance ou celui des bases ontologiques de la liberté et du bien.

L'être, le vrai et le bien ne sont pas les trois mondes différents et séparés qu'imaginent certaines écoles philosophiques contemporaines, et entre lesquels elles s'efforcent en vain de reconstruire le fameux « pont »

de communication que les définitions audacieuses de leur critique avaient ruiné et détruit par avance.

M. Chollet s'applique à montrer, à la suite de saint Thomas, que le pont, si « pont » il y a, n'est même pas un « pont, » et que dès lors il n'y a lieu ni à éprouver sa solidité, ni à se mettre en peine de le traverser, étant donné que *ens, verum et bonum convertuntur*.

Les philosophes de profession liront avec intérêt ces pages qui avaient été déjà à juste titre remarquées lors de leur publication en articles dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*. Avis à ceux qui nous demandent des études de philosophie thomiste en français ; celle-là est intéressante et fondamentale.

La fièvre des âmes, par le R. P. Ragey. (Extrait de la *Science Catholique)*. — 1898. — In 8 de 28 p. — Arras et Paris, Sueur-Charruey.

Cette plaquette est un tiré à part d'un article où le R. P. Ragey, des Pères Maristes, dénonce avec raison la fièvre qui envahit les âmes sacerdotales au milieu du mouvement qui entraîne la société dans laquelle ils vivent. Cette fièvre désorganise la *vie intérieure* et la *vie d'étude* dont un bon prêtre doit vivre s'il veut que ses efforts ne soient pas frappés de stérilité et son âme elle-même mise en péril.

L'auteur signale encore, comme cause ou comme effet de cette fièvre, l'ardeur excessive et regrettable avec laquelle on se livre aux vivacités de polémique entre catholiques, et, comme exemple, il a montré cette fièvre dans la lutte qui se livrait entre les « antiaméricanistes » et les « américanistes. »

Le reproche d'agitation fébrile que fait à ces combattants le R. P. Ragey, ne s'applique pas — avons-nous besoin de le dire ? — à l'article que nous avons publié sur l'*Américanisme*, œuvre de doctrine, qui a eu précisément pour effet de calmer la fièvre et de contribuer à la paix.

Institutions pastorales. *Formulaire à l'usage du diocèse de Belley*, par Mgr Luçon, évêque de Belley. — In-8 de 294 pages, net 2 fr., franco 2 fr. 50. — Lyon, Vitte.

Ce Formulaire a été rédigé pour le diocèse de Belley ; mais, sauf certains règlements plus spécialement locaux (tels que règlements pour les catéchismes, pour l'admission à la première communion, pour l'admission aux séminaires, etc.), on peut dire que la plupart de ses articles intéressent tous les prêtres, à quelque diocèse qu'ils appartiennent. On y trouvera règlements, instructions et formules pour la plupart des actes relatifs à l'administration spirituelle et temporelle des paroisses : institution canonique, administration des sacrements, instruction religieuse, culte divin, sépulture, conseils de fabrique, tarifs de chancellerie diocésaine, composition de dossiers d'affaires, ouverture d'écoles privées, etc., et plus de cent pages sur les questions matrimoniales.

Il serait vivement à souhaiter que chaque diocèse eût son Formulaire analogue à celui-ci ; et ce serait facile sans grands frais, si l'éditeur voulait mettre à part ce qui est d'observance universelle pour toute la France et ce qui est spécial au diocèse de Belley.

Les merveilles de la Salette, par le P. Berthier. — Un vol. in-12 de VIII 352 pages, 1 fr. 50. — Paris, Téqui.

Apparitions et révélations de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge à Pauline Périé, la voyante de Francoulès, par l'abbé Cuquel, curé du lieu. — Un vol. in-12 de XIII-612 p., 3 fr. 50. — Paris, Téqui.

I. — Le P. Berthier n'a eu qu'à laisser parler son cœur pour nous donner, avec l'*imprimatur* de Paris et de Grenoble, le livre le plus documenté qui existe sur la Salette. C'est une histoire complète de l'apparition, des principales guérisons miraculeuses qui en ont confirmé la réalité, de l'érection de la Basilique et de l'Archiconfrérie, et des merveilles de grâce que Dieu a opérées par l'intercession de Notre-Dame de la Salette. Ce livre est écrit avec la parfaite simplicité et sincérité de style qui est la marque propre du P. Berthier. Il sera désormais le manuel de tous les fervents de la Salette. Grâce à son extrême bon marché, ce sera aussi un excellent livre de propagande. Une douzaine de belles gravures hors texte en font en outre un album charmant.

II. — Nous parcourons les voies extraordinaires de la mystique avec Pauline Périé, une humble fille du Quercy, qui ne savait ni lire ni écrire et fut honorée par Notre-Seigneur des révélations les plus profondes, stigmatisée, n'ayant d'autre nourriture que la Sainte Eucharistie, réalisant dans sa vie une série de prodiges qui appelleront nécessairement un jugement de l'Eglise. Ce jugement n'a pas été rendu encore. Toutefois l'évêque de Cahors « n'a pas cru devoir refuser la permission d'imprimer » ce livre, dont la doctrine, dit-il, « est de tout point conforme à l'enseignement catholique... et capable d'édifier les fidèles. » — Le Dr Imbert-Gourbeyre, dont on sait la haute autorité en ces matières, atteste que tout, dans cette existence, est marqué au coin divin.

La cité mystique de Dieu, de la vénérable Marie d'Agréda ; trad. du P. Croset ; nouv. éd. en 6 vol. in-12. — Paris, Berche, 1898. — Prix : 25 fr.

Peu de livres ont été l'objet de plus passionnées et interminables contradictions que celui-ci. Il a soulevé, à lui tout seul, trois gros problèmes : d'histoire de droit et de théologie mystique, dont le premier seul est aujourd'hui à peu près bien éclairci, les deux autres restant toujours en suspens dans l'attente d'une solution pontificale authentique, qui ne viendra peut-être jamais. Dom Guéranger a consacré vingt-huit longs articles dans l'*Univers* (voir les références au 7 nov. 1859) à la *Cité mystique* de Marie d'Agréda, pour en faire la plus brillante et solide apologie qu'en puissent désirer ses fervents défenseurs. Tout juge, d'esprit impartial, qui voudra, en connaissance de cause, se faire une opinion sur cette grosse question de controverse mystique, devra lire ce très complet travail de l'illustre abbé de Solesmes. On pourra ne pas partager son admiration pour les révélations de Marie d'Agréda, mais ses conclusions substantielles, au point de vue historique, resteront, croyons-nous, le dernier mot du problème.

Tour à tour condamnée par l'Inquisition espagnole, puis permise peu après par bref pontifical suspendant la censure, mise ensuite, on ne sait comment ni par qui, à l'Index, et presque aussitôt retirée de l'Index, déclarée plus tard de lecture inoffensive pour tous les fidèles, censurée sévèrement en Sorbonne (1696) à l'instigation ou au moins avec le concours très efficace de Bossuet, malgré cela patronnée vigoureusement en Espagne et à Rome où les papes ont continué jusqu'à Clément XIV de ne point la prohiber, sans cependant jamais l'approuver, l'œuvre étonnante de Marie d'Agréda a fini par survivre aux singuliers périls de sa destinée. Cent-cinquante ans de silence et de très favorable accueil auprès de la piété des fidèles ont fini par lui donner droit de libre circulation dans le monde chrétien, et consacré son incontestable valeur d'édification.

On a soupçonné, non sans raison peut-être, une mesquine querelle « d'écoles théologiques » à l'origine de cette tempête sans pareille dans les annales de l'histoire bibliographique de l'Eglise. Les visions de Marie d'Agréda sont en plus d'un endroit, et sur certains points fondamentaux, nettement scotistes. Il s'est trouvé que sur le chapitre de l'Immaculée-Conception, la vénérable religieuse avait raison. Rien n'a démontré jusqu'à présent qu'elle eût tort d'admettre la théorie de Scot et son école sur les motifs de l'Incarnation, comme on dit, « en toute hypothèse, » et l'on ne serait guère en droit de lui en faire reproche, si elle n'avait donné cette opinion théologique comme objet de ses révélations divines. C'est de quoi Bossuet se scandalisait fort, trouvant mauvais que Dieu « se fut déclaré scotiste » dans les visions de la *Cité mystique.* Sans compter quelques autres points de critique de moindre importance, celui-là continuera encore probablement longtemps à lui aliéner *a priori* la sympathique confiance de bien des lecteurs au courant des choses de la théologie.

Quoi qu'il en soit des vicissitudes historiques de ce livre étonnant qui a trouvé, dès son apparition, autant

d'admirateurs enthousiastes en Espagne que d'acharnés contradicteurs en France, on est plus à l'aise aujourd'hui, plus calmes et de sens rassis, pour dire qu'il ne méritait « ni cet excès d'honneur ni ces indignités. » Comme tant d'autres du même genre, il peut renfermer des révélations divines parfaitement authentiques, mêlées, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, aux idées que la voyante a pu prendre dans sa propre inspiration, dans l'acquit naturel de son éducation et de ses opinions ou sympathies personnelles. Elle est, dit-on, en maint endroit, en contradiction avec d'autres saintes à révélations, les Brigitte, les Catherine Emmerich... Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il y a erreur partout, ou vérité partout chez elle seule? Ni l'un ni l'autre. Entre les deux; c'est-à-dire qu'on peut lui attribuer à elle-même, et non à Dieu, les dires qui sentent « l'humain » ou la suggestion individuelle, sans être pour cela autorisé à nier que le reste vienne d'en haut. D'ailleurs, en pareille matière, jusqu'à ce que le souverain magistère de l'Eglise ait donné son avis, la liberté d'appréciation reste au lecteur, et nous entendons en user largement dans les lignes qui vont suivre.

Nous connaissons peu de livres plus profondément instructifs et édifiants que le *Cité mystique*. C'est à coup sûr un des plus beaux monuments de littérature mystique qu'on ait jamais élevé à la gloire de la très sainte Vierge, qui est à elle seule presque tout l'objectif des trois longues parties dont se compose l'ouvrage. Théologienne, à sa manière sans doute et qui n'a rien de condamnable, mais enfin théologienne fort subtile et érudite à l'occasion, douée d'une belle imagination, et remarquable d'ailleurs par la grande sainteté de sa vie — ce que personne n'a jamais contesté — la vénérable Marie d'Agréda nous a laissé dans ses fameuses révélations les plus belles pages de doctrine chrétienne et de poésie mystique qu'on puisse lire.

Toute question de « passions d'écoles » mise de côté, on a peine à comprendre qu'un pareil livre ait pu soulever de si âpres discussions, et l'on voit bien au contraire les bonnes raisons du triomphe que lui a toujours décerné le pieux instinct des fidèles. Et à supposer même qu'on dût, sur tel ou tel point de détail, ne pas accepter sans réserves les déclarations de Marie d'Agréda, serait-ce une raison pour priver nos communautés religieuses, par exemple, pour ne parler que de celles-là, de l'incontestable profit de sanctification qu'elles trouveront toujours à fréquenter les merveilleuses richesses spirituelles de la *Cité mystique?*

L'histoire a jugé sévèrement déjà et jugera sans doute, à l'avenir, plus sévèrement encore, la dédaigneuse boutade où Bossuet osa écrire que « ce livre se ferait lire par les esprits faibles, comme un roman, d'ailleurs assez bien tissu et assez élégamment écrit. » Beaucoup d'esprits « très forts » l'ont lu et goûté avec délices, et si la race de ses contradicteurs n'est pas encore éteinte, nous sommes de ceux qui pensent que le temps verra croître désormais le nombre de ses admirateurs.

La maison Berche vient de rééditer la *Cité mystique*, d'après la traduction qu'en avait donnée déjà (en 3 vol. in-4°) un franciscain, le P. Croset. Il eût été bon peut-être de refaire une traduction sur le texte espagnol, celle du P. Croset ayant été parfois contestée; bon aussi, d'ajouter, pour l'heure présente, avec documents à l'appui, quelques pages préliminaires d'histoire et d'apologie sur la vie et l'œuvre de Marie d'Agréda. Les nouveaux éditeurs ont, sans doute par prudence, reculé devant ce travail de critique qu'il était peut-être, après tout, encore trop tôt d'entreprendre; aussi ne saurions-nous leur faire un grief de s'être contentés presque d'une réimpression pure et simple du texte modernisé du P. Croset. On est sûr au moins d'avoir là l'ouvrage authentique de Marie d'Agréda. A chacun de s'en faire une opinion après lecture; notre avis est qu'elle sera universellement favorable, et qu'on applaudira à cette opportune et très désirée réédition d'une des plus belles œuvres mystiques du XVII^e siècle.

Entretiens et avis spirituels, du R. P. Lécuyer, O. P. — 1 vol. in-18 de 230 pages. Prix : 2 francs. — Paris, 1898, Lethielleux.

La mémoire du P. Lécuyer restera longtemps vivante dans le souvenir de tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'être instruits, en chaire ou au confessionnal, par le célèbre dominicain, un des héritiers les plus favorisés de la gloire et des prestigieuses qualités de Lacordaire. Les opuscules mystiques qu'on a publiés de lui après sa mort resteront parmi les bons modèles du genre. Celui qu'on nous offre aujourd'hui, et qui n'est sans doute pas le dernier, — souhaitons-le — trouvera certainement un chaleureux accueil auprès des âmes pieuses.

La première partie est une sorte de brillante synthèse d'instructions prêchées à des Enfants de Marie, un résumé rédigé avec soin, que le P. Lécuyer adressait au jour le jour à une personne dont il dirigeait la conscience. Elle porte sur certaines vérités fondamentales : l'Innocence, le Déchéance, le Premier Châtiment, le Dernier Châtiment, la Rédemption, la Communion, Jésus-Eucharistie.

La deuxième partie, sous le titre d'*Avis spirituels*, contient d'abord des conseils de spiritualité pratique, extraits de la correspondance privée du Père; ensuite un règlement de vie, souvent loué pour sa sagesse et son esprit élevé; enfin deux très piquantes et curieuses lettres à une « vieille fille, » sur les gloires et mérites de son état, vrai chef-d'œuvre de la plus fine et pénétrante analyse ascétique.

Ces pages sont adressées aux jeunes personnes qui dans le monde veulent rester chrétiennes; c'est pour elles qu'elles ont été écrites; c'est à elles qu'elles pourront encore surtout profiter.

Imitation de Jésus-Christ, illustrée, augmentée de traits choisis et de l'analyse détaillée de l'ouvrage. — In-32 de 608 pages, 1 fr. 50, franco 1 fr. 80. — Abbeville, Paillart.

Cette nouvelle édition de l'*Imitation*, de typographie fort soignée, deviendra rapidement l'édition unique de propagande. Elle reproduit la traduction de Lamennais, si énergique et si vivante, dont les sentences se gravent dans la mémoire presque aussi facilement que le texte latin lui-même. A la suite de chaque chapitre, au lieu des réflexions usuelles qui ne peuvent manquer de paraître fades à qui vient de lire une page d'un pareil livre, on nous donne des traits historiques choisis avec un art consommé et illustrés d'une gravure toujours parlante. Et surtout, ce qui fait la principale nouveauté et le grand attrait de cette édition, c'est la longue analyse théologique qui est en tête de chaque livre. Car, s'il est vrai que l'*Imitation* est comme l'Evangile, qu'on peut l'ouvrir au hasard et être toujours sûr d'y trouver l'aliment cherché, elle est aussi l'œuvre d'un moine du XIV^e siècle, c'est-à-dire d'un homme nourri de la meilleure scolastique, et il n'est pas possible que sous les effusions de sa piété il n'ait pas dressé un plan suivi. C'est ce plan que l'on retrouvera dans le présent opuscule. Les lecteurs de l'*Ami du Clergé* en ont eu la primeur il y a quelques années, et nous n'avons donc pas à leur en faire l'éloge. Notre bien-aimé Directeur permettra du moins à ses anciens élèves, admis aujourd'hui à l'honneur d'être ici ses collaborateurs, de lui rappeler tout le bonheur qu'ils ont éprouvé autrefois à l'entendre dérouler la méthodique beauté du plan de l'*Imitation*. Pour eux, la présente édition de l'*Imitation* sera le *Memento* quotidien de toute une année d'entretiens spirituels de leur Grand Séminaire.

Manuel des familles chrétiennes consacrées à la Sainte-Famille, par le P. Philippe Francoz, S. J., fondateur de l'*Association des Familles*. — Nouvelle édition revue et augmentée par l'auteur et par le P. Joseph Zelle, S. J. Rendue conforme aux règlements et statuts édictés par Léon XIII. — In-18 de 450 pages. — Desclée, de Brouwer et Cie. — Prix : 1 fr. 75.

L'*Association des familles chrétiennes* fondée à Lyon, en 1861, par le P. Francoz, S. J., a été étendue par S. S. le pape Léon XIII, avec quelques modifications, à tout l'univers catholique.

Le but de cette pieuse association est que les familles chrétiennes se consacrent à la Sainte-Famille de Nazareth et se la proposent comme objet de leur culte et de leur imitation, en l'honorant journellement par des prières récitées devant son image, et en conformant leur vie aux sublimes vertus dont elle a donné l'exemple

à toutes les classes sociales et à la classe ouvrière en particulier.

La pieuse association a son centre à Rome près l'Em. Cardinal-Vicaire *pro tempore* de Sa Sainteté, qui en est le protecteur.

Dans chaque diocèse ou vicariat apostolique, l'Ordinaire, afin de développer plus efficacement la pieuse association parmi les fidèles, s'aide du concours d'un ecclésiastique à son choix, avec le titre de *directeur diocésain* de l'œuvre. Les directeurs diocésains correspondent avec MM. les curés, à qui seuls est confiée l'inscription des familles de leurs paroisses respectives.

Il suffit que le curé inscrive sur le registre de l'association le nom du père ou du chef de la famille avec le nombre des membres qui composent la famille : les noms de ces derniers ne sont pas nécessaires. Il est très opportun que le chef de la famille se présente personnellement au curé pour l'inscription. Si pourtant le père ne peut ou ne veut le faire, la mère ou quelque autre personne ayant qualité, par exemple le grand-père, pourra faire inscrire la famille. Les membres de la famille (fils, serviteurs, soldats, etc.) ne peuvent se faire inscrire isolément de leur famille que lorsque celle-ci se refuse à le faire.

La consécration des familles se fait suivant la formule approuvée et prescrite par le Souverain Pontife Léon XIII. Elle peut se faire en particulier par chaque famille, ou par plusieurs familles réunies dans l'église paroissiale en présence de M. le curé ou de son délégué.

L'image de la Sainte-Famille de Nazareth doit se trouver dans chacune des familles inscrites, et leurs membres doivent prier en commun devant cette image, au moins une fois par jour, et autant que possible le soir.

Les séminaires, les collèges, les maisons et couvents des Congrégations et des Ordres religieux peuvent isolément se consacrer à la Sainte-Famille [1].

Disons encore que cette *Association* est différente de l'*Archiconfrérie de la Sainte-Famille*, Jésus, Marie, Joseph, fondée à Liège, en 1844, par le capitaine Belletable.

C'est à l'Association des Familles chrétiennes, du P. Francoz, qu'est destiné le *Manuel* que nous signalons. Dans les 450 pages compactes qu'il renferme, on trouvera tout ce qui peut être utile pour les curés qui veulent faire prospérer l'œuvre dans leurs paroisses.

Les images de la Sainte-Famille se trouvant imposées par les règlements de l'Association, la Société de Saint-Augustin en a édité de tous les formats, depuis le grand format 0,35 × 0,55 pour les églises, jusqu'à l'in-32 pour les livres de prières ; et de tous les prix, depuis cinq francs à trois centimes l'exemplaire.

Les unes sont en chromo-lithographie, les autres imprimées en noir ou en bistre.

Elles représentent trois types différents : I. La Sainte-Famille et la Sainte-Trinité ; — II. La Sainte-Famille et la famille chrétienne en prière ; — III. La Sainte-Famille au travail et au repos. Il n'y a donc que l'embarras du choix.

La femme chrétienne dans ses rapports avec Dieu, avec la société et avec elle-même, par l'abbé Pioger. — Un vol. in-12 de XII-346 p., 2 fr. 50, *franco* 3 francs. — Paris, Haton.

Les Veuves et la Charité : *l'Œuvre des Dames du Calvaire et sa fondatrice*, par l'abbé Chaffanjon. — In-8 de 226 p., 2 fr. 50. — Lyon, Vitte.

Corrigeons nos défauts, par l'abbé de Verdeney. — In-18 de 156 p., 1 franc, *franco* 1 fr. 15. — Paris, Haton.

Lettres sur la persévérance après la première communion, par Mgr Gaume. — In-18 de 290 p., 1 franc. — Paris, X. Rondelet.

I. — Nos lecteurs connaissent de longue date M. Pioger et son *Dieu dans ses œuvres*, série de volumes qui nous promènent à travers toutes les merveilles de la création et forment un excellent ensemble de vulgarisation scientifique en même temps qu'un monument incomparable à la gloire de la Providence. Un homme aussi nourri de science, aussi habitué à la précision scientifique et au culte de l'exactitude, n'écrit pas pour ne rien dire ; et l'on peut être assuré de ne trouver dans son nouveau volume rien du vague et de la banalité qui défraient trop souvent ces sortes d'ouvrages. C'est la fleur de la Sainte Ecriture et des moralistes chrétiens ; c'est une poignée de conseils donnés avec la finesse d'un vieil observateur et toute la tendresse de la Providence ; c'est un code exquis d'harmonie intime et sociale, rédigé par un homme dont la vie s'est passée à méditer sur les inépuisables harmonies de la création.

II. — Les *Veuves et la Charité :* réimpression d'une monographie admirablement touchante, où un vénérable aumônier nous dit l'une des merveilles de la charité lyonnaise en ce siècle : la fondation des Dames du Calvaire et de l'infirmerie des cancérées. C'est une Œuvre bien connue même du grand public, grâce aux pages que lui a consacrées Maxime du Camp dans sa *Charité privée*. On a épuisé les formules d'éloges pour le livre de Maxime du Camp ; mais les gens même les plus curieux de littérature et de beau style pourront mesurer, à la lecture du volume de M. Chaffanjon, la différence ou l'abîme qui sépare un chef-d'œuvre académique d'un simple récit écrit avec toute l'ardeur de la charité chrétienne et tout le parfum de l'onction sacerdotale.

III. — *Corrigeons nos défauts* fait suite à *Qui n'a pas de défauts ?* annoncé ici l'an dernier. C'est l'examen de conscience le plus piquant, le plus pétillant, et en même temps le plus complet et le plus précis que l'on puisse proposer à une jeune fille. Et c'est justement parce qu'il est précis, parce qu'il descend aux plus menus détails, remue les fibres les plus intimes, démonte les ressorts les plus secrets, met à nu les racines les plus cachées, — c'est pour cela qu'il est si piquant et fait l'effet d'un feu d'artifice qui inondera certainement de gerbes de lumière les âmes même les plus endormies, les plus légères, les plus insouciantes, les moins habituées à regarder au fond d'elles-mêmes.

IV. — Tous les vieux prêtres ont entre les mains les *Lettres* de Mgr Gaume *sur* et *après la première communion*. Et les jeunes feront bien de suivre, en cela, l'exemple et la pratique des vieux. Mgr Gaume excellait à dire beaucoup de choses délicates avec délicatesse, et c'est un talent très appréciable, même devant auditoire d'enfants.

Manrèse salésien, extrait des œuvres de saint François de Sales, *Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année*, par le R. P. Ferdinand Million. — 2e édition. — Un vol. in-12 de 880 pages. — Prix : 5 francs. — Paris, J. Briguet, 83, rue de Rennes.

L'âme sainte *embrasée d'un ardent amour pour Jésus et Marie*, par D. Fulconis, traduit par l'abbé Fourot. — Un vol. in-12 de 720 pages. — Prix : 2 fr. 50. — Montreuil-sur-Mer, Imprimerie Notre-Dame des Prés.

Voilà deux livres de méditations auxquels nous voulons donner un prix d'excellence *ex-æquo*. Le premier pourrait être certifié *relatum de verbo ad verbum* des œuvres de saint François de Sales : et c'est une attestation qui vaut bien les lettres d'approbation, de recommandation, et les préfaces-réclames dont trop d'auteurs actuels aiment à parer leurs nouveau-nés. Le P. Million pourtant a cédé lui aussi à cette coquetterie, et S. E. le cardinal Parocchi, Mgr Isoard et le R. P. Tissot, de si regrettée mémoire, n'ont point dédaigné de servir de parrains à son livre. — Le second volume, au contraire, est criblé d'extraits d'une foule d'auteurs, mais tous admirablement choisis et tous convergeant au même but : à embraser vraiment l'âme d'un ardent amour pour Jésus et Marie et d'une tendre dévotion envers leurs cœurs sacrés. L'autre jour, un modeste curé de campagne, nous le voyant entre les mains, nous disait : « Recommandez-le dans l'*Ami du Clergé*. Si vous saviez tout le bien qu'il m'a fait quand j'étais jeune prêtre ! » (A noter que c'est la 3e édition qui s'écoule maintenant).

[1] Cf. *Manuel des Indulgences*, du P. Hilgers, p. 208.

Le P. Million dit qu'il s'est proposé de fournir à ses confrères dans le sacerdoce *des matériaux pour la prédication*, et aux personnes en charge dans les communautés religieuses *des sujets d'entretiens et de conférences*. Quels beaux sujets l'on trouvera aussi dans le P. Fulconis !

Répétons-le : ce sont là deux excellents livres.

Sagesse pratique *(Pensées — Récits — Conseils)*, par le R. P. Albert-Maria Weiss, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — Ouvrage traduit de l'allemand sur la 6e édition, par l'abbé L. Collin. — Un beau vol. in-18 de 480 pages. — Briguet, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un livre qui nous fait rêver et réfléchir. Il est fait surtout pour la jeunesse, dans l'esprit de l'auteur, mais tout homme qui aime à réfléchir le lira avec fruit, et le relira. « Je me rappelle en souriant, dit l'auteur dans sa préface, le zèle avec lequel jadis, à l'époque où j'étais étudiant, je faisais la chasse aux sentences brèves et frappantes, mon soin à recueillir les moindres parcelles en ce genre. Pareil livre me serait tombé sous la main que je l'aurais dévoré. »

Ce livre n'est pas de ceux qui « se dévorent. » On l'ouvre, on le dépose sur la table, on en lit une page, puis on la relit dans sa pensée, car il n'en est pas une seule où l'on ne recueille une de ces sentences frappées comme une médaille qui s'incrustent dans la mémoire. Dieu, doute et négation, la vérité, l'esprit, l'homme, les fruits de l'arbre défendu, le Rédempteur, la religion, la vertu, l'éducation, l'art de la vie, civilisation et progrès, l'éternité, voilà les principaux sujets qui sont traités en vingt-cinq chapitres compacts, mais faciles à lire tant les coupures sont ingénieuses, les titres attachants, le style varié, allant de l'apophtegme à la poésie, du proverbe sec aux considérations mélancoliques. Toutefois il se défend avec raison du Pessimisme, mais il espère provoquer « des saignements de cœur et de larmes, ces deux éléments sans lesquels un ouvrage de l'esprit n'a pas de vertu médicinale, ne garde pas longtemps sa saveur, et n'atteint jamais cette élite de l'humanité que forme la multitude immense des patients silencieux. »

Cette note résonne surtout dans le chapitre « doute et négation » où il nous montre les esprits les plus solides et les mieux doués aux prises avec cette double et terrible maladie : Jouffroy, ce second Werther, Gerecke, cet Américain « sec comme une scorie » qui a écrit « La faillite future du Moralisme,» un livre haineux et abominable que son auteur a dû payer par d'intolérables peines de cœur, « George Sand qui mit trente ans, dit-elle, à se familiariser avec la philosophie comme elle l'était auparavant avec la foi : » encore n'est-il pas sûr qu'elle y soit parvenue; V. Hugo qui interrogeait « à toute heure, » en lui, « l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure. »

Les proverbes abondent : « Un seul enfant, enfant d'inquiétude ; deux enfants, enfants gâtés; trois enfants et plus, enfants comme il faut. — Beaucoup d'enfants, beaucoup de *Notre Père*. Beaucoup de *Notre Père*, beaucoup de bénédictions de Dieu. — Des chevaux attelés trop jeunes sont des bêtes perdues ; des oiseaux qui chantent trop tôt, le chat les prend. — Le christianisme ne se transmet pas par héritage. Si l'on veut avoir des enfants chrétiens, il faut les y rendre par l'éducation. » — Il y en a des centaines comme cela.

On y trouve jusqu'à la note humoristique. Ainsi un jour l'auteur se promène avec un homme affligé de la manie de la contradiction qui se révolte et s'emballe à ce mot de « civilisation chrétienne. » Celui-ci sent bientôt qu'il a déraisonné, la conversation tombe, mais à la fin il glisse doucement ce mot réparateur : « Chacun danse quand le violon joue, mais personne ne pense à celui qui joue... » C'est bien l'Eglise qui a joué ici-bas l'air de la bonté, mais les hommes l'oublient.

En résumé c'est le livre d'un penseur, d'un autre Joubert, mais pleinement chrétien.

Le Panthéon des Bonnes gens, par Paul Fesch. — In-12 de 360 pages, broché ou cartonné, 1 fr. 50. — Paris, E. André, rue Casimir-Delavigne, 6.

Le Panthéon des Bonnes gens est né d'une excellente idée. Tout le monde lit avec délices, chaque automne, le discours traditionnel de l'Académie française sur les prix de vertu ; puis, autant en emporte le vent. Que d'épisodes touchants pourtant dans ces pages ! Que de beautés dignes de passer à la postérité ! M. l'abbé Fesch, ancien secrétaire de la rédaction du *Monde*, a voulu en sauver au moins la fleur. Son *Panthéon* est une sorte de *morale en action*, qui a sur l'ancienne l'avantage d'offrir à l'imitation des enfants des modèles contemporains toujours véridiques et vécus. De cette collection de discours académiques qui embrasse une période de trois quarts de siècle, il a extrait cent-trente récits qui tous offrent une leçon de morale toujours attachante et chrétienne. Près de soixante académiciens y prennent la parole ; car c'est leur texte même que l'on nous donne, ce qui fera de ce volume non seulement un manuel de morale pour les enfants de nos villages, mais un excellent recueil littéraire à l'usage de nos collèges libres.

Quant à la leçon pratique qui se dégage de ces récits, nul n'en a mieux parlé que le cardinal Perraud dans son discours sur les prix de vertu (1889) :

« Une humilité de mauvais aloi, dont le nom est lâcheté, nous persuade trop aisément que la vertu, portée à un certain degré, n'est pas faite pour nous. C'est du moins ce que nous répondons à l'Eglise lorsqu'elle nous propose d'imiter les saints. Mais quand la France nous montre des vertus admirables, pratiquées dans des conditions communes, par des êtres qui sont nos contemporains et dont la vie se mêle tous les jours à la nôtre, elle a le droit de nous redire la parole qui triompha un jour des hésitations d'Augustin et le conquit pour toujours aux plus généreuses ascensions de l'honneur chrétien : *Comment ne seriez-vous pas capables de faire comme ceux-ci et comme celles-là?* »

On n'aura pas manqué de remarquer aussi le prix minime auquel l'éditeur laisse cet excellent ouvrage.

L'Année de l'Eglise, 1898, 1re année, par Ch. Egremont. — Un vol. in-12 de 512 p., 3 fr. 50. — Paris, Lecoffre.

Coup d'œil sur l'état du catholicisme dans le monde à la fin du XIXe siècle, par l'abbé Camut, chanoine honoraire de Châlons. — In-8 de 144 p., 1 fr. 50. — Paris, Œuvre de St-Paul, rue Cassette, 6.

Annuaire pontifical catholique, par Mgr Battandier. — Année 1899. — Un vol. in-12 de 540 p., 3 fr. 50. — Paris, Maison de la Bonne Presse.

I. — L'*Année de l'Eglise* inaugure une publication qui promet de se continuer tous les ans et semble appelée à un très grand succès. M. Egremont entreprend de donner chaque année un tableau très complet des événements, petits et grands, intéressant la vie de l'Eglise dans le monde entier. Ce seront vraiment les *Annales* de l'histoire et du développement de l'Eglise, de ses joies et de ses tristesses, de ses travaux et de ses luttes, de ses pertes et de ses conquêtes.

Nous n'avions rien en France d'analogue. Ce livre est une magnifique page d'apologétique. Il faut le lire d'un bout à l'autre pour se rendre compte de ce qu'est la marche de l'Eglise à travers le monde. Beaucoup de faits, de chiffres, de noms propres ; et, ce qui n'est pas moins précieux, de larges vues d'ensemble et un courant brûlant d'amour et de dévouement à l'Eglise.

« Le fait n'est rien sans l'idée, » dit l'auteur dans sa préface. « C'est pourquoi sans négliger cette partie matérielle indispensable, nous nous sommes attachés à faire ressortir la portée morale des événements, à en extraire pour ainsi dire la substance, ne craignant pas, au besoin, de retracer brièvement l'historique des questions que le hasard de l'année nous amenait à étudier. »

M. Ch. Egremont consacre un chapitre spécial à chaque pays où l'Eglise catholique exerce son action salutaire, France, Allemagne, Etats-Unis, Canada, etc., soit 29 chapitres. A tout seigneur, tout honneur : son premier chapitre appartient au Saint-Siège. D'abord les *Actes Pontificaux*, les Encycliques, les provisions d'Eglise. Puis les *Actes de la Sacrée Congrégation des Rites*, les préliminaires de la béatification du P. Libermann, de Jeanne d'Arc, de Mme Barat ; la constatation de l'observance des décrets d'Urbain VIII sur

l'abstention du culte abusif envers le Vénérable Michel le Nobletz et Marie Postel, etc. Viennent ensuite les études sur *Léon XIII et la question sociale, Léon XIII et les œuvres scolaires, Léon XIII et les pèlerinages, La piété du peuple romain*, etc.

Pour la France il procède par mois, et après avoir relaté les principaux événements qui ont successivement marqué, il étudie les *Livres en 1898 : La vie du P. Hecker*, où il cite en première ligne l'appréciation de l'*Ami du Clergé* de notre numéro du 13 octobre ; — *Les religieuses enseignantes*, de Mme Marie du Sacré-Cœur ; — la collection *Les saints*, de la maison Lecoffre ; — *Catholicisme et Démocratie*, de M. Fonsegrive, etc. Tous ces ouvrages sont analysés et jugés avec autant d'élévation de vues que de compétence.

Telle est la marche qu'il suit dans tout le cours de l'ouvrage. A noter aussi des études statistiques très intéressantes sur le nombre des catholiques desservis par nos missionnaires, comparé au nombre des païens. *Messis quidem multa*.

Dans quelques années cette collection sera indispensable à tout prêtre qui s'occupe de son temps et de l'avenir de l'Eglise. Pourquoi ne l'a-t-on pas commencée plus tôt ?

Nous ferions volontiers quelques observations relativement à l'orthographe des noms propres de lieux. Nous ne voyons que deux systèmes possibles : ou bien adopter l'orthographe des indigènes ou des détenteurs du pays, ou bien franciser. Mais pourquoi importer des formes anglo-saxonnes ou germaniques en des régions qui n'ont rien à voir avec l'Angleterre ou l'Allemagne ? L'orthographe locale n'est d'ailleurs pas toujours pratique, vu surtout ce qu'elle peut avoir de bizarre et d'insolite pour nous. Il est d'ailleurs admis que l'on peut franciser ou s'en tenir à une orthographe traditionnelle quelconque pour certains noms de villes très célèbres, comme Prague, Trente, Cantorbéry. Ou, si l'on veut innover, il est bon d'avertir son monde, qui est volontiers novice. M. Egremont nous parle constamment de l'archevêque d'Esztergom, primat de Hongrie : très bien : nous sommes en Hongrie, prenons l'orthographe magyare ; mais il n'eût pas été superflu de noter que *Esztergom* est la forme magyare du vocable usuel *Gran*. Même observation pour les évêchés hongrois de *Pecs* ou *Pets* (plus connu sous le nom allemand de *Fünfkirchen*), de *Nagyvarad* (allemand, *Grosswardein* ; français, *Grand-Varadin*), de *Gyuliafehervar* (*Alba Julia*), de *Szekesfehervar* (*Albe Royale*, en allemand *Stuhlweissenburg*), d'*Eger* (all. *Erlau* : à distinguer de l'*Eger* ou *Egra* de Bohême), etc. On écrit ici *Zagrab*, et là *Agram*, deux formes qui désignent une seule et même ville. On parle de Buda et de Pest, ce qui est un anachronisme : les deux ci-devant villes de Buda et de Pest n'en forment plus qu'une aujourd'hui, qui porte le nom de *Budapest*, et les Hongrois sont très vexés de voir les Français persister à méconnaître l'unité de leur brillante capitale. Pest n'est pas plus distinct de Buda que la Guillotière ne l'est de Lyon, à qui elle fut réunie il y a quelque quarante ou cinquante ans. M. Egremont aime l'orthographe hongroise : pourquoi alors écrit-il *Presbourg*, forme allemande du hongrois *Poszony* ? Le hongrois est fort bon, mais pas trop n'en faut : il n'en faut point, par exemple, à *Djakovar*, ville éminemment slave, qui s'appelle en slave *Djakovo*. Nous n'avons que faire non plus de *Krakau*, forme allemande (et non polonaise) de *Cracovie*. A *Klausenburg* nous sommes en pays roumain : suivons donc l'orthographe roumaine *Cluj*. Pourquoi affubler du vocable allemand *Gœrz* cette charmante ville italienne de *Gorigia*, que nous étions d'ailleurs habitués à connaître sous le nom de *Goritz* ? Pourquoi s'asservir, comme tant d'autres, à l'orthographe anglaise en ce qui concerne la géographie coloniale, et écrire, par exemple, *Ogowé* au lieu de *Ogooué* (p. 496) ?

Un mot de préface ne serait pas superflu quand il est question de ces pays où la diversité des langues ne permet pas l'unité de l'orthographe. Il faudrait dire et préciser le système orthographique que l'on suit et les divergences qui le séparent de l'orthographe usuelle. — Quelques fautes de typographie : *Briscen* pour *Brixen* (p. 142), *Jessa* pour *Jena* (p. 135), *Buchem* et *Backem* pour *Bachem* (p. 136).

II. — Ce que M. Egremont a fait pour l'année 1898, M. Camut le fait pour l'ensemble du siècle. C'est le tableau magnifique des conquêtes de l'Eglise. On reproche à l'Eglise parfois d'être envahissante, et ce n'est certes pas à la fin du XIXe siècle qu'elle essaiera de s'en laver. Envahir, c'est sa mission même : *Ite, docete omnes gentes*. Jamais, depuis les premiers âges, elle n'avait tant envahi, ni si rapidement ; elle avance, non seulement en Afrique et en Océanie et dans les pays de missions, mais en Europe : en Angleterre, en Allemagne, en Danemark, en Scandinavie... Et en France, si l'état des masses populaires est sur beaucoup de points peu encourageant, le retour des classes élevées est très marqué. Les journaux de bas étage continuent à vivre d'anticléricalisme ; les organes sérieux en rougiraient aujourd'hui. La lumière se fait sur les sommets.

III. — L'*Annuaire* de Mgr Battandier en est à sa seconde année ; et son succès ne peut qu'aller s'accentuant. C'est, dans ses 550 pages très compactes, un répertoire universel de tout ce qui touche à l'organisation et au fonctionnement des divers rouages de l'Eglise. Enrichie de dissertations historiques très intéressantes (la tiare pontificale, la *cappa* cardinalice, le *pallium*, etc.), cette seconde année vous donnera tous les renseignements désirables sur la hiérarchie catholique dans le monde entier, sur les ordres religieux, sur la famille pontificale (camériers, prélats, chapelains de toute couleur et de tout office, etc., etc.), sur les administrations palatines, congrégations et commissions romaines, archives du Vatican, secrétaireries, corps diplomatique, académies pontificales, séminaires et collèges, etc., avec un formulaire pratique des pouvoirs à demander à Rome et les adresses voulues.

Le clergé et la question sociale, par le Dr Scheicher. Examen critique par A. Onclair. — In-12 de 174 pages, 1 fr. 50. — Paris, Téqui.

Le docteur Scheicher est professeur de morale au séminaire de Saint-Hippolyte (Autriche), député au Reichsrath de Vienne et au Landtag de Basse-Autriche. C'est un de nos plus éminents sociologues catholiques. Son livre a été traduit à l'usage du public français par M. Morel, chancelier de l'Université catholique de Fribourg (Suisse), et se présente à nous honoré d'une préface de M. Decurtins, que la confiance de Léon XIII recommande suffisamment aux catholiques qui ont gardé la notion de la discipline et de la soumission au Pape.

Voilà les gens à qui s'attaque aujourd'hui M. Onclair, sur un ton qui vise à être plaisantin et qui n'est que grimaçant, les traitant de « bouffons, » de « fous, » « au ton rogue, insolent, grossier, » « soufflant un esprit d'excitation à la révolution, etc. » — Manifestement M. Onclair est de ceux qui ne veulent voir que blâmes déguisés dans toutes les lettres d'approbation envoyées par le Pape aux de Mun, aux Harmel, aux Decurtins et autres meneurs de ce satanique mouvement de la démocratie chrétienne. Mais du moins, en France, nos antidémocrates savent mettre un peu de talent et d'esprit dans leurs polémiques. « M. Onclair est l'un de nos plus acharnés adversaires, écrit joyeusement la *Démocratie chrétienne* (de Lille). Nous en remercions Dieu sincèrement, car il ne peut que nous attirer des amis... Allons, amis, lisez l'*Examen critique*, pour vous égayer, et le livre du Dr Scheicher (Société belge de librairie, Bruxelles) pour vous instruire. »

A travers l'Europe, *enquêtes et notes de voyage*, par Henri Joly, doyen honoraire de Faculté. — Un vol. in-12 de VII-379 pages, 3 fr. 50. — Paris, Lecoffre.

Ces notes de voyages ont été réunies au cours d'une vaste enquête entreprise pour étudier les moyens de sauver les enfants abandonnés ou déjà coupables. Elles émanent d'un observateur très clairvoyant. M. Joly est, depuis longues années, un spécialiste de la criminalité ; et ses notes, pour être un peu éparses et décousues, ne seront pas moins un trésor de remarques précieuses à quiconque s'occupe d'éducation. Lui-même a d'ailleurs donné et systématisé le résultat de ses observations dans le rapport qu'il lisait, il y a quelques mois, au Comité de défense des enfants traduits en justice.

Les enfants des maisons de correction se divisent en deux grandes catégories : ceux qui se révoltent, et ceux qui se laissent aller. Ceux-ci sont les plus nombreux (de beaucoup) et les plus difficiles.

L'enfant qui se laisse aller subit aisément les pires influences, s'adapte sans difficulté aux milieux les plus néfastes, et se montre incapable de honte, de remords, d'une réaction quelconque.

Cette catégorie compte des variétés très diverses : immoraux, voleurs, mendiants, vagabonds, désobéissants, menteurs, — variétés entre lesquelles l'expérience permet d'établir une gradation qui montre bien que les moins énergiques sont les plus difficiles à corriger.

Ainsi, les petits voleurs sont pires que les petits meurtriers, que les petits incendiaires, que les enfants accusés d'actes de violence. Les petits mendiants et vagabonds sont, par leur paresse et la résistance passive qu'elle leur inspire, au moins aussi difficiles à réformer que les petits voleurs ; s'il y a une différence à faire, elle n'est pas à leur avantage. — « Pour les filles, il faut dire plus. Chez elles, le vagabondage masque toujours autre chose, quel que soit leur âge ; et ce ne sont pas les vagabondes qu'il faut préserver du contact des violentes ou de celles qui ont déjà succombé à la tentation du vol : ce sont plutôt celles-ci qu'il faut, si on veut les réhabiliter, préserver, le plus possible, du contact et de la conversation des vagabondes. »

Il est à remarquer d'ailleurs « que, dans l'ensemble des maisons correctionnelles, les filles sont plus difficiles à corriger et à reclasser que les garçons ; — que les enfants envoyés en correction par leurs parents (s'ils ne sont pas seulement d'innocentes victimes ou de faux coupables qu'on veut faire élever gratuitement) sont pires que les enfants ramassés par la police ; — que les enfants de familles riches ou même simplement aisées sont plus difficiles et plus dangereux que les enfants de familles pauvres. »

On peut distinguer trois types de maisons correctionnelles : l'établissement grand modèle, l'établissement petit et simple, et entre les deux, un type intermédiaire.

Le système des grands établissements domine en Italie, en Prusse et dans les régions où l'empire allemand a étendu son esprit centralisateur, bureaucratique et militaire. C'est le système aussi de nos grandes maisons centrales, Riom, Nîmes, Fontevrault, Aniane.

Le type intermédiaire, le type du *Mettray*, est un établissement destiné à plusieurs centaines d'enfants, où une partie centrale réunit, avec plus d'économie, pense-t-on, les services généraux, et où le reste se subdivise en petits ateliers, petites exploitations, petites familles distinctes, quoique groupées les unes à côté des autres.

Enfin, il y a les petits établissements, dont la Suisse et la Forêt-Noire nous offrent le modèle. En général, pas plus de 60 enfants ; encore les subdivise-t-on en petites familles de 12 ou 14 : chaque famille a son appartement et son chef qui, sans se charger à lui seul de toutes les leçons et de tous les exercices, surveille les uns et les autres et assume une responsabilité de jour et de nuit. Dans le personnel, pas de ces subdivisions, de ces spécialisations qui chez nous sont une source intarissable de jalousies et de dénonciations. En Suisse, les mêmes maîtres enseignent indifféremment la lecture et le jardinage, le soin de l'étable et le calcul. Le directeur se mêle à tout, au lieu de planer comme ailleurs, met la main à tout. On est là chez des paysans propres et actifs, plus instruits seulement que les autres. Et, détail qui caractérise bien l'esprit de ces établissements suisses, on tient tellement à écarter tout aspect pénitentiaire, qu'on s'attache à donner des formes différentes aux vêtements, aux coiffures, et jusqu'aux tabliers des petites filles, autant que nous nous attachons, nous, à une stricte uniformité.

On soupçonne bien, et les observations de M. Joly démontrent éloquemment que les résultats les meilleurs (et de beaucoup) sont obtenus dans les établissements petit modèle, où l'agglomération est peu considérable et les services administratifs restreints autant que possible, où les détenus ne sont pas des numéros ou des machines, mais des individus en rapport constant avec leur directeur qui les connaît tous et s'occupe de chacun d'eux, où la vie de caserne et de prison est remplacée dans la plus large mesure possible par la vie de famille.

Voyez, par exemple, à quelle conclusion le chiffre des récidives conduit M. Joly : « Toutes choses égales d'ailleurs, la récidive des libérés est proportionnelle à l'agglomération des détenus. » En d'autres termes, la proportion des récidives s'échelonne assez exactement selon la mesure où le système adopté se rapproche ou s'éloigne des grands établissements. Les récidives en effet, calculées sur une période de quatre années après la sortie, sont en France de 40 pour 100 parmi les enfants sortis de nos maisons de correction, où les effectifs atteignent 400 et 600 pensionnaires ; — elles ne sont, au contraire, que de 2,50 pour 100 dans les 22 établissements suisses. — Entre ces deux extrêmes, le rendement moral des divers établissements de correction varie exactement avec leur intensité d'agglomération.

Mais, petits ou grands, ces établissements sont toujours de lamentables milieux pour l'enfance. Moins vous y pourrez faire entrer de délinquants, mieux cela vaudra pour la société comme pour eux. L'Etat n'a pas grâce d'état pour la correction de nos misères.

(Voir les conclusions du rapport de M. Joly, *Revue chrétienne*, mai 1898, et son article sur les *Suicides de jeunes à Paris d'après les archives du Parquet*, *Correspondant* du 10 avril 1898).

Les saints. — *Saint Henri*, par Henri Lesêtre. — *Saint Dominique*, par Jean Guiraud. — 2 vol. in-12 à 2 fr. l'un. — Paris, Lecoffre.

I. — Dans un volume très substantiel dont les éléments ont été empruntés aux meilleures sources, M. l'abbé Lesêtre, connu de longue date déjà par ses travaux exégétiques, vient d'écrire l'histoire de son patron saint Henri, empereur d'Allemagne. Nous n'avions jusqu'aujourd'hui en France rien d'important et de complet sur ce prince et sur la période si troublée où il a vécu (973-1024). Cette lacune est maintenant comblée. M. Lesêtre, utilisant, avec une critique éclairée, les travaux allemands de Thietmar, Crammer, Luden, Mathiæ, Hirsch, Breslau, a composé un ouvrage qui se recommande par sa clarté, sa précision, sa justesse de vues, sa noblesse de pensées. Il nous montre successivement en saint Henri le fils d'Henri I^er^ et de la princesse Gisèle de Bourgogne, le duc de Bavière, le roi de Germanie, enfin l'empereur d'Allemagne, le guerrier qui défend son empire contre ses vassaux, ses parents et le terrible Boleslas, duc de Pologne, le monarque chrétien qui vient au secours de la papauté et la soustrait victorieusement au joug des Grecs.

Et pour terminer, l'historien dégage, en deux admirables chapitres, de hautes considérations touchant la mission et la fin de saint Henri. Si l'Eglise a élevé Henri II sur les autels, ce n'est pas pour des vertus vulgaires. Si ces vertus honorent une vie privée, elles ne suffisent pas à illustrer une vie royale.

« L'homme, dit M. Lesêtre, l'homme qui réunit en sa personne le prestige de la puissance exercée sur un vaste empire et le mérite de la sainteté conquise dans une condition sociale qui la rend presque inabordable, doit avoir obéi à l'attraction d'un idéal de bonté et de beauté surhumaines. L'idéal de l'empereur Henri II fut le règne de Dieu sur la terre. Mais un tel idéal, pour absolu qu'il soit dans sa perfection, est nécessairement tributaire des conditions contingentes quant à sa réalisation dans une société humaine. Un groupement d'hommes quel qu'il soit, a ses racines dans les générations passées, ses attaches multiples avec les autres groupements contemporains, ses conditions de vie résultant du sol, du climat, de l'héritage des ancêtres, son caractère natif, ses défauts, ses vertus, ses aspirations, en un mot ses aptitudes particulières à constituer un type national qui marquera plus ou moins glorieusement dans l'histoire. L'homme que la Providence appelle à gouverner les autres ne pourra donc se proposer la réalisation de l'idéal social qu'en tenant compte des éléments qu'il a sous la main. »

Et ces éléments ne sont pas de ceux qu'on puisse modifier à volonté ; ce ne sont pas des ressorts obéissant aux lois de la mécanique. Dieu respecte la liberté humaine et n'a donné à personne le pouvoir de retourner de fond en comble et du jour au lendemain une société. Il n'a pas voulu que l'on pût compter sur des « sauveurs » improvisés. Le salut est en nous et doit s'acheter par des efforts longs et persévérants. Les rois « sauveurs » favorisent l'œuvre de la grâce, préparent son terrain d'action, écartent les obstacles, neutralisent les actions contraires ; mais il ne faut pas attendre d'eux des transformations subites et faciles. Si quelques-uns semblent faire exception, on remarque aisément, à la réflexion, qu'ils ont suivi en somme un mouvement

général qui entraînait des sociétés entières, un mouvement préparé pendant de longues années. Dieu n'a pas voulu nous sauver sans nous, et il n'a donné à personne de nous sauver sans nous.

C'est la vie de saint Henri, le tableau de ses efforts, qui nous inspire ces réflexions. Mais l'on a compris, n'est-ce pas? qu'elles ne s'appliquent pas seulement à l'époque de saint Henri.

M. Joly, en inaugurant cette collection des « Saints, » se proposait surtout de mettre en lumière ceux dont le rôle social a été le plus éclatant. La vie de saint Henri d'Allemagne abonde en leçons sociales du plus pratique intérêt.

II. — Et l'on dévorera aussi le récit des luttes de saint Dominique contre des hérésies qui par plus d'un côté font songer à l'anarchisme contemporain. La vie de saint Dominique nous fait toucher du doigt l'inanité de ces querelles de journalistes qui opposent les vertus actives aux vertus passives, comme si celles-ci n'étaient pas nécessairement à la base, à la racine de celles-là. Rarement saint unit dans une plus heureuse harmonie le mysticisme et l'action. La vie intime de saint Dominique rappelle les austérités d'un saint Bruno, ou d'un saint Paul de la Croix. Et c'est le même saint qui a parcouru à pied l'Europe occidentale pour prêcher ; qui a fondé un Ordre où tout converge vers l'action de l'apostolat ; qui a organisé lui-même la plupart de ses couvents et dirigé les délibérations de ses Frères réunis en chapitre ; qui excellait à conduire une négociation ou une controverse, à gérer des intérêts matériels, à faire des achats, des échanges, des comptes d'exploitation rurale pour assurer l'existence de ses chères filles de Prouille ; qui a été mêlé aux affaires politiques les plus importantes de son temps ; qui a jugé les hérétiques ; qui a paru dans les batailles le crucifix à la main ; qui enfin est tombé à peine âgé de cinquante-un ans, épuisé par son activité autant que par ses macérations.

M. Jean Guiraud est un des membres les plus distingués de la jeune Université, un des apôtres les plus ardents de la réconciliation entre la science laïque et la science ecclésiastique, un des catholiques qui ont dénoncé avec le plus d'autorité à nos Congrès de jeunesse l'ignorance religieuse comme le mal capital de ce temps. — Dans le chapitre consacré aux Albigeois et aux origines de l'Inquisition, il s'attache surtout à mettre en lumière le danger social de l'hérésie et la nécessité sociale de la répression. Un théologien eût précisé davantage les principes strictement théologiques qui ont présidé à la conduite de l'Eglise en cette matière.

Saint Jean Chysostome (Antioche), par M. l'abbé Marchal, professeur au petit séminaire de Langres. — Paris, Poussielgue, 1898. — In-12 de VIII-232 pages.

Le but de M. l'abbé Marchal n'a pas été d'écrire une vie de saint Jean Chrysostome : Martin d'Adge et Néander l'ont assez bien racontée ; ni de peindre un tableau des mœurs d'Orient au IVe siècle, ainsi que l'a fait M. Aimé Puech ; ni de caractériser, avec Paul Albert, l'éloquence de ce grand orateur. « Notre dessein, dit-il dans sa préface, a été de replacer saint Chrysostome dans son milieu, pour en faire mieux comprendre et goûter le génie. »

Comme le titre du livre, l'objet en est donc double : l'auteur y esquisse à la fois la biographie de son héros, et le tableau de l'état moral et social d'Antioche au IVe siècle. Ces deux études, harmonieusement fondues, s'éclairent et s'expliquent l'une l'autre : le saint fait connaître l'époque, l'époque fait connaître le saint.

Par l'élégante simplicité du style, par le charme des récits, par le soin que prend l'auteur de toujours laisser à ses lecteurs le jugement des hommes et des choses, le livre que nous annonçons est un livre intéressant. Par l'importance du sujet, il sera, pour tous et particulièrement pour ceux qui lisent les œuvres de saint Chrysostome, un livre utile.

M. l'abbé Marchal n'y a étudié que les cinquante premières années d'une vie qui en dura soixante (347-407). Pour ne pas laisser cette vie inachevée, il a résumé en quelques pages, à la fin de son livre, l'histoire des dix dernières années, celle de l'épiscopat à Constantinople. A ces pages il a donné le titre de *Conclusion*. Leur vrai titre aurait été celui-ci : *Pierre d'attente*. Car l'auteur ne peut pas moins faire pour Constantinople que pour Antioche. C'est du reste ce que lui a dit Mgr l'évêque de Langres dans la lettre élogieuse qu'il lui a adressée : « Votre œuvre appelle une seconde partie. Vous y consacrerez encore, je vous le conseille, vos loisirs de professeur. »

Life of St Edmund of Abingdon, archbishop of Cantorbury, by Frances de Paravicini. — 1 vol. in-12 de XLII-290 pages. 1898. Burns et Oates, Londres. — Prix : 6 shellings.

La vie de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry (1185-1240), est très intéressante et très édifiante en elle-même, et de plus elle nous touche de près. Le saint primat d'Angleterre ne fut pas martyr, comme l'avait été son illustre prédécesseur saint Thomas ; mais comme lui il fut contraint par les procédés du roi d'Angleterre à abandonner son siège archiépiscopal, et comme lui il vint chercher un asile en France, dans l'abbaye de Pontigny. Il mourut au monastère de Soissy, d'où ses restes furent rapportés à Pontigny. Ils y opérèrent de nombreux miracles

Cette Vie est écrite comme elle devait l'être, d'une manière un peu trop savante : — nous voudrions que l'auteur eût mêlé moins de dissertations à ses récits, et qu'il eût réservé pour un appendice ou simplement cité en notes certaines discussions ; — mais, en somme, la vie du saint est racontée d'une manière intéressante et édifiante, et empreinte d'une simplicité noble et de bon goût. Le style est agréable, élégant, plein de coloris. On lit le volume avec entraînement : cela vient-il du caractère attachant du saint ou bien du mérite du biographe? Nous croyons que les deux y contribuent.

Saint Odilon, abbé de Cluny, *Sa vie, son temps, ses œuvres (962-1049)*, par l'abbé Jardet, aumônier des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny. — Un vol. gr. in-8 de 800 pages, 9 fr. — Lyon, Vitte.

Parmi tous ces illustres abbés du moyen âge qui furent les ouvriers géants de la construction de l'Europe chrétienne, saint Odilon est l'un des moins oubliés ; et l'on peut même dire que son nom a retrouvé cette année une certaine popularité, grâce à la célébration du IXe centenaire de l'institution de la Commémoraison des fidèles trépassés. Aussi la Vie que nous en offre aujourd'hui M. Jardet, est-elle assurée d'un excellent accueil. Elle le mérite pleinement : elle est documentée avec un soin auquel rendront hommage tous les critiques de l'érudition ; et d'autre part elle est écrite avec une clarté et une chaleur de style, avec une piété et une plénitude de sens chrétien qui en font l'une de nos excellentes Vies de saints à l'usage de tout le monde, prêtres et fidèles. Cette vie fut très mouvementée. Saint Odilon fut un grand personnage de l'histoire ; ses voyages multipliés à travers la France et l'Italie, ses relations incessantes avec les papes, les rois de France et de Pologne et les empereurs allemands, apprendront aux fervents des « vertus actives » comment la vie contemplative et les austérités de l'ascèse sont et doivent rester le meilleur et l'obligatoire noviciat d'une action féconde.

Vie du Père Dominique, *passioniste, apôtre de l'Angleterre*, par le P. Luc de Saint-Joseph. — Paris, 1898, Casterman. — Un vol. in-12 de 400 pages.

Encore un très remarquable serviteur de Dieu, un moderne conquérant d'âmes, au vrai sens du mot, dont la mémoire risquerait fort de tomber dans l'oubli, si un de ses frères en religion n'avait eu la bonne inspiration de nous la conserver dons ce tout simple et très édifiant petit volume. Les Passionistes ont beaucoup travaillé en ces derniers temps à la conversion de l'Angleterre ; le P. Dominique a été l'initiateur de ce mouvement, le premier, en un certain sens, et en tous cas le plus laborieux et le plus puissant ouvrier de cet apostolat, d'où le titre bien mérité que lui donne son biographe, et que lui consacrera l'histoire, d'Apôtre de l'Angleterre.

Cette vie est vraiment à connaître, et valait la peine

d'être écrite. L'original est italien, et il faut bien avouer qu'on s'en aperçoit un peu sous la traduction, pourtant exacte et soignée, du chanoine Labis.

On sait les constantes préoccupations actuelles du Saint-Siège et ses efforts multipliés pour la conversion de l'Angleterre.

Ce livre, moitié page d'histoire, moitié lecture édifiante, vient donc à son heure; outre qu'il nous fait admirer la vie d'un homme qui fut un vrai saint et sera peut-être un jour honoré de la canonisation, il nous apprend des détails fort intéressants, et trop ignorés en France, sur les mœurs anglicanes et sur les origines du mouvement qui accentue tous les jours davantage le développement du catholicisme en Angleterre.

Characteristics from the writings of Nicolas cardinal Wiseman, selected by Rev. T. E. Bridgett, C. SS. R. — In-12 de 302 pages. — Prix : 6 shellings. — Burns et Oates, Londres, 1898.

Cette publication mérite tout particulièrement d'être signalée à l'attention de ceux qui connaissent assez l'anglais pour le lire sans trop de difficultés, ou qui désirent s'exercer dans cette langue. Ils ne sauraient choisir un meilleur ouvrage. Il ressemble à celui de l'abbé Dourlens intitulé : *M. de Montalembert et extraits de ses œuvres,* avec cette différence que dans le volume anglais on ne rencontre aucune notice biographique, mais uniquement des extraits des œuvres du célèbre cardinal Wiseman. Une partie considérable de ces œuvres est non pas seulement peu connue, mais tout à fait inconnue en France. Ces extraits aideront à les connaître. Ils sont choisis de manière à donner une idée de la personnalité de Wiseman, du caractère de son talent et de l'ensemble de son œuvre. Comme le choix a été fait par le Père Bridgett, on peut être sûr qu'il ne laisse rien à désirer. « Ces extraits, dit le *Catholic Times* en rendant compte de ce volume, ont été choisis avec un jugement parfait, et ils mettent Wiseman devant nous sous son meilleur jour. » En Angleterre où le savant rédemptoriste anglais auteur de ce recueil est très connu par ses ouvrages, il était presque inutile de faire cette observation. Ces extraits nous montrent Wiseman sous son meilleur jour, parce qu'ils sont la fine fleur de ses écrits. Ils nous montrent également ce qu'il y avait d'extraordinairement souple et varié dans ce talent qui excellait en tout; et à ce point de vue ils sont le complément nécessaire de sa biographie. Ils sont divisés en cinq parties : la polémique, la doctrine, la morale, la dévotion, les mélanges. Dans cette dernière partie on trouve un peu de tout.

Il faut avoir lu ce volume pour se faire une idée de ce que cette lecture peut offrir à la fois d'agréable et d'utile.

Bourdaloue, *Sa Correspondance et ses correspondants,* par le P. H. Chérot, S. J. — Un vol. gr. in-8 de 251 p., 3 francs. — Paris, Retaux.

Massillon, *Visite à Hyères et à Clermont,* par l'abbé R. Crégut. — Un vol. gr. in-8 de 143 p., avec illustrations, 2 fr. 50. — Clermont-Ferrand, L. Bellet.

Picpus pendant la Commune, par un prêtre de la Congrégation des SS. Cœurs. — Un vol. gr. in-8 de 245 p., 3 francs. — Paris, Téqui.

Un homme de bien. *Le chanoine Varet, de la Métropole de Chambéry.* — In-12 de 360 p., avec portrait et nombreuses gravures, 2 fr. 50. — S'adresser au R. P. Procureur des Cisterciens, à l'abbaye d'Hautecombe, Savoie.

Marthe d'Oraison, *baronne d'Allemagne, fondatrice des Capucines de Marseille, 1590-1627,* par Marie Tay. — Un vol. in-12 de 246 p., 2 francs, franco 2 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

I. — Le P. Chérot nous donne, dans ce recueil, vingt-neuf lettres de Bourdaloue, dont quelques-unes seulement sont inédites. Plusieurs sont fort développées, par exemple, celles qui tracent des règles de direction à Mme de Maintenon ; les autres sont de simples billets.

On voit que nous sommes loin encore de posséder la Correspondance entière du célèbre Jésuite ; et ce que l'on nous en donne aujourd'hui peut à peine suffire à mettre en éveil notre curiosité. Mais, ce qui fera aux yeux des curieux le principal intérêt de la présente publication, ce sont les Notices détaillées mises par le P. Chérot en tête de chacune de ces lettres, et les renseignements très circonstanciés qu'il nous fournit sur les correspondants de Bourdaloue, et sur les épisodes contemporains auxquels il fut mêlé.

II. — Massillon fut un enfant d'Hyères et un évêque de Clermont. D'où le titre de la brochure de M. Crégut. On y trouvera, sous forme aimable et humoristique, des détails très intéressants sur l'enfance de Massillon, et sur le caractère à la fois doux et fort de son épiscopat.

En appendice, cinquante pages de documents inédits, qui tous n'ont pas la même portée. On y trouvera, par exemple, des inventaires complets du mobilier de l'évêque, de sa garde-robe, des notes de lingère, faisant le compte de ses culottes ou de ses chemises, etc. M. Crégut s'est fait pour un instant le valet de chambre de Massillon ; mais, en dépit du proverbe, Massillon n'en est pas moins resté grand homme pour lui, et certainement ces pages inspireront à tous ceux qui les liront quelque chose des sentiments d'affectueuse vénération que l'auteur nourrit pour son héros.

III. — On n'a pas oublié les quatre martyrs que Dieu fit à la Congrégation de Picpus l'honneur de choisir dans son sein aux jours terribles de la Commune. L'ouvrage que nous annonçons est un monument grandiose et touchant élevé à leur mémoire : grandiose par la beauté de la typographie et la trentaine d'illustrations hors texte qui le décorent; touchant par le ton de piété filiale et l'accent de simplicité émue qui mériteront à ces pages une place de choix parmi tant d'autres monographies contemporaines et sur les rayons de nos Bibliothèques paroissiales.

IV. — Le nom du chanoine Varet est sans doute inconnu du plus grand nombre de nos lecteurs. Ce n'en est pas moins un des plus achevés modèles de charité sacerdotale que l'on puisse offrir au clergé. La charité est le legs suprême, la dernière recommandation de Notre-Seigneur à ses apôtres. La charité est à la base de tout apostolat fructueux. C'est la charité qui a donné son admirable fécondité au ministère de M. Varet, depuis les années de son vicariat jusqu'à sa mort qui fut un deuil public pour tout Chambéry. La Providence n'a pas conduit M. Varet à travers des voies extraordinaires. Son *curriculum vitæ* ressemble plus ou moins à celui que nous avons tous à fournir. Il n'y a dans cette vie rien qui ne s'offre à notre imitation. Aussi est-ce une excellente monographie sacerdotale à répandre parmi le clergé, et surtout parmi nos grands et petits séminaires. L'auteur est dom Gaillemin, prieur de l'abbaye d'Hautecombe. Il a raconté la vie de son ami avec cette noble simplicité qui va tout droit à l'âme. — La typographie et le papier sont de luxe; l'illustration est charmante.

V. — Une autre « héroïne de la charité, » c'est Marthe d'Oraison, une de ces chrétiennes d'élite que Dieu prodigua à l'Eglise de France à l'aurore du XVIIe siècle. Veuve après deux ans de mariage à la suite d'un duel malheureux, un ardent désir d'expiation s'empare de son âme ; elle entre chez les Capucines et se voue au service des pauvres jusqu'à ce qu'elle vienne mourir à Paris sur un grabat d'hôpital.

Vie du vénérable Cottolengo, *fondateur de la Piccola Casa de la divine Providence,* par Mgr Constans, camérier de S. S. Léon XIII. — Un vol. in-8 de 380 pages, avec portrait, 4 fr., franco 4 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

Léon XIII a appelé un jour le Vénérable Cottolengo « le prodige de l'Italie. » Quelle œuvre prodigieuse en effet que cette *Piccola Casa,* qui compte aujourd'hui trente-quatre communautés, dont vingt-trois fondées par le Vénérable et onze par ses successeurs, hébergeant quatre ou cinq mille malades, dépensant quotidiennement près de quatre mille francs, sans un sou de capital, ne vivant que d'aumônes qui n'ont jamais

manqué! N'est-ce pas la rénovation quotidienne du miracle de Notre-Seigneur nourrissant de cinq pains et deux poissons les milliers de personnes qui l'entouraient?

Cette *Vie* est écrite avec une adorable simplicité, avec toute la simplicité, pourrait-on dire, de celui qui en est le héros. Voilà comment il faut écrire les Vies des saints. C'est la simplicité de l'Evangile. Il y a de petites merveilles de naïveté, qui rappellent les *Fioretti* de saint François. Le spectacle des œuvres de la charité chrétienne est toujours un de ceux qui exercent les séductions les plus efficaces sur les masses; et la Vie du P. Cottolengo ferait un excellent cours de lectures suivies pour la prière du soir.

Un apôtre. *Le P. de l'Hermite*, des missionnaires oblats de Marie Immaculée, avec une Etude sur les descendants de Pierre l'Hermite, par le P. Marius Devès, de la même Congrégation. — Un beau vol. in-8° de XI-516 pages. — Chez Delhomme et Briguet. — Prix : 5 fr.

Il y a du sang, de l'ardeur de Pierre l'Hermite dans ce religieux au cœur simple et chaud, à l'âme d'apôtre. L'étude qui couronne ce livre prouve en effet que le P. de l'Hermite est de la famille même du grand entraîneur de l'Europe vers les Lieux Saints.

Né à Limoges le 27 janvier 1829, Marc-Marie-Melchior de l'Hermite est d'abord externe au collège de Mauriac, dirigé par des prêtres de Saint-Flour. Dès lors il se passionne pour la littérature, pour le drame, comme cet autre poète de sa famille, aujourd'hui trop méconnu, Tristan l'Hermite, en qui l'on retrouve comme un ancêtre littéraire de Racine. Sa mère meurt qu'il est à peine âgé de douze ans; ses parents le confient à l'établissement de Felletin, illustre par son professeur de rhétorique, l'abbé Delor, si connu pour sa correspondance avec Louis Veuillot. C'est un étudiant aimable, très en dehors, un jeune homme bon et droit, ouvert aux belles lettres.

En 1846 il entre au grand séminaire de Limoges. L'année suivante les Oblats s'établissent dans cette ville, et font d'éclatantes missions dans le voisinage; alors le jeune clerc, éprouvé cruellement d'ailleurs par la mort tragique de son frère aîné, Henri, s'écrie : « Je serai missionnaire oblat de Marie-Immaculée. »

Il s'en va avec sa sœur aînée, elle se dirigeant vers le monastère des Ursulines de Clermont, lui vers le noviciat de Notre-Dame de l'Osier, tous deux remplis de l'allégresse du sacrifice. Le fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, remercie l'évêque de Limoges du sujet que celui-ci lui envoie : « Faites-moi beaucoup de ces prêts, Monseigneur. Vous acquerrez un nouveau titre à la reconnaissance de la Congrégation dont vous êtes déjà le bienfaiteur. » (23 février 1850). Au mois de septembre 1851, Marc de l'Hermite reçoit l'onction sacerdotale, et l'on peut juger de ses pieuses dispositions par cette prière qu'on a retrouvée dans ses écrits : « Si jamais j'étais tenté de trouver mauvais les ordres de mes supérieurs, de m'indigner de ma position, ô mon Dieu! que votre vue entre mes mains, sur une simple patène, dans le tabernacle, me fasse rappeler que le prêtre doit être mort et obéissant comme vous! »

Depuis il est tour à tour transplanté à Marseille, à Talence près de Bordeaux, « ramené et retenu en Auvergne par la maladie pour une formation nouvelle; conduit dans l'Orléanais, dans un pays plein de gloires et à l'ombre d'un sanctuaire historique et national — Notre-Dame de Cléry; — ramené sous le clair et gai soleil de la Provence, dans la vieille capitale du roi René; pris alors comme le prophète et transporté à l'autre bout de la France, sur le granit breton; poussé vers la riche et féconde Touraine, auprès de saint Martin; installé enfin à Paris où la flamme de sa dévotion et ses inspirations d'écrivain jettent leur dernier reflet sur la basilique du Sacré-Cœur. » C'est ainsi que décrit à grands traits son *curriculum vitæ* le P. Marius Devès, se réservant de faire ressortir dans le cours de son livre les remarquables qualités de son héros, comme supérieur de Notre-Dame de Cléry, comme provincial ou comme assistant général.

Une autre belle figure qui reparaît souvent, c'est celle du fondateur, Mgr de Mazenod. Dans sa correspondance avec le P. de l'Hermite que d'esprit, que de clairvoyance et que de cœur! Le P. de l'Hermite préférait Talence où il résidait, à Marseille où il redoutait d'être envoyé; et il se mettait à calomnier le climat de la vieille Phocée, tout en invoquant le désir de « ses chers Talençais » de le garder : « Rassure-toi, lui répond l'évêque avec une délicieuse bonhomie, mon intention n'est pas de te fixer à Marseille, quel que fût mon désir de t'avoir auprès de moi. Mais je ne passe pourtant pas condamnation sur tes préventions contre notre magnifique climat... Toujours faudra-t-il que tu viennes auprès de moi dès que tu seras parfaitement remis. » Le moyen de résister à des ordres ainsi formulés?

Une autre fois l'évêque lui écrit : « Il est près de minuit, je jouis de penser que tu dors tranquillement au moment où je t'écris. Dors, dors bien, mon cher enfant, je baise d'ici ton front d'un doux baiser de père, sans t'éveiller. » Et le P. de l'Hermite de répondre : « Votre baiser paternel, comme celui de saint Léonide à Origène son fils bien-aimé, est venu doucement se reposer sur mon front ce matin, au sortir de la messe du 17 février, où je venais de recevoir aussi le baiser de Jésus-Christ. »

Le 17 février est le jour anniversaire de l'approbation des Oblats par le pape Léon XII, le 17 février 1826.

Voilà en vérité de bien belles âmes. Le P. Marius Devès a su nous les faire apprécier et goûter. Mgr Dupanloup, le cardinal Perraud, Mgr Saint-Marc, le cardinal Guibert surtout, se meuvent dans le cadre varié tracé par l'écrivain, et partout l'on voit, auprès d'eux et aux quatre coins de la France, la figure apostolique du P. de l'Hermite toujours agissant, toujours priant, toujours jeune. C'est actuel et vivant.

Un disciple de saint Vincent de Paul au XIXe siècle. *Adolphe Baudon* (1819-1888), par l'abbé J. Schall. — Un vol. gr. in-8° de XXIX-740 pages. — Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier, Paris.

Ce livre est non seulement l'histoire d'un homme, mais l'histoire d'une œuvre et d'une des plus considérables de notre siècle : l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Une introduction bien documentée nous donne de plus un aperçu général des œuvres de charité après la Révolution, qui a sécularisé, c'est-à-dire supprimé la charité. La Convention déclare que l'assistance des pauvres « constitue une dette nationale, » et cette dette, elle la paie comme les autres, par la faillite. Après, il fallut tout refaire.

Napoléon rappelle les Sœurs de charité pour soigner ses soldats, puis la sève religieuse momentanément arrêtée coule de nouveau avec une merveilleuse vitalité. En 1825 il existe déjà 2800 maisons religieuses de femmes; les hommes se rencontrent aussi bientôt sur tous les champs de bataille de la charité.

L'abbé Delpints, un ancien jésuite, avait groupé le 2 février 1801 six jeunes étudiants qui désiraient réchauffer ensemble leur charité et conserver leur foi. Ce fut l'origine de la fameuse « Congrégation. » Elle fit avec le temps des recrues d'élite, comme l'abbé Teysseire et Cauchy, et étendit son zèle jusqu'aux hôpitaux. Toutes les bonnes œuvres poussent alors avec une admirable fécondité sur tout le sol français : la *Société des bonnes œuvres* de l'abbé Legris-Duval (1814); la *Propagation de la foi*, fondée à Lyon par deux pauvres ouvrières (1821); l'*Association de Saint-Joseph*, pour les patrons et ouvriers (1822); l'*Œuvre de Saint-François Régis*, pour la réhabilitation des mariages, établie par M. Jules Gossin (1824); la *Société des Amis de l'enfance* (1828); l'*Association pour la défense de la religion catholique*, après le pamphlet du comte de Montlosier contre les Jésuites en 1826; les *Conférences de la jeunesse*, etc. Toutes ces œuvres subissent une légère éclipse en 1830, mais un homme veillait qui leur rendrait leur premier éclat, fortifié d'une gloire nouvelle, incomparable, M. Bailly de Surcy, le père des deux religieux de l'Assomption, Vincent de Paul et Emmanuel Bailly, qui ont cultivé et agrandi avec tant d'énergie et de succès le champ des traditions paternelles.

Avec la sœur Rosalie, avec Ozanam et ses trois amis, Paul Lamache, Auguste le Taillandier, François Lallier, M. Bailly crée les Conférences de Saint-Vincent de Paul. La première réunion se tient en mai 1833. Cette première Conférence en enfante aussitôt

trois autres, au faubourg du *Roule*, à *Saint-Sulpice*, à *Bonne-Nouvelle*, puis l'élan gagne rapidement la province, et le 8 décembre 1835, le fondateur lit un règlement tout imprégné de l'esprit de saint Vincent de Paul, qui depuis, tant il était conçu avec sagesse, n'a subi que des modifications de détail.

Adolphe Baudon fut président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul pendant 40 ans (1847-1888). Sa vie fait donc partie intégrante de l'histoire de la célèbre association, à laquelle il appartint dès 1839. Né à Toulouse, puis transplanté à Lille et à Paris, il suit les catéchismes de l'abbé Dupanloup qui le préparent à sa première communion et le forment à la vie chrétienne. Entré en 1839 à la Conférence de Saint-Louis d'Antin, présidée par M. Henri de Riancey, il y retrouve son cousin, le marquis de Raincourt, le « saint » champenois. Il se pénètre bien vite de tout l'esprit de l'œuvre, dont il devient un des membres les plus actifs, et bien qu'il ait vingt ans à peine, son nom paraît comme rapporteur à côté de celui des Bailly, des Louis de Baudicour, des Albert de Broglie. Ses études de droit ne sont pas encore achevées ; pour sa thèse de licence il s'inspire de ses œuvres de charité et traite « des sociétés de bienfaisance, colonies agricoles, monts de piété, pénitenciers, associations entre ouvriers. » Avec M. Le Prévost, président de la Conférence de Saint-Sulpice, il se dépense sans mesure. Grâce à tant d'efforts catholiques, sur tous les points de la France, le petit grain de senevé de 1833 a produit un grand arbre dont le pape Grégoire XVI bénit les vastes rameaux le 10 janvier 1845.

En avril 1847, M. Jules Gossin, président de la Conférence, le fait nommer vice-président et le 21 novembre suivant président général, heureux de se décharger sur lui de ses lourdes fonctions.

« J'éprouve une très grande joie, lui écrit-il, une satisfaction intime et profonde en voyant que la Société va vous avoir pour *père*, ou si vous l'aimez mieux, comme *frère aîné*. Comptez-moi, je vous prie, au nombre des plus tendres et des plus fidèles de vos *fils* ou de vos *frères*, comme vous l'aimez mieux. »

Et M. Gossin reprend modestement son rang dans la Société.

Dans ce livre on voit le défilé édifiant des plus belles figures de charité de notre siècle, depuis M. Fougeroux, sous la Restauration, qui accompagnait jusqu'au cimetière le convoi du pauvre abandonné, jusqu'à celle de M. Paul Decaux et de M. Beluze qui n'avaient guère à se reprocher, comme certaine Fille de Charité en faisait l'aveu à saint Vincent de Paul, « que d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres. »

Durant sa longue présidence de quarante ans, Adolphe Baudon s'identifie avec son œuvre, il souffre pour elle et par elle. Aux barricades de 1848, il a la cuisse fracassée pendant qu'il relève un blessé, et c'est par miracle qu'il guérit ; encore sa blessure se rouvrira-t-elle chaque année. La Révolution le dépouille de son titre de conseiller d'Etat, la banque dirigée par son père sombre dans la tourmente, tous ces revers ne l'attachent que davantage à sa chère Société ; il estime que Dieu veut l'avertir ainsi qu'il ne doit plus appartenir qu'à elle seule. Non seulement il songe au corps des malheureux, mais à leur âme, il crée pour eux les *Petites Lectures*, les almanachs de l'*Atelier*, du *Laboureur*, du *Coin du feu*, pendant que M. de Cissey établit son Œuvre du dimanche, et que Mgr Mermillod avec M. d'Alzon et Mgr de Ségur, organisent, « comme une sorte de propagation de la foi à l'intérieur, » suivant le mot de Pie IX, la *Société de Saint-François de Sales*.

Puis ces grands chrétiens disparaissent l'un après l'autre : Ozanam en 1853, laissant un admirable testament ; M. Bailly en avril 1861, dévoué jusqu'à la fin à la Société qu'il aimait d'une ardeur toujours jeune. L'épreuve alors fond sur les Conférences de Saint-Vincent de Paul, que la circulaire de M. Persigny (16 oct. 1861) ose assimiler à la franc-maçonnerie. Ce dernier coup affecta beaucoup Adolphe Baudon, qui protesta par un *Mémoire* décisif. Il faut lire dans le livre de M. l'abbé Schall l'histoire de ces douleurs augmentées bientôt des angoisses de l'année terrible. Les deux cents dernières pages sont d'un intérêt qui va sans cesse grandissant.

Cet ouvrage composé avec beaucoup de documents inédits est le Mémorial de la charité catholique au dix-neuvième siècle. Quand on le ferme, on en garde surtout une impression d'espérance et d'admiration.

Un évêque assermenté (1790-1802), Le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine, par A. Roussel. — Un vol. in-8° de 580 pages. — Prix, 7 fr. 50. — Paris, 1898, Lethielleux.

On a déjà beaucoup écrit, et sans nul doute on écrira davantage encore, sur la Révolution ; c'est un sujet qui semble inépuisable. Aussi, l'on a beau venir le dernier, l'on trouve toujours, non seulement à glaner, mais à moissonner dans un champ aussi fertile et d'aussi vaste étendue. Au fur et à mesure que l'on dépouille le dossier révolutionnaire, l'on reconnaît les lacunes et souvent même l'insuffisance des documents publiés jusqu'ici.

M. Roussel offre au public une page inédite de ce dossier, qui, à propos d'un homme assez ignoré aujourd'hui, ressuscite et fait revivre d'une façon fort intéressante son époque tout entière.

Tout le monde connaît les grandes lignes de l'Eglise constitutionnelle, mais combien peu en savent les détails et ce que l'on peut appeler le fonctionnement journalier ! Grâce aux nombreux documents qu'un hasard providentiel a mis entre ses mains, M. Roussel a pu reconstituer par le menu l'existence d'un évêque assermenté, vivant dans un pays de lutte où les deux clergés rivalisaient d'influence avec une âpreté, un acharnement qui s'est rarement vu ailleurs. La vie de Le Coz, et c'est ce qui en fait l'intérêt, fut un peu celle du clergé constitutionnel lui-même, toutefois avec un degré d'intensité particulier à sa race et à son pays.

Il faut savoir gré à l'auteur de nous offrir une aussi agréable et instructive occasion de repasser notre histoire de la Révolution, surtout au point de vue ecclésiastique, celui qui nous touche le plus et que peut-être nous étudions le moins.

Cette monographie très documentée jette une vive lumière sur bien des points obscurs et ignorés de la vie intime de l'Eglise de France pendant la période révolutionnaire. Tous ceux qui ont le goût de l'histoire la liront avec grand plaisir et profit.

Un Lamennais inconnu. *Lettres inédites de Lamennais à Benoît d'Azy*, publiées avec une introduction et des notes. — Un joli vol. in-12, de LXV-360 pages. — Perrin et Cie, Paris.

Ce volume est intéressant par quelques nouveaux détails sur la vie et sur l'état d'esprit de Lamennais. Denis Benoît était un jeune homme de vingt-deux ans, à l'esprit cultivé, mais qui avait abandonné la pratique de ses devoirs religieux. Une femme distinguée, Mme de Lacan, lui fit lire le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, dont la beauté de style le séduisit. Tous les souvenirs de sa première jeunesse lui revinrent alors, il réfléchit, étudia, mais avant de se convertir il désira connaître l'auteur de ce livre émouvant. Il vit Lamennais, et dès lors ils se lièrent d'une affection qui dura jusqu'en 1836.

Les lettres de Lamennais au jeune homme, de 1818 à 1825, sont extraordinairement aimantes, d'une passion maladive. Denis Benoît arrivait à point pour prendre dans son cœur la place laissée vide par la mort prématurée de Henri Moorman à qui Lamennais s'était si étrangement attaché. L'on ne saurait méconnaître dans cette âme puissante de vraies aberrations de cœur, mêlées à un orgueil sans limites. Il a beau écrire des chapitres splendides sur l'humilité, il ne parvient pas à s'oublier. Personne n'a connu comme lui les amertumes de la gloire : « Ce n'est pas gratuitement, écrit-il quelque part, que le génie est accordé à l'homme, et à voir ce qu'il faut le payer, qui se sentirait l'âme assez forte pour accepter ce don formidable et ne dirait plutôt comme le Christ : *Transeat a me !* »

A mesure qu'on se plonge dans la lecture de ces lettres, on voit les idées du grand homme s'assombrir. L'assassinat du duc de Berry (15 février 1820) l'aigrit d'une manière jusque-là inouïe chez lui, la terre ne lui paraît plus que « les petites maisons de l'enfer. » Désormais partout, à Paris, à Saint-Brieuc auprès de son frère, à la Chesnaie, au milieu du « vaste silence dont parle Tacite, *dies per silentium vastus*, » il portera son incurable mélancolie, fruit de son incurable orgueil. Il sait qu'il a du génie, et méprise les petits esprits qui lui signalent des erreurs. D'ailleurs il est bon, loyal, désintéressé, sa main est ouverte à toute infortune comme son cœur à toute pitié.

Ses premières lettres toutefois, bien que tristes à l'ordinaire, renferment de bons préceptes de direction spirituelle. Jusqu'en 1830, il s'occupe des âmes que ses ouvrages ont converties, il s'astreint à confesser chaque semaine ses jeunes disciples, et lui, qui redoute la parole publique, il voudra prêcher chaque dimanche dans sa chapelle de la Chesnaie. Mais depuis la chute de l'*Avenir* il se précipite à pas de géant vers l'abime.

Beaucoup de tirades éloquentes, mais monotones, et toujours la préoccupation du moi blessé. Certaines lettres font mal, elles éclatent en blasphèmes contre le pape et tendent à prouver qu'il n'y a au monde qu'une seule infaillibilité, celle du génie.

Et cependant, que d'idées fécondes, de coups d'œil prophétiques! S'il eût su attendre et obéir, il eût été le grand précurseur de la démocratie chrétienne, et peut-être eût-il hâté son avènement.

Denis Benoît, devenu Benoît d'Azy, ne le suivit point dans ses erreurs. Un jour il s'attira cette réponse aigre : « Je ne dois compte à qui que ce soit de mes pensées intérieures et nul n'a le droit de mettre ses conjectures à la place de mes aveux... Je ne désire que le bien de l'humanité qui n'a besoin de personne. » Et ainsi fut close leur correspondance. (1er octobre 1836).

Lourde. *Son histoire, sa grotte. — Bernadette, le curé Peyramale et son église,* par A. Peyramale. — Un vol. in-12 de x 273 pages avec portrait. — Vic et Amat, 11, rue Cassette, Paris. — Prix : 3 fr., franco 3 fr. 40.

Ce livre est un résumé de faits déjà connus, mais l'inédit n'y manque pas. La version patoise des dialogues entre la sainte Vierge et Bernadette y est rétablie, et l'on y trouve cette coïncidence curieuse que la montagne de Massabielle a de tout temps aussi porté le nom de Peyramale. « Ce nom, dit l'auteur, date des premiers temps où les hommes ont travaillé la pierre de Lourde, si réfractaire à la scie et au ciseau, et dont celle de la montagne de ce nom est la plus résistante à la main du tailleur. C'est pourquoi on l'appela *Peyro malo*, des mots patois *peyro* et *malo*, en français, pierre dure, difficile à tailler. »

Il écrit aussi *Lourde*, *Tarbe*, ces noms venant de Lorda, Tarba.

Dans l'avant-propos, il définit nettement son but :

« Les choses mystérieuses de Lourdes qui laisseront dans l'histoire catholique du XIXe siècle une trace indélébile, ont fait, du moins au point de vue humain, deux victimes des deux ouvriers auxquels on doit le sanctuaire qui a pris le premier rang parmi les anciens. » Bernadette est décédée, jeune encore, à Nevers, dans le monastère de Saint-Gildard ; le curé, « le grand ouvrier qui a fondé le sanctuaire, sans méfiance contre les hommes qui arrivaient après le combat pour jouir des bienfaits de la victoire, l'ouvrier de la grotte, a été vaincu sans s'être défendu, grâce à des intrigues souterraines, dans une guerre sourde qui n'a pas pris fin, même devant la tombe. »

Ces lignes suffisent à indiquer l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage. L'auteur y porte de graves accusations, et l'on y trouve des pages affligeantes.

Les événements sont trop rapprochés de nous pour que l'on puisse porter un jugement définitif sur les hommes et sur les choses. Il faut attendre que les passions humaines soient éteintes.

Il n'en reste pas moins que le curé Peyramale fut un homme d'une haute valeur et d'un noble caractère. Choisi par Dieu pour accomplir une exceptionnelle mission, il n'a point failli à sa tâche ; ses grandes épreuves étaient sans doute aussi dans les desseins de Dieu, destinées à épurer et à sanctifier son âme. Il fut toujours le curé de Lourdes, et le curé de Notre-Dame de Lourdes. L'église commencée s'achèvera, et ainsi disparaitra jusqu'au souvenir de ces dissentiments passagers.

Rien de grand ne se fonde ici-bas que sur la pierre du sacrifice, écrivait Lacordaire. Bernadette elle-même fut une victime, mais une victime de l'amour divin : « Oh! que je souffre, disait-elle, mais je suis heureuse de souffrir. » Quand elle mourut, le 16 avril 1879, « son corps resta souple, la peau blanche et les lèvres roses. » L'abbé Peyramale avait rendu son âme à Dieu dix-huit mois auparavant, le 8 septembre 1877, en la fête de la Nativité de la sainte Vierge.

La conversion de M. Huysmans, par l'abbé Belleville. — In-12 de 234 pages, 2 francs. — A Bourges, chez l'auteur.

La littérature religieuse de M. Huysmans à propos de son dernier livre : La Cathédrale, par l'abbé G. Péries, vicaire à la Sainte-Trinité. — In 8 de 15 pages, 0 fr. 50. — Paris, Lamulle et Poisson.

M. Belleville, un prince du journalisme catholique, et M. Péries, un de nos meilleurs canonistes, se rencontrent aujourd'hui dans une commune abomination. Et le très petit nombre de chrétiens qui ont fait bon accueil à la prose de M. Huysmans accorderont aux autres un petit sursis encore pour s'habituer à pareil mode de penser et de dire. « Il est inouï, écrit M. Belleville, qu'un écrivain ait prétendu se convertir sans désavouer ses écrits scandaleux. Il est inouï qu'un écrivain converti ait continué de faire argent des œuvres immorales de sa vie passée. Il est inouï qu'en se convertissant il ait parlé des choses saintes dans les termes répugnants qui lui étaient autrefois familiers. Il est inouï que, rentré dans l'Eglise, il use de ses premières libertés pour outrager le sacerdoce tout entier, couvrir de ridicule les fidèles et attaquer indignement les plus respectables objets de leur dévotion. » C'est le même Durtal que dans *En route*, et dans *Là-Bas*, Durtal réformant l'Eglise, imposant à l'Eglise l'horreur de la bégueulerie, le mépris de la hiérarchie, la langue verte, le ton goguenard, l'esthétique réaliste, la physiologie de la Salpêtrière. « Au point de vue de la compréhension de l'art, le public catholique est à cent pieds au-dessous du public profane. » *(Cathédrale*, p. 19). Je crois bien! Le « public catholique » en est encore à vénérer la Vierge de Lourdes avec ses « affutiaux et ses laids atours, » — et la Vierge de la Salette « accoutrée de vêtements ridicules, coiffée d'une sorte de moule de pâtisserie, d'un bonnet de Mohican, » — et le « Jésus à peine débruti » des marbres de Chartres, — et le « chromo dans lequel le Christ montrait d'un air aimable un cœur mal cuit, saignant, dans des ruisseaux de sauce jaune, » — et « sainte Ursule, au front renflé tel qu'un verre de ventouse, au ventre de femme enceinte, flanquée d'autres créatures déhanchées comme elle, et trouant avec des nez en pied de marmite des vessies de graisse blanche qui leur servaient de face, » — et « sainte Lidwine épandant pendant ses maladies un parfum qui se communiquait également au goût..., ses ulcères volatilisaient une essence sublimée de cannelle » : faut-il rappeler ici que déjà le Durtal de *Là-Bas* parlait d'une persistante odeur de cannelle qui provenait d'une tout autre source...? C'est dans la *Cathédrale* encore qu'il nous montre un abbé Plomb « si Jean-Jean, si gauche, » si monstrueux quand il nous entretient de ses dirigées, des vertus stimulantes du fenouil sur les siestes du sang, du rôle de l'ail et du lys pulvérisé relativement aux secrets des femmes et à la virginité des filles...

Evidemment le « public catholique » n'est pas encore préparé à ce genre de littérature ; et il en croit aisément Durtal quand celui-ci annonce l'intention de quitter ce « monde des lettres, » où l'on ne trouve que « jus de cloporte, venin de serpent, suc de hanneton, secrétion de putois et pus de variole. »

Au XVIIe siècle, des hommes et des femmes célèbres se convertirent, après une vie scandaleuse, et s'élevèrent à un haut degré de perfection chrétienne. Leur attitude fut admirable. Après treize ans de mortification, la Palatine s'écriait sur son lit de mort : « Je vais voir comment Dieu me traitera! » Racine demandait pardon à Dieu et aux hommes d'avoir écrit *Andromaque*, *Iphigénie*, *Phèdre* : il n'eût pas touché avec des pincettes la *Cathédrale*. Au XVIIe siècle, quand on se convertissait, on changeait non seulement de conduite, mais de manière de voir et de dire. Il était réservé à notre génération de voir un converti entrer dans l'Eglise avec armes et bagages, le front haut, s'étonnant qu'on ne lui présente pas les armes, affichant la mission d'imposer silence à la « bégueulerie » des soutaniers aux cœurs lézardés, aux âmes dysentériques, qui phosphorent comme des pourritures et carient les troupeaux.

Durtal disait, dans *Là-Bas* : « Je me vomis. » Hélas! il ne s'est pas assez vomi.

Et dans cette *Cathédrale*, où il nous annonce des « élans abortifs, des velléités qui ratent » de se « terrer dans un monastère, à l'abri des mufles, » il écrit : « *Je*

m'ennuie à crever! » Voilà ce qu'on ne lira jamais sur les croix de bois noir des cimetières de Trappes ou de Chartreuses.

Le cardinal Meignan, par l'abbé Boissonnot, son secrétaire intime. — Un vol. gr. in-8 de 558 p., avec portrait, 8 fr. — Paris, Lecoffre.

Causeries historiques, deuxième série, par Edmond Biré. — Un vol. in-8 de 411 p., 3 fr.50. — Paris, Bloud et Barral.

Dernières Causeries historiques et littéraires, par le même. — Un vol. in-8 de 364 p., 3 fr. 50. — Lyon, Vitte.

I. — M. Boissonnot n'a pas donné à son ouvrage le titre d'*histoire*, qui impliquerait nécessairement une part de critique. Ce sont des pages en effet toutes filiales qu'il consacre à la mémoire de son archevêque; mais elles n'en sont pas pour cela moins intéressantes ni moins sincères. Il n'y a pas ici trace d'apologie ni de plaidoyer, comme dans tant d'autres monographies d'évêques. Ce sont des souvenirs que l'on épanche devant nous, avec beaucoup d'affection sans doute et de vénération, mais aussi avec une adorable simplicité et sur le ton d'une sincérité d'enfant. Ce n'est pas sans une certaine défiance que nous avons ouvert ce livre; et nous sommes d'autant plus heureux de dire maintenant que d'un bout à l'autre il nous a tenus sous le charme. L'autobiographie y tient une grande place; M. Boissonnot a pu puiser largement dans la Correspondance et le Journal intime du cardinal. Le cardinal Meignan ne fut jamais un diplomate ni un homme d'intrigues, c'était une âme droite et sincère, et ces âmes-là sont toujours d'un commerce plein de charme, en dépit même de divergences graves d'opinion.

Mais ce n'est pas seulement avec une âme sympathique que l'on fera connaissance dans ces pages. Mgr Meignan fut une des personnalités les plus marquantes de l'Eglise de France dans la seconde moitié de ce siècle. Les universités allemandes en 1840 (Munich et Berlin), 1848, la question de l'enseignement, la mission du clergé régulier et ses rapports avec le clergé séculier, la Sorbonne et l'exégèse rationaliste, le clergé sous l'Empire, le Concile, l'invasion, le clergé et la République, etc.: autant de sujets sur lesquels le témoignage d'un homme comme Mgr Meignan est extrêmement précieux.

Une fois de plus nous voyons ici avec quelle confiance et quel ensemble le clergé français de 1848 allait à la République et à la démocratie naissante. C'est un sujet sur lequel nous avons insisté déjà l'an dernier (p. 742-743) et cette année (p. 32-33). Ecoutez encore ces paroles, écrites par l'abbé Meignan (alors aumônier à Saint-Denis) à la date du 28 février 1848 et jours suivants :

« L'ordre renait et les alarmistes auront encore une fois tort. Pourquoi, Madame, s'imaginer que tout le mal possible arrivera et que toutes les chances heureuses doivent être écartées?... Il était temps que cette révolution se fît. Elle serait arrivée plus tard avec un grand dommage pour l'Eglise, qui marchait à l'impopularité. L'Eglise, je l'espère, va se régénérer. Notre salut est dans l'accomplissement de notre mission. Soyons apôtres; aimons ce pauvre peuple, hélas! abandonné par la vieille société politique. S'il manque du pain matériel, il manque bien plus encore du pain de la vérité. Depuis saint Vincent de Paul, l'Eglise elle-même ne lui a pas assez parlé le langage de la fraternité et de l'amour. J'aime ce pauvre sous ses haillons. Il me fait un peu peur maintenant; mais je vaincrai cette peur. Je ferai comme la femme qui aime tendrement un mari colère : elle le craint, mais elle l'aime tel qu'il est; elle l'aimerait moins s'il était plus facile. Je me sens un peu de cette humeur bizarre. Je me trompe : j'espère que Dieu m'inspirera quelque chose de cette charité de Jésus-Christ mon maître. Hier, M. l'Archevêque a visité les ambulances; il a bénit les pauvres blessés. Que de sentiments généreux naissent au milieu des feux croisés des révolutions! Gloire au Dieu des tempêtes! Avec David, j'aime la voix de l'Océan qui mugit; c'est la voix de Dieu!... Le christianisme, c'est un vivant qu'on a voulu attacher à des morts : coupez les liens qui le retiennent, et il se relèvera...

« *Chrétiens dégénérés, vous disiez avec le paganisme :* Il y a, dans la société, deux classes d'hommes séparées par des barrières nécessaires et infranchissables, la classe des riches et la classe des pauvres, celle des hommes instruits et celle des ignorants. L'une est honnête, mérite la confiance et la gloire; l'autre est plus ou moins perverse : c'est une *lie*, un vil *prolétariat;* bénis soient les rois et les politiques qui enchaînent ces êtres sales et grossiers, et les tiennent loin de nos regards!

« Malheureux! Ce prolétaire est votre frère. Il est grossier parce que vous ne l'avez pas instruit; il est vicieux parce que vous lui avez donné l'exemple de la corruption et de l'égoïsme; il est sale parce qu'il fait, pour vous, tout ce qui vous répugne et vous dégoûte. Il est grossier? Instruisez-le; parlez-lui le langage de la religion et de la civilisation. Apprenez-lui à lire. Mettez entre ses mains des livres qui l'instruisent et l'adoucissent. Il est vicieux? Oh! donnez-lui le bon exemple, et il sera bientôt meilleur que vous. Il est pauvre et nu? Nourrissez-le, vêtissez-le; vous nourrirez et vous vêtirez Jésus-Christ lui-même.

« Je suis un fou, un utopiste de parler ainsi, n'est-ce pas, Madame? Mais l'Evangile est donc une utopie, Jésus-Christ un rêveur?... La société est bien malade, quand elle compte dans son sein tant d'hommes encore qui traitent ainsi le christianisme. Aveugles, malheur à vous!... Riches, soyez moins riches, et respectez les forces et la dignité du pauvre... Il faut aimer ces frères malheureux, les améliorer par la religion, au moins par des procédés humains et moraux.

«... Après les lettres pastorales de nos évêques, ce n'est plus une question de savoir s'il faut adhérer franchement à la République. En fait, le gouvernement républicain existe, il est constitué. J'ajoute qu'il me paraît le seul possible aujourd'hui. En dehors de cette forme de constitution, je ne vois que des rêves dangereux... Si le clergé continue à former un corps politique, à lever un drapeau, il s'aliénera de nouveau les cœurs qui s'offrent à lui de toutes parts. »

On sait trop comment cette dernière prophétie s'est réalisée. Mais quand les historiens de l'avenir étudieront les origines et le développement du mouvement sûr et puissant où Léon XIII conduit notre chère démocratie chrétienne, ils ne pourront manquer d'arrêter un regard d'admiration émue sur les nobles aspirations du clergé de 1848, un regard aussi de regret et de profonde tristesse sur l'effacement volontaire, sur l'éclipse qui a suivi, sur le fatal aveuglement qui pendant tant d'années a enlisé une portion illustre de l'Eglise de France dans les voies toujours inféconds de la complaisance politique d'abord, d'une opposition systématique et rétrograde ensuite.

II. — C'est presque entièrement à la période du Second Empire (p. 135-410) qu'est consacrée la deuxième série des *Causeries historiques* de M. Biré. Avec Mgr Meignan, nous entendions la voix tout apostolique d'un doux et d'un pacifique. M. Biré formule, lui, le verdict de l'histoire; et, sous la plume d'un historien aussi consciencieux, aussi aigu, aussi pénétrant, aussi habile à mettre à nu les ressorts des choses, aussi ennemi des mesquines conceptions d'une diplomatie à courte vue, aussi épris de justice et de dignité, ce verdict ne peut être que sévère, quand il s'agit du gouvernement d'un Napoléon III.

Les *Dernières Causeries* du même auteur nous parlent de *Bossuet historien du protestantisme*, de la *Folie de J.-J. Rousseau*, de cette folie soupçonnée depuis longtemps et méthodiquement étudiée enfin par un médecin allemand, du *Théâtre sous la Révolution*, de divers épisodes du romantisme, de Berryer (p. 291-363), de Victor Fournel, de cette exquise Zénaïde Fleuriot, un des noms les plus sympathiques et les plus glorieux certainement des lettres chrétiennes en ce siècle, — de l'armée à l'académie, — de souvenirs de Bretagne et de voyages, etc. M. Biré est vraiment l'homme qui sait tout de ce siècle. On sait avec quel talent et quel charme sa prodigieuse érudition renouvelle tous les sujets qu'il touche. Ces chapitres sont écrits tous à propos de travaux considérables; mais chaque fois, il semble qu'il en sache plus long, sur le sujet en question, que l'auteur lui-même qu'il nous présente. Ses neuf volumes de *Causeries* sont vraiment l'Encyclopédie, tenue sans cesse à jour, de l'érudition contemporaine, dont elles nous donnent la fleur et tous les fruits durables.

Introduction aux études historiques, par Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos, professeurs à la Sorbonne. — Un vol. in-16 de XVIII-308 p., 3 fr. 50. — Paris, Hachette.

Ceci est un livre où deux professeurs de Sorbonne se proposent de montrer aux novices comment se fait l'histoire. C'est un « essai sur la méthode des sciences historiques. » En voici les grandes lignes.

Dès le début, nos auteurs constatent que le travail historique se partage entre deux catégories d'ouvriers : les érudits et les historiens proprement dits.

Voici la part des érudits. Les matériaux de la science historique sont les faits. Or les faits ne sont pas connus directement, mais au moyen de documents où en est conservée la trace. Ces documents, il faut d'abord les recueillir : un premier chapitre nous dit où l'on doit les chercher et comment on les découvre. Puis il faut se demander s'ils se présentent tels qu'ils ont été produits, savoir « comment ils ont été fabriqués, les replacer au besoin dans leur teneur originelle », en déterminer la provenance et enfin les classer méthodiquement : c'est l'œuvre de la *critique externe*. — Ici s'arrête le rôle de l'érudition : la *critique interne*, d'après nos deux auteurs, rentre déjà dans les attributions de l'histoire.

Quelle sera donc la tâche de l'historien? Elle peut se ramener à deux points : établir la valeur intrinsèque des documents, et, à l'aide des faits qu'il en tire, construire l'histoire.

Mis en présence des documents, l'historien doit s'acquitter d'un premier devoir, qui est de les analyser et de déterminer la pensée réelle de l'auteur : c'est la *critique d'interprétation*.

Cette analyse aboutit à un double résultat. D'abord elle donne les conceptions propres des auteurs de documents : et ces conceptions, quelle qu'en soit la valeur objective, sont évidemment « des faits psychologiques certains. » — Elle nous donne ensuite les affirmations de ces mêmes auteurs, lesquelles ne sont pas nécessairement conformes à la réalité. Aussi faut-il les passer au crible de la critique, les classer suivant leur degré de probabilité, sans préjuger jamais leur certitude absolue.

Reste à extraire les faits de ces conceptions comme de ces affirmations. — Pour les conceptions, la tâche est facile : elles-mêmes sont des faits psychologiques certains. De plus, tout imaginaires qu'elles puissent être, elles sont faites d'éléments empruntés à la réalité : ainsi l'Enfer du VI^e^ chant de l'Enéide est, dans ses grandes lignes, construit sur le modèle d'une maison romaine. — Quant aux affirmations, le devoir de l'historien est de les traiter comme des « observations médiocrement faites. » Or « toute science se constitue en rapprochant plusieurs observations : les faits scientifiques sont les points sur lesquels concordent plusieurs observations différentes. » Appliqué à l'histoire, ce principe conduit naturellement à comparer les affirmations pour en dégager la portion concordante : c'est cette portion qui seule sera tenue pour certaine, à la condition encore qu'elle pourra être mise d'accord avec les faits déjà établis.

Faut-il poursuivre cette sèche analyse d'un livre dont le titre nous avait alléchés? Quelques extraits nous en feront connaître l'esprit, et cela nous dispensera d'aller plus loin.

Nos deux auteurs n'ont pas voulu « enrichir d'un numéro la littérature si abondante de ce que l'on appelle ordinairement la *Philosophie de l'histoire*... A tort ou à raison (à tort sans doute), la Philosophie de l'histoire, n'ayant pas été cultivée seulement par des hommes bien informés, prudents, d'intelligence vigoureuse et saine, est déconsidérée. Que ceux qui la redoutent, — comme ceux, d'ailleurs, qui s'y intéressent, — soient avertis : il n'en sera pas question ici. » — Promesse peu tenue : car il en est question tout de même, à plusieurs reprises, — toujours, il est vrai, pour la déconsidérer encore plus.

Nos deux auteurs déclarent encore que l'historien, pas plus que le chimiste, n'a à rechercher la cause première ou les causes finales, et ils concluent superbement : « En fait, on ne s'arrête plus guère aujourd'hui à discuter sous sa forme théologique la théorie de la Providence dans l'histoire. »

Et ils ne font même pas grâce aux défenseurs de la théorie du caractère rationnel de l'histoire, qui voudraient que tout fait historique fût en même temps rationnel, c'est-à-dire conforme à un plan d'ensemble intelligible, et ils y trouvent « *sous un déguisement laïque* la vieille théorie des causes finales qui suppose une Providence. » Ce serait un *a priori* consolant, veulent-ils bien avouer, mais non scientifique.

Ils ne reconnaissent à l'histoire aucun rôle moral : son principal mérite est « d'être un instrument de culture *intellectuelle*... C'est une illusion surannée que de demander à l'histoire des enseignements immédiatement profitables aux individus et aux peuples... On ne demande plus guère à l'histoire des leçons de morale ni de beaux exemples de conduite. On comprend que pour tous ces objets la légende serait préférable à l'histoire. » *Historia magistra vitæ.*

Ni métaphysique ni religion : l'histoire est une science d'observation. « La méthode historique indirecte ne vaut jamais les méthodes directes des sciences d'observation. Si ces résultats sont en désaccord avec les leurs, c'est elle qui doit céder. Les observations contenues dans les documents historiques ne valent jamais celles des savants contemporains. » Pas de surnaturel donc ; les miracles sont impossibles ; donc les récits qui les mentionnent doivent être écartés. « La notion même de miracle est métaphysique : elle suppose une conception d'ensemble du monde qui dépasse les limites de l'observation. » « La croyance générale au merveilleux a rempli de faits miraculeux les documents de presque tous les peuples. Historiquement le diable est beaucoup plus solidement prouvé que Pisistrate : nous n'avons pas un seul mot d'un contemporain qui dise avoir vu Pisistrate ; des milliers de *témoins oculaires* déclarent avoir vu le diable, il y a peu de faits historiques établis sur un pareil nombre de témoignages indépendants. Pourtant nous n'hésitons plus à rejeter le diable et à admettre Pisistrate. C'est que l'existence du diable serait inconciliable avec les lois de toutes les sciences constituées. » (p. 177-178).

Et voilà comment parlent les maîtres chargés « d'avertir les étudiants nouveaux de la Sorbonne de ce que les études historiques sont et doivent être. »

Et c'est sans doute aussi une science d'observation, et d'observation très contemporaine, qui l'autre jour, à propos de la question de l'enseignement, amenait M. Seignobos à déclarer qu' « il n'est que juste que les diplômes de l'Etat soient délivrés aux seuls élèves de l'Etat. »

Heureusement d'autres voix se font entendre à notre jeunesse ; et nous aimons à terminer sur les nobles paroles qui suivent, extraites d'un récent volume de mélanges (*Nouveaux Essais d'histoire et de critique*, par Albert Sorel, de l'Académie française, 1 vol. in-18, Plon) :

« Si nous mesurons l'histoire à notre mesure, c'est-à-dire aux proportions et aux incidents d'une vie humaine, le moral y paraît peu ou n'y paraît pas. Si nous nous élevons à la mesure de l'histoire qui est celle de la vie d'un peuple, la suite des affaires se dessine ; les événements dégagent leurs rapports ; l'importance des hommes diminue ; la valeur des idées grandit ; les petits détails, toujours incertains, s'effacent ; les grands faits permanents, seuls sûrs et évidents, se découvrent, et l'on apprécie chaque homme et chaque événement par ses relations avec l'ensemble. On voit alors que dans cette suite rien n'est vain et sans conséquence : tout porte ses effets et rien ne vaut que par ses effets. Un bien et un mal se manifestent : on reconnait des récompenses et des châtiments. L'historien le déclare, le prouve et en tire la leçon : en cela, il fait œuvre de moraliste. Il ne s'attache pas à la figure passagère des hommes. Il considère les peuples qui subsistent, se survivant sans cesse à eux-mêmes, seul objet réel de la science des sociétés humaines. Dans ces sociétés, la succession des ancêtres ne reste jamais en déshérence. Les descendants ne sont pas libres de l'accepter ou de la refuser. Ils la subissent. Toute erreur se paye, tout excès se compense, tout crime s'expie. Les annales des nations sont les comptes séculaires d'une rançon.

«... On a dit que c'était là une morale de convention, et une morale parfaitement inutile ; car, si les historiens rendent des arrêts, personne ne s'y soumet. Si l'on prétend ruiner ainsi la morale de l'histoire, on peut ruiner de même toute morale. En effet, quelle morale a jamais empêché les hommes de commettre des fautes ou des crimes?... La religion chrétienne place au delà de cette vie la sanction de ses préceptes ; et des philosophes tirent précisément des injustices de ce monde leur argument le plus plausible en faveur d'une vie à venir. L'histoire discerne dans les révolutions des sociétés humaines comme les tâtonnements d'une éter-

nelle Justice, et elle montre dans la survivance des peuples comme une image raccourcie de la survivance des âmes... Elle dit aux peuples : « Vos maîtres et vos chefs passent : vous demeurez. La politique se fait par vous et à cause de vous ; si elle ne se fait pas par vous, elle se fait contre vous ; quels que soient vos prête-noms, c'est vous qui payerez. Mais le passé ne déploie pas que des catastrophes. Le mal qu'un homme a commis, un homme meilleur le corrige ; le détriment qu'une génération a causé, une génération plus attentive et plus dévouée le répare. L'avenir demeure aux hommes de bonne volonté. Les peuples n'ont jamais paru plus grands que dans leurs épreuves et dans leurs relèvements. »

Tableau de la France en 1614. *La France et la royauté avant Richelieu*, par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française. — Un vol. in-12 de 410 p., 4 fr. — Paris, Didot.

Ce volume n'est qu'une nouvelle édition d'une partie importante de l'*Histoire du cardinal de Richelieu*, qui a ouvert à l'auteur les portes de l'Académie française. On a voulu atteindre, sous un format commode et de prix accessible, la classe de lecteurs qu'arrête la gravité du format in-8.

La vie des provinces et de la capitale, le jeu des institutions, le poids des traditions, la marche générale des affaires publiques, l'évolution intellectuelle et morale des diverses classes de la société : tel est le sujet de ce livre qui, par lui-même et indépendamment de sa place dans la grande *Histoire*, forme un tout, le tableau de la France à une époque décisive.

1614, c'est la date des derniers Etats-Généraux qui furent tenus avant 1789 ; c'est la date aussi de la première apparition de Richelieu sur la scène du monde. C'est le moment où, au sortir de ce terrible XVIe siècle qui avait tout bouleversé, commence à se dessiner la physionomie de la France qui sera celle de nos deux derniers siècles de royauté.

Cette royauté, ce sera l'absolutisme, dont les excès auront pour châtiment la réaction de 1789. Et comme le protestantisme a paru trop radical pour se soustraire à l'autorité du pape, on recourra au gallicanisme. L'absolutisme étayé de gallicanisme a trouvé sa première formule officielle dans le premier article des cahiers du Tiers de 1614.

On dit souvent, et c'est vrai, que les Etats de 1614 ont donné le spectacle de vulgaires compétitions, de mesquines jalousies, sans rien fonder de durable. Non, ils n'ont rien fondé, rien réformé ; mais, n'eussent-ils laissé que ce premier article du Tiers, ils mériteraient de faire date dans notre histoire. En voici la teneur :

« Pour arrêter le cours de la pernicieuse doctrine qui s'introduit depuis plusieurs années contre les rois et les puissances souveraines établies de Dieu, par des esprits séditieux qui ne tendent à rien moins qu'à les troubler et subvertir, le Roi sera supplié de faire arrêter en l'assemblée de ses Etats, pour loi fondamentale du royaume et qui soit inviolable et notoire à tous, que, comme il est reconnu souverain en son Etat, ne tenant sa couronne que de Dieu seul, il n'y a puissance en terre, quelle qu'elle soit, spirituelle ou temporelle, qui ait aucun droit sur son royaume, pour en priver les personnes sacrées de nos rois, ni dispenser ou absoudre leurs sujets de la fidélité et obéissance qu'ils lui doivent pour quelque cause et prétexte que ce soit ; que tous les sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, tiendront cette loi pour sainte et vénérable, comme conforme à la parole de Dieu, sans distinction équivoque ou limitation quelconque ; laquelle sera jurée et signée par tous les députés des Etats et dorénavant par tous les officiers et bénéficiers du royaume, avant que d'entrer en possession de leurs bénéfices et d'être reçus en leurs offices ; tous précepteurs, régens, docteurs et prédicateurs tenus de l'enseigner au public ; que l'opinion contraire, qu'il soit loisible de tuer ou déposer nos rois, s'élever et rebeller contre eux, secouer le joug de leur obéissance, pour quelque occasion que ce soit, est impie, détestable, contre vérité et contre l'établissement de l'Etat de la France qui ne dépend que de Dieu. »

C'était la définition même et le programme de la monarchie de Richelieu et de Louis XIV. Le clergé combattit l'article, représentant que, pour cette doctrine de l'autorité des deux pouvoirs, mieux valait s'en remettre au clergé lui-même qui ferait en sorte que tous les Français restassent unis dans une même ardeur pour le service, le salut et la vie du roi. La Noblesse, elle aussi, rejeta l'article comme entaché d'un royalisme excessif. Et le Gouvernement ne l'accepta pas non plus (est-ce de cette époque que date l'expression : *plus royaliste que le roi?*). En sorte que l'article du Tiers de 1614 ne devint pas la charte officiellement reconnue et publique de la monarchie ; mais il n'en exprime pas moins exactement les principes dont s'est trop inspirée la royauté de Louis XIV et de Louis XV.

Le *Tableau* de M. Hanotaux est une de nos plus éloquentes pages d'histoire. Inutile d'ajouter que les chapitres relatifs aux questions religieuses appelleraient des réserves ; mais encore faut-il noter que M. Hanotaux se place au point de vue des contemporains de Henri IV et de Richelieu, et que ses vues ne sont pas en somme plus dangereuses que celles des modernes héritiers du gallicanisme, d'un gallicanisme plus hypocrite et cauteleux, qui prodigue les génuflexions au pape et mine son autorité spirituelle.

Histoire de l'Europe, 1270-1610, par J. Bernard, agrégé de l'Université. — Un vol. in-12 de 446 p., reliure anglaise, 4 fr. 50. — Lyon, Vitte.

Exercices de rédaction, d'invention et de récitation, à l'usage des écoles et pensionnats de jeunes filles. Cours élémentaire. — Un vol. in-12 de 102 p., 0 fr. 50. — Paris, Hatier.

Petit Manuel d'Agriculture élémentaire à l'usage des écoles rurales de filles de la région du Sud-Est, par une Société d'agriculture. — In-12 de 64 p., 0 fr. 30. — Lyon, Vitte.

I. — Nos lecteurs n'ont plus à faire connaissance avec le Cours d'histoire de M. Bernard. Nous leur avons signalé les deux volumes précédemment parus ; et le nouveau est digne de ses aînés. La période qu'il embrasse est une des plus confuses de l'histoire : c'est la fin du moyen âge et la naissance de l'Europe moderne. A travers toutes les complications et compétitions qui mirent alors aux prises tant d'intérêts divers, politiques et religieux, on chercherait vainement un guide plus sûr, plus clair, plus méthodique, plus intéressant aussi : exposition vivante, lumière admirablement distribuée sur tous les plis et replis de l'histoire, manchettes multipliées qui permettent d'embrasser du premier coup d'œil tout l'ensemble d'une affaire, typographie parfaite : autant de qualités qui recommandent ce manuel, non pas seulement aux élèves de nos maisons libres devant qui il a été professé d'abord, mais aussi à nos confrères qui, avant d'étudier une question par le menu, ont besoin de s'en remémorer les grandes lignes, de s'en former une vue d'ensemble.

Et pour les gens du monde, ce serait certainement une lecture des plus attachantes et des plus instructives. Voyez, par exemple, ce début de l'exposé de la querelle des indulgences au temps de Luther : « L'efficacité des indulgences est une des plus belles croyances de l'Eglise romaine. Elle enseigne, en effet, que tous les membres de l'Eglise sont en si parfaite union que ceux qui sont encore de ce monde peuvent et doivent bénéficier des bonnes œuvres des morts qui jouissent de l'autre vie. Ces œuvres forment donc comme un trésor dont l'Eglise peut user largement en faveur des pécheurs... » Puis, les abus : « Il est vrai que l'archevêque de Mayence et les dominicains qui furent chargés de prêcher et d'accorder les indulgences en Allemagne le firent sans respect pour une si noble pratique. Afin d'aller plus vite en besogne, ils préparèrent des imprimés avec la formule des indulgences ; et au lieu de distribuer eux-mêmes ces imprimés et de percevoir les aumônes dans les églises, ils chargèrent de cette mission la banque Fugger, d'Augsbourg, qui s'en acquitta en véritable maison de commerce. »

A propos du grand schisme d'Occident : « La *protestation unanime* [1] des cardinaux contre la validité de

[1] Nous n'examinons pas la valeur de cette protestation ni celle des actes qui l'ont suivie et qui ont consommé la scission.

l'élection d'Urbain VI avait été si catégorique que la plus grande partie de la chrétienté, la France, l'Espagne, Naples, la Savoie, la Lorraine et l'Ecosse, des saints eux-mêmes, comme saint Vincent Ferrier, ne firent aucune difficulté de reconnaitre le pape d'Avignon comme le véritable chef de l'Eglise. » Voilà, indiqué d'un mot, le grand argument de saint Vincent Ferrier lui-même contre le pape de Rome : « L'élection du pape, disait le saint, n'est valide que si elle est libre ; ceux-là seuls qui l'ont faite peuvent nous dire si elle a été libre : or ils affirment *tous* qu'elle ne l'a pas été : nous ne pouvons pas aller contre leur témoignage ».

Et ces lignes sur Philippe II : « A qui juge Philippe II sans haine ni sympathie intéressée, il parait qu'il fut simplement un prince de sang espagnol, un castillan dans toute la force du mot, et qu'il a été le type le plus accompli du souverain national, avec tous les défauts et toutes les vertus de son peuple portés à un haut degré. — Dans un peuple si fier, que ses paysans les plus pauvres croyaient sincèrement à leur noblesse, il fut le plus fier et le plus orgueilleux des rois. — Dans une nation de croisés, où l'horreur des Juifs, des Maures et des dissidents en général était une passion vraiment nationale, il fut sincèrement attaché à la foi catholique et entièrement intolérant. — Né en Castille, élevé par des Castillans, il se montra naturellement dédaigneux des Italiens, des Allemands, des Flamands, de tous ses sujets extérieurs à la péninsule. Etc... »

Il ne reste plus qu'un volume à publier, et le *Cours* de M. Bernard sera complet. Ce sera, sans conteste, le meilleur de nos Cours d'histoire, modèle de concision et de clarté, de vigueur et d'éclat solide dans le style, d'ampleur dans les vues générales et de mesure dans le choix des détails, d'esprit chrétien surtout, répandu avec un art exquis à travers toutes les pages et sous une forme toujours pleine de tact, s'offrant au lecteur comme l'esprit même de l'histoire, l'esprit qui plane sur les événements et seul leur donne une signification acceptable et réconfortante. M. Bernard est ami et disciple de M. Goyau ; et ce seul nom suffit.

II. — Les *Exercices de rédaction* sont un petit livre charmant. Il mérite une mention honorable ici, parce qu'il est, lui aussi, délibérément chrétien. Il s'adresse aux tout petits, c'est-à-dire aux toutes petites, et l'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour leur embaumer l'âme des pensées chrétiennes et du culte des vertus chrétiennes : la prière, Dieu, l'amour de la sainte Vierge, la charité, la bonté, l'amour du travail, etc. Presque à chaque page, une histoire en images.

III. — Le *Petit Manuel d'agriculture* est une mine de conseils à l'usage de nos futures ménagères et fermières, de conseils toujours donnés sur un mode aimable et engageant. Et nos petites filles ont besoin qu'on leur apprenne à aimer les soins du ménage et de la culture. — L'opuscule est dédié aux écoles de la vallée du Rhône, à raison de quelques paragraphes qui visent plus particulièrement ces régions (par exemple, sur les vers à soie). Mais l'ensemble ira également bien à toutes les ménagères de notre France. Et il intéressera même leurs maris.

Annuaire de l'enseignement libre pour 1898. — Un vol. in-18 de 624 p., 6 fr. — Paris, Rondelet.

Quatre parties : *Documents administratifs ; — Enseignement primaire ; — Enseignement secondaire ; — Enseignement supérieur* (grands séminaires). — En appendice, *Œuvres de persévérance chrétienne*, par diocèses.

Ce petit volume est un chef-d'œuvre de typographie. Jamais nomenclature ne fut de lecture plus facile. Et l'on est tout fier aussi de parcourir ces pages, fier de tout ce que nous avons fait ; et malgré toutes les menaces, on espère en l'avenir.

Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation, par l'abbé Dementhon, directeur au grand séminaire de Brou. — Troisième édition, 2 vol. in-12 de 492 et 324 p. — Paris, J. Briguet. — Prix : 5 fr.

Dès sa première édition, le *Directoire* a été signalé partout comme le meilleur ouvrage à consulter pour tout ce qui regarde l'enseignement religieux à ses divers degrés. Le grand mal de nos maisons d'éducation, c'est l'insuffisance de l'instruction religieuse. M. Dementhon a eu le courage de le dire et, ce qui vaut mieux, la grâce de se faire entendre. Mais l'on se fait toujours entendre quand on parle sur ce ton ardemment apostolique et sacerdotal.

La nouvelle édition est en deux volumes, qui se vendent séparément. Le premier traite de l'organisation et de la méthode de l'enseignement religieux ; il s'est enrichi de judicieuses dissertations sur diverses questions récemment soulevées : opportunité de l'étude de la Bible et des questions sociales dans les maisons d'enseignement secondaire, règles de critique à suivre dans un cours de religion, avantages ou dangers de telle méthode nouvelle d'apologétique, etc. — Le tome II traite des qualités du professeur et termine sur un appendice bibliographique qui rendra de grands services : c'est un projet de catalogue de bibliothèque ecclésiastique. Projet que chacun évidemment pourra remanier suivant ses goûts et ses besoins. Pour notre part, nous y regrettons certaines omissions, et nous en aurions retranché certaines inutilités. Mais dans l'ensemble, ce catalogue est bon et judicieux.

Les grands jours du collège, par l'abbé Tissier, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres. — In-18 jésus de 417 pages, 3 fr. 50. — Paris, Retaux.

Les *Grands jours du collège* sont un recueil de discours prononcés dans une chapelle de collège chrétien à certains jours qui semblent en effet plus grands ou du moins plus solennels que les autres. Ce sont surtout discours de circonstances, pour jours de rentrée, pour confréries, pour réunions d'anciens élèves, pour première communion, pour première messe, pour jours de deuil, pour quelques-unes des fêtes de l'Eglise, Noël, saint Joseph, le carême, saint Vincent de Paul, etc. Ces discours sont de style fort soigné, avec de belles envolées, pleines de souffle et d'élan. Pour les « grands jours, » on les lira avec profit ; mais on fera sagement de ne pas trop multiplier ces jours-là. Notre jeunesse a besoin, pour sa nourriture ordinaire, d'instructions plus substantielles et plus pleines.

Le Bienheureux Pierre Chanel. Tragédie en cinq actes, par P.-A. Giraudet. — In-16 de 112 p. — Lille, Desclée, 1898.

Aujourd'hui, on cherche un peu partout des sujets nouveaux de tragédie ou de comédie pour la jeunesse catholique des écoles et des œuvres. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir puisé dans le martyrologe contemporain un sujet aussi palpitant d'intérêt. Tout en captivant l'attention, il fait pénétrer dans les âmes l'admiration pour ces missionnaires qui quittent tout pour sauver leurs frères au péril de leur vie. D'où que viennent les exemples de dévouement, ils font du bien et suscitent des imitateurs.

Disons que les vers sont d'une bonne facture et ne sentent nullement le remplissage.

Manuel d'instruction religieuse *à l'usage des catéchistes, des familles, des communautés et des maisons d'éducation*, par le chanoine A. Bouloumoy, curé de Notre-Dame, à Valence. — Un vol. in-12 de XXXIV-643 pages, 2 fr. 50. — Valence, Vercelin et Gauthier.

Le bon catéchiste. *Conseils et moyens pour bien faire le catéchisme aux enfants, par un ami des enfants.* — Un vol. in-18 jésus de 275 pages, 1 fr. 25, franco 1 fr. 50 — Abbeville, Paillart.

Annales de la première communion et de la persévérance. Quinzième année. — Un vol. in-8 de 528 pages, 5 fr. — Paris, Haton.

Le curé de campagne à ses paroissiens sur l'Evangile du dimanche, par le P. Anselme de Fontana, capucin. Traduit de l'italien. — Un vol. in-8 de 552 pages. — Paris, Téqui.

Manuel de la vie et de la piété chrétiennes, par M. le curé de Saint-Sulpice. — In-18 de 248 p., 1 fr. 40. — Paris, Lecoffre.

I. — C'est toujours d'un air un peu maussade que l'on ouvre un nouveau catéchisme, avec une vague envie de ne lui donner qu'un coup d'œil superficiel. M. Bouloumoy, sur ce point, n'a pas échappé au sort commun de ses congénères; mais l'on voudra bien nous croire quand nous dirons que, par un mérite rare, il nous a pris et retenus jusqu'au bout. Ce catéchisme est intéressant; il est captivant même, et l'on ne se douterait pas que, sous un si mince volume, il fût possible de réunir tant de choses, et des choses si pratiques. Peu d'explications abstraites : mais une manière de dire toujours très imagée et pleine de sève puisée dans l'histoire, dans les cérémonies de l'Eglise, dans la liturgie, et surtout dans la Bible et son incomparable mine de récits et de comparaisons. — A noter le bon marché extrême de ce volume, qui se présente à nous avec une typographie des plus soignées.

II. — Le *Bon Catéchiste* n'est pas un cours de catéchisme; c'est, comme l'indique le sous-titre, une poignée de conseils à l'usage des catéchistes, et de conseils toujours pratiques, jetés sans apprêt, tels qu'ils se sont offerts à la mémoire de l'auteur, qui est manifestement un homme de précieuse expérience. Quelques modèles de développements, — ou plutôt non, car l'auteur n'a pas un seul instant songé à nous rédiger des modèles, et c'est pourquoi il y a si bien réussi, — quelques remarques donc, quelques notes développées sur les principaux thèmes de l'enseignement catéchistique. De bonnes directions pieuses aussi pour chaque semaine, intéressant les enfants au développement du cycle liturgique, aux fêtes de l'année, aux dévotions mensuelles en usage dans l'Eglise. Le cycle liturgique des fêtes est une théologie vivante, une théologie en marche; il faut habituer les enfants à la parcourir avec joie pendant leurs années de catéchisme, à la parcourir non seulement dans ses grandes lignes, mais dans tout le détail de son cours si varié et si pittoresque. Quelle richesse dans le calendrier! quelle source toujours jaillissante et bruissante d'anecdotes, de légendes, de traits curieux! et comme il est facile, en suivant le calendrier, de faire aux enfants tout un cours d'histoire de l'Eglise, de leur donner sur les bienfaits de l'Eglise, sur les reproches dont elle est l'objet, une foule de notions concrètes qu'ils retiendront à merveille et qui dans la suite mettront leur sens chrétien à l'abri de bien des attaques!

III. — Les *Annales* viennent d'achever leur quinzième année. Elles sont bien connues de tous ceux qui s'occupent des œuvres de première communion. On trouvera, dans ce tome XV, comme dans tous ses devanciers, retraites de première communion et de confirmation, cantiques (avec accompagnement), fleurs de la vie des saints, fleurs de l'histoire de l'Eglise, corbeilles d'histoires, drames et dialogues, etc. A signaler, en particulier, de charmants récits d'excursions de vacances (par un prêtre du Prado de Lyon).

IV. — Instruisons nos enfants, instruisons nos paroissiens. Les homélies du P. de Fontana nous arrivent traduites sur la 7e édition italienne; c'est en dire le succès, dû à toutes sortes de qualités, entre lesquelles nous relèverons la brièveté, l'onction, la simplicité, et cette familiarité qui donne tant de charme à la prédication italienne, qui se prête aux mouvements les plus variés et les plus pressants, et qui n'est d'ailleurs qu'un reflet de l'Evangile.

V. — Le petit *Manuel* de M. le curé de Saint-Sulpice est, lui aussi, à sa façon, un ouvrage d'instruction religieuse, c'est-à-dire un Memento très concis des notions catéchistiques les plus nécessaires dans la pratique de la vie chrétienne : prières quotidiennes, réception des sacrements, devoirs de tout chrétien. — Une remarque pour montrer combien il est difficile, même aux livres les mieux soignés, de briser avec la routine : il y a longues années que Léon XIII a prescrit d'ajouter, dans les Litanies de Lorette, le mot *originali* à l'invocation *Regina sine labe concepta;* et ce mot, qui pourtant n'est pas sans importance dogmatique, manque encore dans notre *Manuel!*

Guide indicateur des sanctuaires et lieux historiques de la Terre Sainte, par le frère Liévin de Hammes, franciscain résidant à Jérusalem. — Quatrième édition, 3 vol. in-12. — Jérusalem, imprimerie des PP. Franciscains.

Cette nouvelle édition a été revue par le regretté Frère Liévin, qui y a apporté, avant de mourir, son dernier complément de perfection. Il a ajouté aux éditions précédentes plusieurs cartes et plans nouveaux, notamment le tracé des chemins de fer de Jaffa à Jérusalem et de Beyrouth à Damas, ainsi que le lac de Génésareth, avec ses profondeurs.

On sait d'ailleurs la valeur pratique de ce *Guide*, fruit de cinquante ans de travaux, de voyages, d'expérience. C'est un Bædeker catholique pour la Palestine. Le premier volume décrit surtout Jésusalem et les environs; le second Bethléem, les pays avoisinants et la mer Morte; le troisième Nazareth et tout le Nord, puis la Syrie, jusqu'à Beyrouth et Damas. C'est complet comme détails et plein d'avis précieux, de recommandations autorisées, pour le voyage en Palestine. On y trouve la valeur comparée des monnaies, les noms des guides honnêtes, la formule des contrats à passer avec les drogmans, la manière de composer sa malle et jusqu'aux mots arabes usuels. Ceci est le côté pratique et terre à terre, mais le Frère Liévin a voulu composer autre chose qu'un guide notant les meilleures hôtelleries et le prix des contrats; il a revêtu son ouvrage d'une science sans apparat, mais sûre : « On a beaucoup écrit depuis dix ans sur les Lieux Saints, dit-il dans sa préface, on a même beaucoup fouillé; mais ni les écrits ni les fouilles n'ont donné un démenti à mes assertions précédentes. Aucun pèlerin ne m'en voudra de rester ce que je suis : un ami respectueux des traditions les plus saines et les mieux établies. »

Son livre ne dispense point d'étudier préalablement l'histoire du peuple de Dieu, de Notre-Seigneur et des apôtres, il le déclare lui-même, mais en vous transportant aux divers lieux chers à la foi, il vous met sous les yeux les textes mêmes de l'Ecriture. Nous voici par exemple à Bethsaïda, patrie de Pierre, André, Philippe, Jacques et Jean, il nous fait lire dans saint Jean la vocation de ces apôtres; à Capharnaum, les divers textes sacrés qui signalent la présence et les miracles du Sauveur dans cette ville. C'est le *vade mecum* indispensable à tout pèlerin, le *memento* après le voyage, et même une source de précieux renseignements pour ceux qui étudient l'Ecriture Sainte.

La crypte du Credo, par le R. P. Léon Cré, des Pères Blancs. — In 8o de 64 pages. — Paris, au Bureau des Œuvres d'Orient, rue du Regard, 20.

Brochure curieuse autant que sérieuse. Le titre, pour ceux qui ne sont point initiés à la topographie des environs de Jérusalem, semblerait indiquer une étude sur quelque crypte où les apôtres auraient composé le *Credo*, un mémoire — à l'usage de ceux qui croient à la rédaction d'un symbole par les apôtres à Jérusalem avant leur séparation — destiné à éclaircir l'incertitude qui plane sur le lieu particulier de sa composition, le cénacle dans l'intérieur de la ville ou la montagne des Oliviers.

Mais tel n'est point le but de l'auteur, et voici la question à laquelle il répond : la grotte, appelée *Crypte du Credo*, mise au jour vers 1872 sur le Mont des Oliviers, est-elle un sanctuaire apocryphe ou authentique? Oui, dit le P. Cré, c'est un sanctuaire bien authentique.

En lisant les Evangiles (Luc, xxi, 37), on voit que Notre-Seigneur, après avoir enseigné dans le temple pendant la journée, bivouaquait pendant les nuits sur le Mont des Oliviers, τὰς δὲ νύκτας ηὐλίζετο, et les premières traditions chrétiennes affirment qu'il y mangeait avec ses apôtres sous un long abri rocheux en forme de grotte. D'autre part, on peut fort bien placer à ce même endroit le repas d'adieu du Sauveur à ses onze apôtres

tout avant l'Ascension, rapporté au verset 4 du premier chapitre des Actes. C'est incontestablement en souvenir de ces faits que sainte Hélène érigea en cet endroit une basilique de premier ordre. Détruite par les siècles, on en a retrouvé les deux extrémités, marquées par le *Pater* et la crypte du *Credo*.

Le P. Léon Cré habite sur les lieux, puisqu'il est professeur au grand séminaire grec-catholique de Sainte-Anne, à Jérusalem. Il donne à l'appui de son opinion des témoignages historiques qui nous ont paru très forts. Nous ne demandons pas mieux que de partager son avis, et nous espérons aller dans quelques mois lui demander de vouloir bien guider nos pas lui-même durant notre pèlerinage à son vénérable sanctuaire.

La Provence et ses voies nouvelles, par M. Cauvière. — Desclée, de Brouwer et Cie. — Lille, 1898. — In-8o de 250 p. — Prix : 2 francs.

Voulez-vous apprendre à connaître la Provence ? Suivez M. Cauvière de Saint-Raphaël à Hyères, de Marseille à Grasse, sur la Côte d'azur, de Digne à Nice, de Grenoble au Mont Genèvre. Ce sont des impressions personnelles de voyage, agrémentées de la description des sites les plus beaux au milieu de cette belle nature. Vingt-cinq phototypies disséminées dans le cours du récit nous permettent de juger par les yeux et donnent l'illusion de la réalité.

M. Cauvière ne craint pas la note chrétienne, témoin ce passage : « Je salue la croix du grand chemin qui se dresse en avant du village. Honneur aux populations qui savent garder le symbole de leur foi au seuil des villes ! Les anciens y mettaient les statues des grands hommes : nous rougissons trop souvent, en France, d'y faire une place à Dieu. » P. 17.

Voix célestes, par le P. Jean Chrysostome, de Saint-Etienne de Fursac, capucin. — Un vol. in-12, chez H. Oudin, Paris, 10, rue de Mézières.

Ouvrez-moi ce beau recueil de poésies, lisez, puis laissez reposer le livre, vous le reprendrez bientôt. C'est une poésie suave et pieuse, les vers sont de bonne facture, de l'ancien rythme lamartinien, sévère et doux, et comme les sujets sont variés ! *Chants séraphiques, — chants patriotiques, — chants des berceaux, — chants d'amitié et de reconnaissance, — chants de vertu et de sainteté.* Et chacun garde bien sa note tendre, élevée ou puissante.

L'Ordre de Saint-François est né dans la poésie. Qu'on se rappelle plutôt les poèmes délicieux, les chants enflammés du séraphin d'Assise à son « frère le Soleil » ou à « Madame la Pauvreté. » Les vers du P. Chrysostome sont comme un écho de ces chants d'amour.

C'est à Dieu d'abord qu'il s'adresse :

Que tout, depuis la mousse à l'ombrage cachée,
Depuis la grappe d'or à la vigne attachée,
Jusqu'au palmier sublime et jusqu'au séraphin,
Que tout ce qui fleurit, que tout ce qui respire,
Que toute voix qui chante et tout cœur qui soupire,
Bénisse l'Eternel dans un hymne sans fin.

C'est bien la strophe lamartinienne pleine et inspirée.

Non, non, je ne veux autre chose
Que te chanter et te bénir.
Mon cœur sur sa foi se repose ;
C'est assez pour qui doit mourir.

Cependant il chante autre chose, mais tout le ramène à Dieu. Il chante Jésus dans une traduction admirable du *Jesu dulcis*. Le P. Clair s'est plus attaché au sens littéral, il a calqué son vers français sur le vers latin, mais le P. Chrysostome, en s'accordant plus de liberté, s'est donné plus d'élan. Il chante la France de Jeanne d'Arc et du Sacré Cœur :

On verra refleurir sur ton sol, ô ma France,
Aux rayons du soleil de ce Cœur de Jésus,
La foi, la charité, la divine espérance,
Et l'on dira de nous : C'est un peuple d'élus !

Il chante Vivar et ses doigts coupés parce qu'ils tenaient trop vaillamment la plume :

Doigts coupés, oui, peut-être un jour la sainte Eglise
Vous rendra ses honneurs et voudra que l'on dise :
Ces doigts sont les doigts d'un martyr !
Alors, resplendissants de perles précieuses,
Vous écrirez encore des pages lumineuses
A tous les siècles à venir.

Mais ses prédilections sont pour les berceaux, pour les nouveau-nés à qui il dédie des pièces charmantes. Signalons la plus vigoureuse : *A mon tour de parler*, où il répond d'abord avec indignation aux raisons malheureuses qui masquent ces crimes honteux qui ferment le sein des mères, jettent un voile de tristesse sur les familles et préparent la ruine de la France. Puis il fait parler la raison chrétienne :

Vous étiez huit, ô vous que j'aime,
Frères chéris, aimables sœurs !
Nous serons neuf, comme au ciel même
De ses anges Dieu fit neuf chœurs.

C'est à regret que nous bornons là nos citations. Elles suffiront d'ailleurs à montrer que le P. Jean Chrysostome est un vrai poète, et qu'il y a plaisir et profit à lire son œuvre. Il a composé surtout un sonnet : *Un nid*, qui est un vrai bijou ; il l'a composé avec amour parce que

Ce nid, c'est le couvent que j'aime,
C'est le couvent qui m'a couvé ;
En le trouvant, j'ai tout trouvé.
J'ai trouvé le bonheur suprême
Dont le monde m'avait privé,
Et je me suis trouvé moi-même.

Il termine par ses *Chants de vertu et de sainteté* où il glorifie particulièrement saint François, saint Antoine de Padoue, les saints de l'Ordre séraphique. Qu'est-ce que la sainteté, sinon la poésie ? A notre époque de prose et de tristesse, sachons gré à ceux qui nous élèvent l'âme, qui nous font espérer et prier.

Centenaires sacrés, par Marie André. — 1 vol. in-12 de 160 pages. — Paris, X. Rondelet et Cie, éditeurs.

Mme Marie André a fait une trilogie poétique, — écho, dit-elle, des trois discours prononcés par le P. Monsabré à Clermont, à Paris et à Reims, pendant l'année 1895, — de la merveilleuse épopée française, « dont nos vieilles chroniques résument si fièrement la trame en ce cri de foi : *Gesta Dei per Francos :* » *Reims* ou l'Appel, *Clermont* ou la Réponse, *Domremy* ou le Salut. A Reims, le P. Monsabré a montré que la France non seulement n'est pas morte, mais qu'elle est immortelle. A Clermont, il a redit au pays le vieux cri des Croisés :

Lève-toi, notre unique enseigne,
Lève-toi, notre âme est en feu ;
Nous voulons que le Verbe règne,
Nous le voulons, car Dieu le veut !

Le *Salut* apparaîtra quand à Domremy la France toute entière viendra invoquer sainte Jeanne d'Arc.

L'*Epilogue* adressé au P. Monsabré est d'une haute poésie. L'auteur se compare au petit oiseau qui s'est élevé un jour sur les ailes de l'aigle dans les espaces infinis et qui redescend heureux, ne désirant plus rien puisqu'il a « empli son cœur et ses yeux de lumière. »

L'univers désormais n'a plus rien à m'offrir
Retournons à mon nid, je suis prêt à mourir.

Le cardinal Langénieux a félicité le poète de « ces pages superbes » dédiées à la jeunesse française.

La jeunesse du doyen, par H. Druon. — Un vol. in-12, Paris, Lethielleux. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a un an (1898, p. 249), nous annoncions de M. Druon la très érudite et curieuse *Histoire de l'éducation des princes dans la Maison des Bourbons de France*, couronnée par l'Académie française. *La jeunesse du doyen*, c'est encore de l'histoire, mais bien moins... historique, « l'histoire d'une âme, dit l'auteur, qui a aimé, qui a souffert, et qui a cherché dans les croyances religieuses sa force et sa consolation. » En d'autres temps, on aurait appelé cette « histoire » un

« roman ; » aujourd'hui, l'on ne saurait décemment offrir au public un « roman » qui ne soit l' « histoire » ou le « récit » ou les « confidences » ou le « journal » d'une âme : on ne veut que du « vécu. »

Admettons donc qu'il a vécu, ce vénérable Doyen qui eut la bonne fortune — après une cruelle infortune — de trouver en M. Druon un si aimable historien. Petit-fils d'un paysan lorrain qui avait mérité la bienveillance de son seigneur, le marquis de Serrières, fils du frère de lait du fils de ce M. de Serrières, et son filleul, Paul Verly, demeuré très jeune orphelin de père et de mère, vécut au château de M. de Serrières, veuf et père de deux enfants, Gaston et Lucie, comme un troisième enfant. A l'heure où les sentiments de frère — croyait-il — qu'il avait pour Lucie, et réciproquement, auraient volontiers changé de nom par devant M. le maire et M. le curé, une cousine du marquis, Madame de Ligny, réussit à obtenir pour un de ses jeunes amis, le comte d'Aoul, une main que Lucie laissa prendre parce que son père le désirait, et bien plus encore parce qu'on lui avait dit que son Paul, parti à Paris faire ses études de droit, fréquentait volontiers chez un M. Latour, père d'une demoiselle Ernestine douée des plus aimables qualités. — Vous devinez la fin? Paul entre au séminaire de Saint-Sulpice et est ordonné prêtre ; Lucie devient veuve, après avoir été épouse malheureuse ; elle est minée par la consomption, et Paul, nommé curé du village, vient en tout bien tout honneur passer auprès d'elle ses dernières soirées. « Notre affection mutuelle grandissait, raconte le Doyen, mais en s'épurant : affection sainte, qui se dégageait de tout alliage terrestre, à mesure que Lucie se rapprochait du ciel ; dans ces derniers jours il n'y eut rien d'humain dans notre tendresse, aussi nous pûmes sans crainte reparler librement du passé, » en des entretiens pleins de résignation et de célestes espérances.

C'est en 1849 que « le bon Doyen » faisait ces confidences à M. Druon. Il mourut du choléra, en 1854, regretté comme un père par tous les chrétiens de sa ville du Nord de la France, et les lèvres collées au crucifix qu'avaient tenu les mains de Lucie expirante, et qu'il léguait à M. Druon. « Pour moi, dit celui-ci, je garde précieusement le Christ sur lequel s'est exhalé le dernier souffle de Lucie et du Doyen. Quand il m'est arrivé de ressentir trop vivement quelque chagrin (car qui en est exempt?) je le considère. Un jour mon fils le recevra de moi ; et puisse-t-il, si les passions ou les douleurs viennent le troubler, puisse-t-il, à son tour » — à l'exemple de Paul et de Lucie — « reconnaître la vérité de cette parole sacrée : *In hoc signo vinces!* »

Ainsi est exprimée la philosophie de cette « histoire. »

Et nous voudrions bien terminer ici notre compte rendu, sans dire notre jugement. Mais on nous a demandé ce que nous pensions de ce livre. Voici d'abord ce qu'en pensent nos lecteurs. D'aucuns s'en tiennent aux dernières lignes que nous avons citées, et le déclarent là-dessus un excellent livre, d'une morale très élevée, etc., etc. D'autres, au rebours, ne vont pas jusqu'à la « morale » et brûleraient sans regret le pauvre volume, parce que la vocation ecclésiastique du Doyen leur semble décidée par des motifs pas assez divins : « Je revis surtout quelques prêtres : leurs entretiens, le chagrin que je ressentais, une sorte d'aversion pour la société m'inspirèrent l'idée d'entrer dans le sacerdoce. » — « Voyons, demande à Paul le marquis de Serrières, en le regardant fixement, te sens-tu, mon enfant, appelé au sacerdoce par une véritable vocation ? — Je puis vous répondre que j'entrerai sans regret dans la vie ecclésiastique. » Réponse qui fait songer à l'exclamation d'Orgon :

> Ah ! voilà justement de mes religieuses,
> Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !

Qui a raison ? Pour le trancher, il nous faudrait entrer en de trop longues discussions de critique littéraire et de direction spirituelle (chapitre de la Vocation). — A chacun de ceux qui nous ont consulté, de voir à qui ils peuvent permettre ou conseiller *La jeunesse du doyen.* L'auteur prétend « que les consciences les plus scrupuleuses ne trouveront dans ces pages rien qui puisse les effrayer » : après quarante ans, oui ; entre quinze et vingt ans, certaines, oui ; toutes sans exception, non. *Videant consules.*

Mais pour les gens à tête grise ou de sang froid, quelle lecture charmante !

Le mois littéraire et pittoresque (Maison de la Bonne Presse, Paris, 8, rue François I[er]). — Revue paraissant tous les mois, en un vol. illustré de 128 pages. — Un an : 12 francs.

Eh bien ! c'est réussi. Couverture charmante, gravures fines, très beau papier. Voilà pour la toilette extérieure qui permettra à cette nouvelle revue, la Benjamine des Pères de l'Assomption, de figurer avec honneur dans tout salon chrétien et d'embellir par sa présence la chambre de travail du presbytère, comme la maison de toute mère de famille qui a souci de mettre sous les yeux de son mari et de ses enfants des récits agréables, actuels et sains.

Car l'intérieur est encore plus attirant que les dehors.

Dès longtemps les catholiques se disaient : « Est-ce que nous ne pourrions pas avoir aussi notre revue à nous, intéressante, franchement religieuse, mais émouvante et gaie, joyeuse et de bonne compagnie, écrite en bon style français et chrétien, avec une fleur académique, ce qui ne gâterait rien ? »

Cette revue, maintenant ils la possèdent, grâce à l'initiative du P. Vincent de Bailly, qui a su grouper autour de son nom une foule d'écrivains distingués comme Coppée, Gabriel Aubray et Pierre l'Ermite dont le talent est si primesautier et en même temps si élevé.

Le premier numéro est un vrai bijou artistique et littéraire.

Nous y trouvons un beau sonnet autographe de François Coppée : *Après une visite au séminaire de Beauvais,* dont voici le dernier terset :

> Mais vos jeunes vertus, enfants, vont me sauver.
> Priez pour moi ! Je vois déjà se relever
> La sévère balance où pesaient mes vieux vices.

Puis une autre pièce du même poète, « le Charpentier, » légende de Noël, où un pauvre ouvrier manquant de pain pour lui et pour les siens, voit, à son retour, bon Samaritain, après avoir rendu service à une pauvre femme, le Sauveur du monde rabotant la planche à sa place :

> Dieu qui lui gagne sa journée,
> Radieux dans les copeaux d'or.

Un étudiant au IV[e] siècle, — c'est le petit Jean Chrysostome ; — *Dernière fleur,* — *La grande amie,* de Pierre l'Ermite, où l'on assiste au triomphe de Soupot, et où l'on voit que malheureusement les bonnes raisons ne font pas toujours les bons votes. *Puvis de Chavannes, Samory.* Tout cela est enlevé, très agréable à lire et fort instructif. Mais comme les gravures qui sont parlantes ajoutent à la vie des récits ! On se demande comment on peut faire si bien et donner à si bon compte.

Les amateurs de géographie y trouvent une carte du Soudan et du pays de Samory, il leur est loisible de passer au Japon et même de pénétrer dans un intérieur japonais ou de voir se promener les élégantes du pays traînées par un *Chafou.* Les enfants deviendront rêveurs en lisant « Le péché de Rosette; » les savants savoureront les « actualités scientifiques, » les femmes « le courrier de la mode » et les littérateurs reliront avec profit la « Causerie littéraire » faite de main de maître par M. Gabriel Aubray. Tout y est à approuver sans réserve, notamment son jugement sur M. Doumic, qui fait payer assez cher à Alphonse Daudet, à M. Loti, à M. Barrès les compliments qu'il ne peut leur refuser. Car il ne faut pas que leur admirable littérature nous fasse oublier qu'ils ont été surtout et demeurent de puissants démoralisatenrs.

Mes souvenirs d'Ambulance, par l'abbé Randanne. — Paris, 1898, Lethielleux. — Un vol. in-12 de 240 pages. — Prix : 2 fr. 50.

Intéressantes surtout, c'est évident, pour les Clermontois et les amis ou collaborateurs personnels de l'abbé Randanne dans son œuvre de charité, ces notes, prises au jour le jour, au cours d'expéditions périlleuses à travers les différents théâtres de la guerre sinistre, ne seront pas sans agrément, ni, à coup sûr, sans bon profit d'édification, pour tous ceux qui s'attachent à recueillir pieusement les épisodes historiques de l'année terrible. Point de prétention à la littérature ; c'est un simple « journal, » si « journal » même qu'on n'y goûte pas sans plaisir plus d'un détail

de réalisme piquant, qui aidera puissamment, à revivre la vie de la guerre, tous ceux qui n'ont pas encore oublié les poignantes émotions de ce temps-là.

Exil et patrie, par Edouard d'Argill. — Un vol. in-8 de 366 pages, 3 fr. — Paris, H. Gautier.

Pèlerinage ouvrier. *Cinq jours à Rome,* par l'abbé Deverre, curé au diocèse de Versailles. — In-12 de 104 pages, 1 fr. — Paris, H. Gautier.

La République de Thélin, par E. Christian. — In-12 de 364 pages, 3 fr. — Paris, Téqui.

I. — *Exil et patrie :* titre énigmatique, presque apocalyptique. C'est une série de visions en effet, comme l'Apocalypse, mais des visions du passé, qui n'évoquent que des souvenirs restés clairs et vivants au cœur de tout chrétien et de tout Français. Qu'il est long, le défilé des exilés, depuis les exilés du ciel (Lucifer et ses anges) jusqu'aux exilés du crime : Bazaine, le Robinson de l'Ile du Diable et ces juifs, exilés perpétuels à travers le monde, sans oublier les exilés du devoir, papes, évêques, missionnaires, etc.!

Les angoisses de l'exil nous font mieux sentir le bonheur de posséder une patrie. La patrie humaine est le vestibule de la patrie céleste, et c'est chez les serviteurs du ciel qu'on a trouvé toujours les meilleurs serviteurs de la patrie de ce monde : Débora, Judith, sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, et la pléiade de nos héros contemporains : Pimodan, Lamoricière, Mac-Mahon, Sonis, Chanzy, Miribel, Courbet, etc., sans oublier nos Sœurs de charité sur les champs de bataille.

Livre entraînant, écrit de verve, vibrant de belles envolées, comme on pouvait l'attendre d'un ancien aumônier militaire.

II. — *Le Pèlerinage* de M. Deverre est écrit avec beaucoup de simplicité, sans autre prétention que celle de rendre service aux futurs pèlerins de Rome. Et il rendra service en effet : c'est un memento fort exact et suffisamment complet des principales beautés qui sollicitent l'attention et l'admiration du pèlerin d'une semaine à Rome.

III. — *La République de Thélin* porte en sous-titre : *La satire par le roman, Histoire d'hier et de demain,* ce qui suffit à vous en dire l'esprit. C'est une allégorie pétillante de verve et de malice. Nous sommes en 1500, à l'aube des temps modernes, au déclin du moyen âge ; et les institutions sociales du moyen âge avaient vraiment du bon, ce livre en convaincra les lecteurs même les plus superficiels. Nous eussions autant aimé que l'on n'y eût pas l'air de mettre la République en cause.

Colibri, par M. du Campfranc.— In-12 de 324 p., 3 fr. — Paris, H. Gautier.

La Fontaine de Jouvence, par le même. — In-12 de 252 p., 2 fr. — Paris, H. Gautier.

Le Bon Chemineau, par Mme de Pitray, née de Ségur. — In-12 de 286 p., 3 fr. — Paris, Haton.

En tout honneur, par F. Gibon. — In-12 de 256 p., 2 fr. — Paris, Téqui.

Le Passage d'un ange, par la princesse Olga Cantacuzène Altieri. — In-12 de 256 p., 2 f. — Paris, Téqui.

Les Cousines de Rachel, par A. Géline. — In-12 de 283 p., 3 fr. — Paris, Téqui.

Le Bonheur de Florence Dally, par Mme de Boüard. — In-12 de 350 p., 3 fr. — Paris, Gautier.

Odette, par M. Maryan. — In-12 de 302 p., 3 fr., — Paris, Gautier.

L'homme blanc, par Champol. — In-12 de 322 p., 3 fr. — Paris, Gautier.

La devise d'un père, par F. de Nocé. — In-12 de 235 p., 2 fr., franco 2 fr. 40. — Paris, Haton.

Elisabeth, par Lucie des Ages. — In-12 de 248 p., 2 fr., franco 2 fr. 40. — Paris, Haton.

Le Chemin du repentir, par Etienne de Besancenet. — In-12 de 210 p., 2 fr. — Paris, Téqui.

Das Hemd des Glücklichen. Bunte Bilder aus dem Leben eines Convertiten, von Arthur Maria Baron Lüttwitz.— In-12 de 168 p., 1 f. 50. — Trèves, imprimerie Saint-Paulin.

Bis Algier und Lourdes. Eine Reise durch Frankreich. — Von Anton Hummel. — In-8 de 240 p., 2 fr. — A Ravensburg (Würtemberg), chez Dorn.

Fleurs de solitude. *Poésies,* par l'abbé Guillermin, aumônier à Saint-Tropez, avec lettre-préface de M. Emile Ollivier, de l'Académie française. — Un vol. in-12 de XI 230 p., 2 fr. 50. — Paris, Bloud et Barral.

Les Sonnets intimes, par Joseph Serre. — In-16 de 144 p., 2 fr. — Lyon, Vitte.

M. du Campfranc n'est plus un inconnu pour tous ceux qui s'occupent des bibliothèques paroissiales. *Colibri* nous retrace les émouvantes péripéties d'un drame de famille, ouvert sur une affection sincère et poursuivi en douloureuse agonie. *Vanitas vanitatum!* Ces pages vous diront la vanité des choses humaines et la grandeur du courage chrétien, qui seul n'est jamais abattu parce qu'il s'appuie toujours sur Dieu et sur les pensées de la foi. La scène se passe à Madrid ; et le style de M. du Campfranc, toujours si élégant, a pris cette fois quelques-unes des teintes éclatantes du soleil d'Espagne.

La *Fontaine de Jouvence* vous offre un tableau de conversion. C'est la source d'eau vive de l'Evangile, la source de foi et de charité, toujours ouverte aux âmes même les plus endurcies et les plus désespérées.

Le *Bon Chemineau,* c'est la vie d'un chrétien éprouvé et courageux dans toutes les phases de son existence, et c'est le merveilleux cadre de Lourdes avec toutes les splendeurs des triomphes de Marie. Mme de Pitray est née de Ségur, et ses ouvrages ont tout le charme de ceux de la grand'mère. Celui-ci d'ailleurs n'est pas pure fiction ; les données essentielles en sont authentiques.

F. Gibon est un des apôtres de la sanctification du dimanche ; et son nouveau volume, comme les précédents, est œuvre d'apostolat. Il vous dira ce que peut être l'apostolat au régiment, entre officiers. Toujours l'invasion du cléricalisme dans l'armée ! Les premiers chapitres nous font faire connaissance avec les vanités du monde, mais c'est pour nous en mieux montrer ensuite le néant ; la réaction est d'autant plus vive que la première impression a été plus saisissante.

Le *Passage d'un ange* rappelle un peu *Récit d'une sœur.* Excellente lecture donc aux mains d'une jeune épouse ; ne serait pas toujours à sa place en mains plus juvéniles. — *Cousines de Rachel* sont de l'auteur de *Phénix et Fauvette :* chef-d'œuvre de gaîté chrétienne et de bonne malice, la gaîté et la malice d'une orpheline qui se fraye allègrement sa route à travers les broussailles juives où l'on veut l'empêtrer. — Orpheline aussi, *Florence Dally,* avec de mauvaises tantes : une grande conversion, et supérieurement préparée, pour finir dans le décor des ravissants paysages d'Ecosse. Combien nous aimons ces livres à conversions ! on en pourrait extraire d'exquises ressources d'apostolat.— Orpheline toujours, *Odette,* et orpheline charmante, qui vous montrera que tout n'est pas au pis dans les pensionnats de nos religieuses et qu'il en peut sortir encore des merveilles de grâce et d'esprit. — Très amusant l'*Homme blanc,* et très varié : comme quoi il y a beaucoup d'inconvénients pour une fille à n'être qu'un garçon manqué, et pour un garçon à n'être qu'une fille manquée ; — très terrifiant aussi et horrifique, avec ses histoires de revenants ; et dessus tout cela, un dénoûment grandiose, évoquant les héroïques souvenirs des victimes de la Terreur et des grenadiers de Napoléon Ier. — Fais ce que dois, advienne que pourra : voilà une *Devise* qui ne semble plus guère de saison parmi notre jeunesse, et c'est elle pourtant qui conduit à l'honneur et au bonheur Gaspard Vernier, à travers les belles